

UNIVERS & CHIMERES N°4

VAMPIRES, FANTOMES ET MONSTRES EN TOUT GENRE



- Un numéro monstrueux! Notre prochain numéro doit être monstrueux!
Ainsi parla Méli un beau jour, Méli notre spécialiste es Vampires.
- Oui, un numéro plein de sorcières, de monstres et de créatures de l'au-delà,
embraya Lucie que l'idée emballait
 - Des démons! renchérit Didier.
 - Des zombies! poursuivit Julien

Alors toute l'équipe se mit au travail pour réaliser le numéro 4 d'Univers & Chimères,
un numéro où une sublime galerie de monstres avoisinerait nouvelles effrayantes,
dessins et articles démoniaques

Ce numéro vous pouvez le découvrir à présent: Laissez glisser votre souris sur
ces pages. On ne vous garantit pas d'en ressortir indemnes, simplement que le
voyage en vaudra la chandelle et que les sueurs froides abonderont.

L'illustration "Ghost Rave" est de EMMA B.



SOMMAIRE

Les nouvelles

Pages 3 ->> 133

Les articles

Pages 134 ->> 143

Les chroniques

Pages 144 ->> 158

Les entretiens

Pages 159 ->> 202



Les nouvelles

- ✧ Rien qu'un vieux piano
 - ✧ Le chant de la perle
 - ✧ Long comme un dimanche
 - ✧ Nécrophage
 - ✧ Les Vaches-Dragons
 - ✧ Sevrage
 - ✧ Actualité des monstres
 - ✧ Panorama
 - ✧ Une affaire de sang
 - ✧ Polichinelle dans le tiroir
 - ✧ Juste une goule ...
 - ✧ Qu'un sang impur abreuve nos sillons !
 - ✧ Le "blues" de l'ange déchu
 - ✧ À vous, mes chers amis d'antan
 - ✧ RoadGhosts
 - ✧ Fantôme de clown triste
 - ✧ Schizoglossia
 - ✧ Aldo
 - ✧ Soif de vies
 - ✧ La cape de vampire
 - ✧ L'Étude du soir
 - ✧ Prolifération
 - ✧ Moxas des neuf
 - ✧ Expansion
- Nico Bally**
illustrée par Marion Vandenbroucke
- Matthieu Baumier**
illustrée par Chyme
- Gael Briand**
illustrée par Robin Nedey
- Sire Cédric**
illustrée par Philippe Lemaire
- Robert Christian**
illustrée par Nootilus
- Vincent Corlaix**
illustrée par Nootilus
- Noé Gaillard**
illustrée par Alain Valet
- Olivier Gechter**
illustrée par Hélène Samarco
- Jean-Pierre Guillet**
illustrée par Régis Brindeau
- Philippe Heurtel**
illustrée par LNA
- Jess Kaan**
illustrée par Mathieu Coudray
- Nicolas le Vampire**
illustrée par Caza
- Li-cam**
illustrée par Elie Darco
- Marion Lubreac**
illustrée par Elie Darco
- Malaïka Macumi**
illustrée par Chyme
- Jean-Valery Martineau**
illustrée par Gabrielle Leblanc
- Richard Mesplède**
illustrée par Alain Valet
- Raphael Panarisi**
illustrée par LNA
- Martine Philippe**
illustrée par Robin Nedey
- Françoise Regrain**
illustrée par Gabrielle Leblanc
- Timothée Rey**
illustrée par Cyril Carau
- François Schnebelen**
illustrée par Wendore
- Michèle Sébal**
illustrée par Lita S
- Didier Gazoufer**
illustrée par Olivier Jubo



Rien qu'un vieux piano

Il avait une bonne gueule ce vieux piano. Il sortait tout droit d'un saloon du far-west. Il avait pas la patine des pianos de vitrines qui n'ont jamais vécu. Et il était droit, rien à voir avec ces prétentieux pianos à queue sur lesquels aucun gamin n'oserait mettre les pattes. Non, sur celui-là on pouvait s'écrouler à moitié ivre et jizzer toute la nuit, il était fait pour ça, il était fait pour moi.

Je ne savais pas encore jouer, mais on n'apprend pas à pêcher sans canne. Alors je restai longtemps ridicule, avec cet instrument comme une ornementation, comme si je voulais épater la galerie, à refuser de jouer en prétextant que je ne savais pas, et on me reprocherait de faire des mystères et de l'épate.

Les gens refusent de comprendre qu'on apprend. Et pourtant, mes premiers textes personne ne les a lus, mes premiers gâteaux je les ai bouffés tout seul. Pour la musique, ça serait pareil, même si ça me devait me prendre dix ans.

C'est pour ça que je me suis énervé quand Boris m'a demandé de jouer un petit air. J'ai râlé. Je n'y avais même pas encore touché, ils venaient de me l'apporter.

Le piano s'est alors mis à jouer tout seul.

« Ah ! s'est exclamé Boris, C'est un de ces modèles qui jouent à ta place ! »

Et il s'est fendu la gueule comme une grosse otarie.

Durant tout le repas, le piano nous à joué du Charlie Parker, l'air de rien.

J'ai ensuite viré Boris, et me suis approché de l'instrument. Évidemment, ça n'était pas « un de ces modèles », c'était juste un vieux piano.

Il s'est arrêté. J'ai vérifié qu'aucune souris verte ne courait à l'intérieur, qu'aucun câble, qu'aucune antenne, ne le reliait à je ne sais quel farceur. Mais ça n'était qu'un vieux piano.

Cette nuit là j'ai rêvé que le fantôme d'un dénommé Duke l'accordait en sifflotant. Il le hantait pour l'éternité, ça serait son instrument, comme ça l'avait été de son vivant, et personne ne pourrait jamais y toucher.

Je tentais de m'en approcher, et il hurla et vomit des souris mortes en me reprochant de n'avoir aucune oreille. Je posais alors mes mains sur ma tête et constatait qu'effectivement mes oreilles avaient disparues.

Je me suis réveillé en sueur. Je ne sentais plus mes oreilles.



Mon miroir me rassura, elles étaient juste un peu engourdis, sûrement écrabouillées par ma position sur l'oreiller. Plus tard, je me suis demandé comment j'avais pu écraser mes deux oreilles en même temps. Cette énigme reste irrésolue.

Maintenant que j'avais l'instrument, me dis-je, il me faut les leçons. Ma soeur m'avait parlé d'un type qui donnait des cours. Ou alors je demanderais à Matt ?

Je commençais par jouer l'unique morceau que je connaissais ; Au clair de la lune.

Mais à peine avais-je plaqué quelques notes que le piano se remit à jouer tout seul. Ou plutôt à vrombir ; il frappait tous les graves d'un air énervé.

« Je joue comme une truie, c'est ça que tu essaie de me dire ? »

Il me répondit par une petite mélodie qui semblait signifier « oui ».

« Ça commence pourtant bien comme ça ? »

Je re-jouais les premières notes, et il m'arrêta à nouveau en plaquant une avalanche de graves.

Puis il joua les notes en rythme, le bon rythme.

Je repris, il m'insulta, re-joua en insistant sur mes fautes, je repris, et eus enfin le droit à des félicitations tintinnabulantes.

En une heure, Duke m'apprit à jouer Au clair de la lune comme un maître.

Et les dix ans qui suivirent, il m'apprit à jouer, tout simplement.

Il était plutôt sympathique pour un fantôme hunteur d'instrument. Pas toujours patient, certes, mais on se faisait l'un à l'autre, il fallait bien.

Souvent, je regrettais de ne pas pouvoir communiquer pleinement avec lui, mais qu'aurais-je dit, finalement ? A-t-on besoin de parler à un vieil ami, à un amant, à un chat, à une machine à écrire ? Pourquoi tout le monde veut toujours parler à tout le monde quand la musique fait ça bien mieux que nous ?

Duke et moi sommes devenus de vieux potes. Parfois on jouait à quatre mains, pour mes invités. J'ai appris aussi à l'accorder, à m'en occuper comme il faut. Il ne buvait pas, mais riait avec moi quand j'étais ivre. Il me jouait des berceuses pour m'endormir, des chevaux-chées pour me réveiller, des jive pour me motiver au travail. Je lui dois de nombreux textes, il fut ma muse, et peut-être fus-je un peu la sienne.

Un matin, il ne me réveilla pas.

Je lui demandais pourquoi, sans obtenir de réponse. Je jouais mal, pour le faire réagir, sans résultat.

Je compris alors. Duke ne voulait pas hanter pour l'éternité. Maintenant qu'il m'avait appris, maintenant que je savais, il était parti, jouer plus haut, sûrement, ou plus bas, qui sait ?

«Mais pourquoi jouerais-je ? ai-je pleurniché. Pour qui jouerai-je maintenant que tu n'es plus là ?»

J'ai promis de ne plus jamais m'asseoir devant lui. Puis je me suis repris ; tout arrêter ça serait comme s'il n'avait jamais été là, comme si nous n'avions rien été.

Je jouerais alors, je joue encore, je jouerai jusqu'à ma mort, et encore un peu après, si le coeur m'en dit.

L'illustration "Piano" est de Marion VANDENBROUCKE.

Il sentit le retour du froid sur Honshu dès son réveil. Il s'extirpa doucement de la couche familiale pour ne point éveiller sa compagne. Son fils était sorti. Comme chaque matin. Son fils avait quitté la grotte pour arpenter, seul, les alentours et profiter des dernières douceurs de la forêt proche. Il s'amusa à cette idée. Il aimait penser à son fils tandis que celui-ci s'ébattait, libre, dans la Création.

Il aimait son fils.

L'hiver approchait à grandes enjambées. La grotte devenait humide. Il fit quelques pas jusqu'au foyer et cracha sur le feu afin de redonner vigueur aux braises. Comme cela ne suffisait pas, il se prépara à sortir en quête de bois. Il admira le corps de rosée de sa compagne, s'assurant qu'elle ne s'agitait pas dans son sommeil et ne s'inquiéterait pas de son absence, de leur absence, en s'échappant trop rapidement de ses rêves. Et quel monde était-elle en train de gouverner depuis les limbes de sa nuit ? Il l'ignorait. Non point que cela ne l'intéressait guère, au contraire. Les leurs, les membres de leur clan, ne devaient pas se raconter leurs rêves, leurs mondes oniriques.

La règle.

Immémoriale et incontestable.

Le respect de la loi, la prochaine étape de l'éducation de son rejeton. Il pensa à la fierté éprouvée lors de l'enfantement du petit, cent ans auparavant. La joie de voir un mâle sortir des entrailles de sa compagne. Il était rouge. Il ne pouvait avoir qu'un mâle comme aîné. Un mâle rouge.

La règle.

Alors, sa compagne et lui suivirent la loi. Elle avait déjà enfanté par trois fois. Mais ils mirent aussitôt un terme à la vie de leurs trois premiers nés dès l'aurore de leur venue au monde, de leur apparition au sein de la nature. Des femelles. La vie leur était interdite tant qu'un enfant mâle n'était pas né.

Il les avait noyées de ses propres mains. Dans le lac, tout près de la grotte.

La règle au cœur de la forêt de Mishime, sur le littoral d'Honshu.

La loi.

Et à cette règle, et à cette loi, aucun rouge ne dérogeait jamais ni n'avait jamais dérogé. Il n'en fut point attristé, sachant parfaitement que c'était là une des conditions de sa survie et de celle des siens. S'il n'appliquait pas la tradition à la lettre, la perle, sa perle, s'éteindrait d'elle-même et, avec elle, celles des membres de sa famille.

De son clan.

La perle était sa vie, leur vie.

La perle était la vie.

Et de cette perle, il percevait le chant de vie en lui. Au plus profond de ses viscères. Il songeait à cela en s'engouffrant dans le couloir menant à l'extérieur. À cela et à d'autres choses encore. À son fils et à sa compagne. Les derniers rescapés de son clan. À l'amour qui les unissait, cet amour auquel les humains ne comprenaient rien.

Depuis la Création du monde.

Depuis le Verbe. Les sons d'un chant harmonieux dont il se souvenait, les notes d'une musique indescriptible entée en lui et dont les humains avaient de longue date perdu toute mémoire.

Foulant le sol meuble, hors de la grotte, il reçut les fraîcheurs de la brise maritime en plein visage et reconnut les senteurs des poissons, ceux du début de l'hiver ; la nourriture de son clan. Il songea à son fils, l'imaginant en train de pêcher peut-être. Si tôt. Il inspira à pleins poumons l'air de l'île d'Honshu, et n'aima pas les odeurs qui s'imposèrent à lui.

Celles des humains.

Celles de la mort.

Celle de son fils.

Les senteurs se mêlaient. Il pressa le pas, attentif à tout ce qui l'entourait quand bien même son instinct lui indiquait que les humains s'étaient déjà enfuis, laissant des cadavres dans les touffes de la forêt. Il sentait la moiteur humide des corps d'hommes, ensanglantés. La puanteur de chairs humaines brûlées, aussi. La fragrance de son fils.

Il s'éloigna doucement de la grotte, veillant à ne point révéler sa présence. Les humains étaient partis, il en était certain, mais de longs millénaires de combats, de flux et de reflux des siens devant une humanité toujours plus oppressante, toujours plus nombreuse, des millénaires de fuite face à la mainmise humaine sur les pouvoirs de la nature lui avaient enseigné la prudence. La méfiance. La crainte. La colère aussi.

Point encore la fureur.

Il progressait lentement, évitant de cogner les arbres, d'en déraciner la vie, à peine camouflé par les modestes feuillages de la végétation de la forêt. Sa discrétion ne pouvait qu'être relative : il était grand, très grand. Beaucoup plus imposant que le plus incroyable des humains. Et pourtant, il devait reculer ; pourtant son clan et sa civilisation devaient refluer. Vaincus. Non par les humains. Battus par l'inexorable avancée de l'Univers. Dominés par les choix de la Création. Et, ces choix imposaient aux siens de périr. De disparaître. Il se moquait de comprendre pourquoi : comprendre n'était guère plus important que savoir. Les raisons des choix de l'Univers ne l'affectaient pas. Il n'avait ni à approuver ni à souffrir, simplement à accepter la renaissance joyeuse du monde. Sans lui. Sans les siens.

Et cela, l'Univers lui demandait simplement de le connaître.

Mais la joie de l'Univers ignorait la douleur des êtres.

Au détour des arbres en larmes, il vit.

L'enfant gisait devant lui, au milieu des corps sans vie de quatre hommes. Ainsi, il était parvenu à vaincre quatre de ces hommes – des samouraïs, à en croire leurs équipements et le harnachement des cadavres de leurs chevaux – avant de périr sous les coups d'une troupe trop nombreuse pour son adolescence. Tremblant de douleur, il retourna les cadavres humains, laissant leurs kabuto rouler dans l'herbe humide, et regarda le mon des armures, cousu sur leurs torsos, au centre du donaka. Et il reconnut aisément l'insigne du clan des Masakado.



Les chasseurs de rouge. Les ennemis de son clan.

Depuis les plus lointaines origines du Yamato. Depuis ce jour funeste où les premiers hommes avaient accosté sur les rivages de l'archipel. Conquérants, emplis de la morgue d'avoir été choisis afin de parfaire la Création. Choisis par les dieux.

Elus par les mythes.

Et quelle perfection apportaient-ils là ?

Il admira le corps de son fils, mort l'année de ses cent ans. Un corps gagnant en corpulence autant qu'en couleur rouge au fil des ans. Il contempla son enfant mort, écœuré cependant de voir son ventre ouvert, ses chairs meurtries, les tripes ôtées de son cadavre. Et il comprit ce que voulaient les hommes. Et il sut ce qu'ils avaient volé.

La perle. La perle de son fils.

Les hommes avaient éventré son enfant pour saisir la perle.

Alors, il poussa un hurlement terrible, un cri originel dont les générations de paysans, au-delà de la forêt, dans la plaine de l'île, se souviendraient longtemps. Le cri de la fin de son clan. Il devait l'admettre, accepter la perte de la perle du dernier mâle de son clan, le vol de la vie de son fils. Cette boule de verre insérée dans les intestins des rouges depuis les origines de la Création. Par les dieux. Les boules transparentes sans lesquelles les rouges s'éteignaient. Il devait s'en retourner vers la grotte, l'annoncer à sa compagne, écouter ses pleurs et la rassurer. Lui redire, encore, que cela, tout cela n'était point de la souffrance, point de la douleur, mais le recommencement de la vie, de l'éternité, le choix des dieux. Leur perte. Leur disparition. La volonté des dieux. Comme les vieilles légendes le leur apprenaient au sujet d'autres civilisations, d'autres créatures. Plus grandes qu'eux-mêmes,

parfois. Vaincues par les hommes, déjà. Par d'autres hommes dont les déluges avaient effacé jusqu'à la mémoire. Même au sein de leur propre espèce. Il ne comprenait pas cela, les raisons qui poussaient les dieux à imposer l'oubli aux hommes. Eux, les siens, les rouges, se souvenaient. De la rencontre des eaux et de la terre, du mariage des cieux et de la terre. De l'enfantement du monde.

Les hommes ne se souvenaient de rien.

Et comment comprendre cela ? Comment accepter que de telles créatures fussent appelées à dominer la nature tandis qu'elles n'avaient pas même de mémoire ?

Il ne le pouvait pas.

Il le devait.

Il fallait que sa compagne l'admît : les rouges ne connaissaient pas la révolte, ils subissaient le cheminement de l'univers. Ils attendaient leur fin.

Depuis si longtemps.

Il était épuisé par cette attente, comme tous les siens avant lui. Ceux qui avaient accueilli leur mort et celle de leur clan dans de bruyants soupirs ignés de soulagement. Et combien étaient-ils de rouges encore ? Comment le savoir ?

Peut-être étaient-ils les derniers. Sa compagne et lui, seuls désormais. Peut-être était-ce cela l'état du monde donné aux hommes.

Il se dirigea vers la grotte à pas pressés et entra dans le couloir de roche. Parvenu au cœur de la montagne surplombant la plaine d'Honshu, le rouge traversa la salle, décidé à évoquer la mort de son fils, de leur fils, la fin de sa civilisation, de leur civilisation, auprès de sa femme. Prêt à affronter les larmes de la douleur. Les pleurs de l'absurde évidence. Celle de la fin de la sente. Pour les rouges. Mâles autant que femelles. Sa compagne était encore endormie. Il se pencha au-dessus de son corps, s'apprêtant à l'éveiller. À lui parler. Il sentit la colère gronder dans ses entrailles, la vie. Il ressentit le cri de vie de sa perle. Le cri de révolte des créatures promises à la disparition depuis l'origine des temps.

Au profit des hommes.

Il observa le corps lascif et désirable de la femelle couchée devant lui, à même la pierre de la montagne. Il fut surpris par le souffle de la vie qui s'insinuait en lui, en chacun des pores de sa peau, et tentait de s'extirper des lamelles de son être. Il venait de perdre son fils, le dernier mâle du clan. Peut être le dernier rouge, après lui. Il venait de perdre son fils et toute la Création lui intimait l'ordre de se taire, d'accepter cette mort, celle de son enfant comme celle de sa compagne.

La sienne. Sa propre fin.

Il entendait le bruit de l'Univers. Il entendait. Il pouvait décider de secouer sa compagne. Lui dire. Il pouvait hâter la fin. La tuer. Se tuer. Mais, au plus profond de son être millénaire, loin, très loin, dans les méandres de sa mémoire, il percevait la révolte de la vie. Il n'éveilla point sa compagne. Il ne lui parla pas. Il s'allongea à ses côtés et serra ses jambes contre les cuisses de la femelle, son ventre contre son ventre.

Et tandis qu'elle ouvrait doucement les yeux, il entra en elle.

Les deux dragons rouges mêlèrent leurs perles, niant le choix de l'Univers, la décision des dieux.

Les deux dragons rouges s'unirent pour redonner la vie.

Retrouver le chant de la perle.

L'illustration "Le Chant de la perle" est de CHYME.

La chambre était étriquée, sombre et poussiéreuse. Il régnait à l'intérieur une odeur forte de sexe et de transpiration, mais Santos ne la remarquait pas. L'alcool annihilait ses sens. Les filles étaient sorties depuis longtemps et il restait là, allongé sur le lit défait, un verre à la main et la tête pleine de pensées mélancoliques. Santos était toujours mélancolique après l'amour. Il rêvait de sa vie d'avant, lorsqu'il n'était pas vampire, lorsqu'il avait femme et enfants et que les gens de son village natal, au Brésil, lui faisait confiance. À cette époque, le pays mangeait dans la main du Portugal.

C'est de l'Europe que les vampires étaient venus, tout comme son arrière-grand-père. Il n'avait jamais rien demandé à personne et ces brutes en dentelles lui avaient sauté dessus au détour d'une ruelle un soir qu'il rentrait saoul. Depuis, sa vie était un calvaire. Il avait quitté le Brésil, laissant tout derrière lui, pour éviter de se montrer en face de ceux qu'il aimait. Il ne craignait pas d'être violent, mais plutôt qu'on ne le reconnaisse pas et qu'on le chasse. Alors, il avait pris ses responsabilités et émigré au Portugal, dans le seul but de se venger de ces nobles aux longues canines qui avaient gâché sa vie.

Aujourd'hui, il était mort. Il avait troublé le sommeil de bien des vampires et de beaucoup de bourgeois. Mais il était las. Le goût de la méchanceté avait pris le pas sur la vengeance. Combien de familles avait-il ruiné ? Combien d'hommes avait-il rendu fou ? Il était tombé dans le piège de la loi du Talion !

Depuis quelques mois, Santos écumait les chambres d'hôtels allant de ville en ville et s'étonnait de la bêtise humaine. Il avait longtemps vécu et ne se reconnaissait pas dans ce monde où régnait la méfiance.

Seul l'argent a de la valeur aujourd'hui ! Autrefois, la vie était dure physiquement, aujourd'hui, elle est dure moralement. Même moi, immortel, défiant le Seigneur Dieu, je ne fais plus peur. Les filles sont excitées par mes canines et me demandent de les mordre. Elles ne supportent même plus cette vie ! Ma vie est comme un long dimanche... ennuyeuse !

Le papier peint était horrible et le plafond lézardé. Santos regardait les nuages avancer dans la nuit sans étoile. Il but une gorgée de rhum et contempla son sexe fripé. Comme lui,



il avait connu la gloire et comme lui, il finissait toujours petit, fatigué, accablé par l'effort. Il but une autre gorgée et revint des années en arrière, si loin dans le temps que les détails s'effaçaient peu à peu. Sa mémoire s'érodait et Santos luttait contre l'oubli. Comment continuer sans le souvenir de sa femme, seule étincelle de bonheur qui le retenait ici ? Il jeta le verre et but au goulot. Ainsi Schopenhauer avait raison ! Ainsi, l'Homme est condamné à souffrir ! Ainsi, le Bonheur est éphémère !

Sa femme lui soufflait des petits mots doux à l'oreille. Les filles de passage lui gueulaient des insanités. Sa femme cueillait des fleurs. Les fleurs, lui aussi les cueillait tous les soirs chez ces jeunes vierges sans rêves. Il aimait sa femme. Il baisait celles-là. Plus il faisait le mal, plus sa conscience le torturait, plus il devait se cacher du jour pour se réfugier dans les bras aveugles de la nuit. Il ne comprenait plus ce monde qui marchait sur la tête. Santos se sentait vieux pour la première fois depuis des siècles. Le vampire était réduit à un objet de cirque, servant les intérêts de ceux qu'il haïssait le plus en insufflant la peur dans la vie de pauvres gens comme il l'avait été jadis. Santos était comme un vieux prêtre qui, après avoir dévoué sa vie à Dieu, se rend compte qu'il Lui a offert une vie de frustrations et non une vie heureuse et épanouie. Le choix d'une vie implique le renoncement à une autre, et fait souffrir. Santos n'avait pas choisi de devenir vampire, mais l'avait assumé traînant avec lui son lot de solitude et de frustrations. Ce soir, un soir comme les autres où il était saoul, il voulait vivre en accord avec lui-même, en accord avec l'Homme, pas avec le Vampire. Il but encore une gorgée de rhum, referma sa robe de chambre et fixa la fenêtre fermée où les ténèbres se dégageaient. Déjà les oiseaux chantaient.

Ce monde n'est plus le mien, il ne l'est plus depuis cette nuit maudite qui m'a donné ce pouvoir dont je n'ai pas usé correctement. Nous autres vampires sommes des pantins ridicules. Nos canines sont plus courtes que celles des usuriers, des assureurs ou des rentiers. On ne devrait jamais vivre aussi longtemps. Aussi longs que soient les dimanches, le soleil se lève et ils cessent comme cesse une vie...

L'illustration "Long comme un dimanche" est de Robin NEDEY.

**“Not all vampires suck blood
Not all of them die for love”**

Moonspell, Rapaces

La soirée se tient en toute illégalité, dans l'ancienne gare des bus désaffectée que squattent habituellement des sans-abri et une poignée d'intermittents du spectacle.

Les immenses hangars sont envahis par la musique électronique, ainsi que par quelques dizaines de silhouettes androgynes, dont les ombres dansent sur les murs comme des démons romantiques. Au dehors c'est l'orage, dans le quartier du sexe. Les voitures passent au ralenti sous la pluie, sans se soucier du vacarme. De toute façon, la ville est bruyante, même à cette heure-ci. L'écho de la musique n'est qu'une pulsation de plus, entre les bars et les hôtels. Juste un battement cœur, ou un halètement peut-être, qui s'élève dans la rue, avant de se perdre dans lourds nuages noirs, sans déranger personne.

Je me tiens dans l'ombre d'un porche, invisible, je regarde les petits groupes de gamins vêtus de vinyle, de résille et de piercings qui entrent dans la gare des bus en riant.

Je me souviens.



C'était il y a seulement un an, la gare venait de fermer et s'était aussitôt retrouvée envahie par les spinners, les vampires, tous les marginaux qui aimaient squatter les endroits immenses et s'imaginer une vie plus palpitante que le médiocre réel.

Je m'étais rendu à la soirée parce que Kristel m'avait assuré qu'elle y serait aussi ; mais visiblement la petite diablesse aux cheveux bleus avait dû trouver une meilleure occasion de faire la fête ce soir-là, et je m'étais retrouvé seul. Enfin, pas exactement tout seul, vu que je connaissais à peu près tout le monde. Mais je me sentais seul, il n'y avait donc pas grande différence. J'étais tout seul au milieu d'une centaine de personnes gesticulantes, dans cette gare routière plongée dans l'obscurité et traversée par le halètement de la musique et des corps. Les éclairs occasionnels de l'orage au dehors illuminaient brièvement les silhouettes qui ondulaient un peu partout, à tous les niveaux des bâtiments désaffectés : des vêtements noirs et des crêtes aux couleurs vives.

Et toujours cette musique, hypnotique, gutturale, qui enlaçait tout le monde comme dans un rêve synthétique.

Je me souviens m'être accoudé au bar et avoir commandé vodka sur vodka jusqu'à ce que mes poches soient vides. Puis, l'esprit passablement engourdi par l'alcool, j'ai zigzagué au milieu des fantômes dansants, jusqu'à ce que je repère une vieille fenêtre condamnée. En seulement deux coups de pied, les planches pourries ont cédé. Un rayon de pluie m'a

aveuglé un instant. Je me suis hissé sur les tuiles et j'ai regardé l'orage. Celui-ci était majestueux, empli d'une puissance paisible. Il ronronnait sur le monde, plus fort que la musique, teinté de rouge au-dessus des sex-shops et des feux arrière des voitures qui attendaient leur tour. Telle est la ville nocturne : humide et noire, éternellement bercée par le doux murmure de ses enfants perdus.

Puis je suis monté un peu plus haut sur les toits, de sorte à avoir une vue sur l'horizon écrasé que la pollution colorait en rose vif, et je me suis calé sous un rebord, à l'abri de la pluie. Là, confortablement installé dans le domaine des chats de gouttière – d'ailleurs l'un d'entre eux m'observait au loin, je sentais ses deux yeux verts braqués sur l'intrus que j'étais – j'ai tiré mon calepin de mon pantalon et j'ai commencé à écrire. En attendant Kristel et en m'enivrant, j'avais eu une brusque idée, qui pourrait peut-être donner une bonne histoire. Le type d'histoire qu'un magazine comme *White Rose* m'achèterait sans doute : une histoire à l'eau de rose, justement, mais sur mesure pour un public friand de choses romantiques et décalées. Cela serait un simple dialogue, où un démon tenterait d'expliquer sa véritable origine à la jeune femme dont il serait tombé amoureux... et qui ne le croirait pas, bien entendu, les êtres humains étant si fiers de leur aveuglement. Leur relation serait fatalement vouée à l'échec. Quelque chose dans ce goût-là.

Car on ne se lasse pas de ces vieux thèmes de l'amour et de la mort, n'est-ce pas ?

Bercé par le ressac de la musique, j'ai gribouillé d'une traite environ les deux tiers de l'histoire, et alors que je commençais à manquer d'imagination pour le dénouement, un mouvement a ébranlé les tuiles du toit, chassant le chat de gouttière aux yeux verts.

— Evangel ! Je savais que je te trouverais là, a grogné une voix juvénile que je connaissais bien.

C'était Nicolas. Une des rares personnes que je puisse qualifier comme mon ami. Il a escaladé à son tour la vieille échelle rouillée, et s'est mis à ramper sur le toit dans ma direction. Les gouttes de pluie faisaient dégouliner son eyeliner, lui donnant l'apparence d'un cadavre.

— Salopard de Gel ! Ça t'emmerderait tant que ça de rester avec nous, pour une fois ? Ne me dis pas que t'écrivais encore !

— J'écris toujours, mon cher Nicolas. Ça m'empêche de sauter du haut d'un pont, lui ai-je répondu. (Et c'était exactement ce que je pensais, bien que cela n'aurait rien changé à ma malédiction.)

— Je m'en doute, a grommelé Nicolas, qui arrivait enfin devant moi. Je te dérange pas au moins ?

— Pas plus que d'habitude. Comment est la soirée ?

— Tu le saurais si tu daignais venir nous rejoindre.

— Désolé, j'ai le cafard. Et j'ai une idée d'histoire, si je ne l'écris pas immédiatement je vais la perdre, tu le sais bien.

— Mauvaise excuse, t'as TOUJOURS le cafard, a grogné Nicolas en se mettant à genou.

— Sans doute.

— Alors c'est quoi, ton problème, Gel ?

Je l'ai regardé avec un sourire pathétique, et il m'a fallu inspirer longuement avant de parvenir à parler à nouveau :

— Mon problème, il remonte à ma naissance. Entre autres. Mais si tu viens me voir avec ton air de chien battu, je suppose que c'est plutôt toi qui as des soucis, je me trompe ?

— Des fois, je me demande s'ils ont pas raison de dire que t'es un putain de médium, m'a-t-il répondu, en se tournant vers l'horizon pour ne pas affronter mon regard.

Il s'est allumé une cigarette, il a aspiré une interminable bouffée, puis il a soupiré. Le silence est retombé. La pluie tombait entre nous comme un rideau scintillant. On n'entendait même plus les bruits des voitures en bas. Je sentais simplement l'odeur acide de la sueur de Nicolas. Il avait peur. Il respirait trop fort. Je ne pouvais pas encore comprendre pourquoi, et je ne voulais pas y penser.

— Qui raconte que je suis un médium ? ai-je enfin demandé.

Il s'est retourné. Ses yeux évitaient les miens.

— Mais tout le putain de monde, tu penses. Tu sors jamais la journée. Tu restes dans ta piaule à baiser et à te défoncer... Et puis quand tu sors, c'est pour rester dans ton coin...

— Je sais. Je suis désolé. Mais c'est ma nature.

Il a enfin osé me regarder en face. J'ai soutenu son regard. Peut-être n'aurais-je pas dû, car il s'est mis à pleurer comme un gosse, puis avant que je ne puisse me douter de son intention, il a sorti un pistolet de sa veste en cuir et il l'a posé sur sa tempe.

— J'en ai marre de ces conneries, Gel, tout cela ne rime plus à rien ! a-t-il sangloté, ajustant le pistolet juste au dessus de son œil droit.

Puis il a fait sauter le cran de sécurité, et il a appuyé plus fort le bout du canon contre sa peau, l'index tremblant sur la gâchette.

— De quoi parles-tu ? lui ai-je demandé, le plus calmement possible. Qu'est-ce qui ne rime plus à rien ?

— Cette musique de merde. Cette soirée de merde. Mon job de merde dans cette station-service de merde. Ma putain de vie de merde.

Je n'ai plus rien dit. Il n'y avait pas grand-chose à faire. Mais comme je l'espérais, il a fini par baisser lentement son arme, et s'est mis à verser davantage de larmes, le pistolet en travers de ses cuisses.

— Gel, j'ai si peur...

— Mais de quoi ?

— De la mort.

Puis il a levé l'arme à nouveau.

Sauf que cette fois, au lieu de la poser contre sa tête, il l'a appuyée violemment contre mon front, me prenant au dépourvu.

— Je sais ce que je vais faire, a-t-il déclaré d'une voix brisée. C'est TOI que je vais éliminer...

Je l'ai fixé droit dans les yeux, mâchoire serrée, sentant le froid du canon contre ma tête, me forçant à ne pas bouger. Je ne devais pas lui en vouloir. Je ne devais pas avoir peur. Il fallait que je l'aide.

— Pourquoi me ferais-tu ça, Nicolas ? Je suis ton ami.

— Oh, non, a-t-il grimacé. Tu n'as jamais été l'ami de personne, Gel. Tout ce que tu sais faire c'est écrire tes histoires de merde qui nous rendent tous dépressifs, et c'est pour ça que ta dernière copine s'est suicidée. Putain, on le sait tous, qu'elle s'est ouvert les veines chez toi ! Et toi, qui étais dans la pièce juste à côté, tu voudrais nous faire CROIRE que tu ne savais pas ce qu'elle était en train de faire ? Alors que tu sais toujours tout, mieux que les autres ?

— Tu délires, Nicolas...

— Non, je ne délire pas. Tu l'as laissée s'en aller, t'es un putain d'assassin ! Personne ne veut me croire, mais moi je vois bien qu'on tombe comme des mouches depuis que tu es apparu !

J'aurais aimé pouvoir lui dire la vérité. Mais quelque chose en moi me bloquait comme toujours. Le réel médiocre devait rester le réel, médiocre mais crédible, la vérité n'était non seulement pas crédible, mais encore plus médiocre, davantage absurde. J'ai juste hoché les épaules.

— Arrête de dire n'importe quoi...

— Je sais ce que je dis ! C'est de ta faute ! Tout est de ta faute !

J'ai continué de le regarder dans les yeux. Je lui ai simplement dit :

— Alors vas-y, Nicolas.

Il a tremblé. J'ai senti son doigt qui pressait lentement la détente.

— Je vais le faire, Gel. Tu sais que je vais le faire ! Tu sais que je vais le faire ! sanglotait-il encore et encore, comme une litanie.

Puis il finalement appuyé sur la détente.

La sensation fut assez étrange.

J'ai cru que ma tête explosait. Et en fait, c'est à peu près ce qui a dû se produire. Un instant je n'ai plus rien vu que du rouge, du rouge partout, et le souffle de la déflagration m'a repoussé, j'ai roulé sur le dos, en bas des tuiles. Je ne suis pas tombé pourtant. Je me suis accroché au chêneau, et j'ai rampé vers lui.

Son visage était crayeux, et des tremblements agitaient tout son corps. Il fixait, avec une terreur visible, ma blessure béante entre les yeux. Cela devait certainement être assez laid à voir... Mais je ne ressentais aucune douleur. Pour être exact, cela faisait un bail que je ne ressentais plus aucune sensation physique.

— Alors j'avais raison... Tout est vrai... Tout ce qu'on raconte sur toi... a murmuré Nicolas d'une voix décomposée.

Je n'ai pas répondu. Je ne savais comment lui expliquer. Ce que j'étais, toutes les choses qui s'étaient produites déjà. Toutes ces horribles choses qui étaient ma vie, que je le veuille ou pas. J'ai voulu me rapprocher de lui, lui dire d'attendre. Mais avant que je ne puisse formuler le moindre mot, il s'est signé et il s'est levé. Il a marché jusqu'au bout du toit.

Et il a sauté.

J'ai rampé jusqu'au bord pour le voir : il était tombé dans la cour intérieure de la gare. Son corps désarticulé regardait la pluie, les yeux grands ouverts. Une rigole de sang s'enfuyait de derrière son crâne, et dessinait des arabesques rouges dans les flaques de pluie scintillantes.

J'ai attendu quelques instants – le temps que mon front commence à cicatriser – et je me suis glissé le long du mur, m'accrochant avec mes ongles, la tête en bas, comme une araignée. Une fois arrivé dans la rue, ma blessure ne laissait plus qu'une vague rougeur, et je me suis agenouillé au-dessus du pauvre cadavre de celui qui avait été un de mes rares amis.

Derrière moi une porte s'est ouverte, laissant échapper une rafale de musique électronique. C'étaient deux ombres enlacées et gloussantes, qui avaient déjà entrepris de se déshabiller et qui se sont engouffrées dans une ancienne cage d'ascenseur où, à en juger par les bruits, elles commençaient à faire l'amour sous la pluie, sans se douter une seule seconde de ma présence... ni de celle de la froide Demoiselle invisible, qui m'accompagne depuis cette nuit rouge d'éclipse, tant d'années déjà.

Mais je ne voulais pas penser à tout cela. J'étais ce que j'étais. Les causes n'avaient plus d'importance à présent. Il ne restait plus que les terribles conséquences. Je venais de perdre un autre de mes amis.

Et, ironiquement, le parfum de la mort commençait déjà à m'exciter.

J'ai laissé les amants heureux gémir, se tordre et se griffer avec bruit derrière moi, et j'ai posé mes mains sur le visage de Nicolas. Le vernis noir sur mes ongles s'était écaillé lors de ma descente des toits, l'un d'eux s'était même arraché et on voyait ma chair qui frémissait dessous. J'ai attendu qu'un nouvel ongle translucide commence à se solidifier, puis j'ai saisi la tête de mon ami, je l'ai relevée, et j'ai posé mes lèvres sur les siennes, déjà froides.

J'aurais espéré qu'il puisse comprendre, qu'il puisse me pardonner. Telle est ma nature, et je n'y peux rien. Ne pouvant mourir moi-même, j'ai faim de la mort des autres. J'ai besoin de la dévorer, de m'en enivrer... pour ne pas devenir fou...

La fille derrière moi criait de plaisir, tandis que les éclairs redoublaient au-dessus de la vieille gare routière. Mes lèvres fermement collées contre celles de Nicolas, nos deux corps drapés du manteau froid de la pluie, j'ai aspiré de toutes mes forces l'air encore contenu dans ses poumons.

La douce chaleur habituelle m'a empli peu à peu, dressant une érection dans mon pantalon. J'ai continué d'inspirer, de me gorger de ce souffle inerte qui emplissait désormais le corps de Nicolas. J'ai aspiré si fort que la pression de mes dents contre ses lèvres les a fait éclater, et j'ai bu son sang refroidi en même temps que sa mort, m'enivrant de sensations diffuses, buvant ses pensées perdues qui voletaient sans ordre, effrayées. Mon pouls s'accélérait en même temps que les cris de la fille dans mon dos, mon sexe me faisait mal à force de pousser contre mon pantalon, et finalement j'ai senti que j'allais jouir moi aussi.

Mes doigts se sont enfoncés dans les cheveux de Nicolas, pour coller plus fort son visage contre le mien. Mes ongles ont griffé ses tempes. J'ai pressé mon corps contre le sien, sentant une déferlante brûlante monter en moi, m'inonder...

C'est à ce moment que CELA s'est produit.

Au moment même où l'orgasme explosait en moi, j'ai senti que ses poumons se contractaient, je me suis jeté en arrière, ma bouche emplie de son sang, et j'ai éjaculé dans mon pantalon en me recroquevillant en fœtus, dans une flaque de pluie.

Nicolas a redressé la tête et a découvert à mon regard confus dans quel état je me trouvais.

Je ne comprenais pas. Cela ne devait pas se passer comme cela. C'était la première fois qu'un mort revenait à la vie alors que je me nourrissais de lui. Peut-être n'était-il pas mort depuis suffisamment longtemps ? Je me suis senti hagard et honteux.

— Tu m'as violé.

Ce sont les premiers mots qu'il a prononcés de retour à la vie.

J'ai dû attendre de reprendre ma respiration.

— Dis pas de connerie. Tu serais mort...

— Mais J'ETAIS mort, Gel ! Putain de Dieu, J'ETAIS MORT ET TU M'AS VIOLE ! Je t'ai senti qui me volais ma mort ! Tu m'as volé mon esprit ! Tu m'as volé mon âme espèce de MONSTRE !

Il a été interrompu par une quinte de toux, et il a vomi de la bile noire, dont quelques éclaboussures m'ont atteint.

Je n'ai rien dit.

Le couple dans la cage d'escalier venait de s'apercevoir qu'ils n'étaient pas seuls et ils ont éclaté de rire comme seuls les adolescents qui ne connaissent pas encore le goût des nuits sans sommeil peuvent le faire.

Nicolas s'est relevé en grimaçant – il devait avoir au moins une côte cassée – et il a quitté la cour en titubant, sans plus m'adresser le moindre mot.

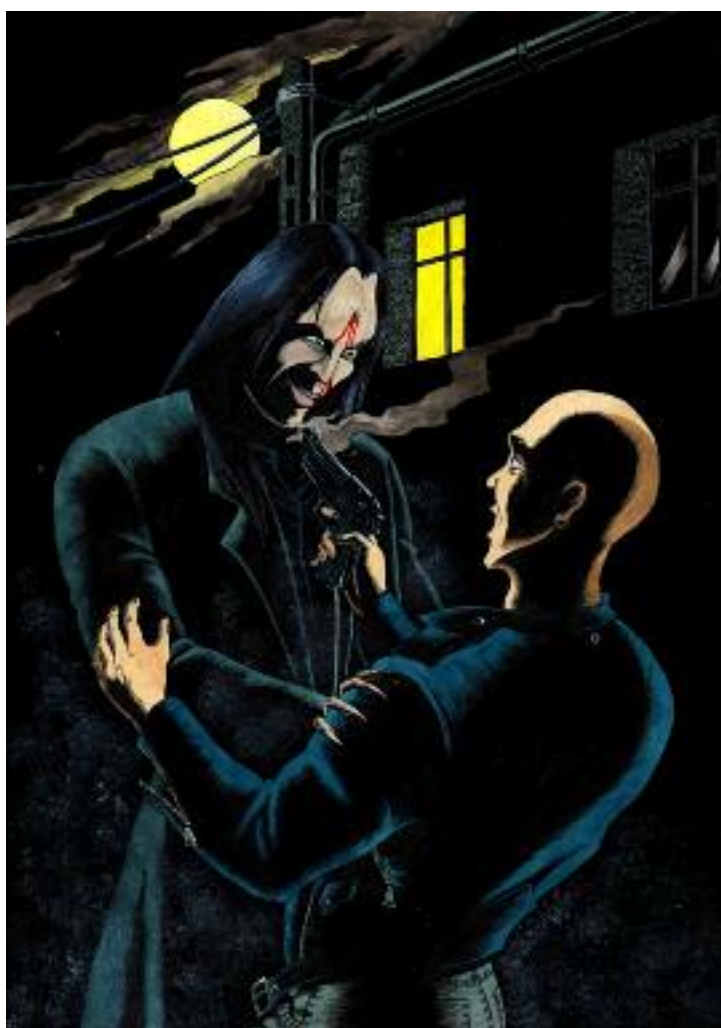
J'ai attendu, assis sous l'orage, que l'extase de la mort fasse son chemin en moi. Sa froide chaleur qui me maintient en vie... et me ronge chaque fois davantage...

Ce n'est pas de ma faute. J'aurais tant voulu qu'il comprenne que ce n'est pas de ma faute.

J'ai entendu les rires des lucioles, sautillant sur mes épaules, invisibles.

Je les ai chassées d'un geste las, et je les ai senties qui s'en allaient.

La pluie a effacé le sang sur mon visage.



Puis je me suis levé et j'ai rejoint les autres à l'intérieur.

La soirée touchait à sa fin. Il était six heures du matin et, chassés par les premiers rayons du soleil, les derniers fêtards regagnaient leurs voitures ou se dispersaient en petits groupes vers les bouches de métro.

J'ai traversé la gare désaffectée, saluant des visages que je connaissais vaguement, des filles avec lesquelles j'avais couché sans doute, ce genre de connaissances uniquement croisées en soirées. Je ne me suis pas plus attardé que d'habitude et j'ai regagné mon appartement à pied.

J'étais las, ou blasé. Ou empli d'un orage qui jamais ne cessait, au plus profond de moi.

J'aurais voulu mourir. Ou bien vivre. L'un comme l'autre tout simplement impossible.

J'ai observé par la fenêtre, absent, l'aube blanche qui se déversait sur le monde.

Ensuite, un café fumant entre mes paumes, j'ai tapé à l'ordinateur le texte commencé sur les toits. Je l'ai intitulé « Épilogue » et je l'ai dédié à Nicolas sans y réfléchir.

La conclusion était d'une désarmante simplicité, en définitive.

Un fantôme amoureux d'un être humain ne peut que le tuer pour rester éternellement avec lui. N'est-ce pas ?

Si seulement les histoires étaient autre chose que ça, seulement des histoires...

Je me suis endormi vers midi, à mi chemin de ma relecture.

C'est Kristel qui m'a réveillé, tambourinant à ma porte comme si tous les chiens de l'Enfer la poursuivaient. C'était déjà la nuit, et elle était tout de corset et de latex, signes évidents qu'elle avait eu l'intention de sortir... mais elle était en pleurs et ne parvenait pas à parler. Elle a seulement brandi le journal du soir, où un tout petit encadré annonçait le décès du jeune Nicolas Leblanc, qui avait mis fin à ses jours en se précipitant par une fenêtre. Le journal évoquait une enquête possible, en raison des « fréquentations marginales » du jeune garçon.

Nicolas était mort. Nicolas devait mourir.

Nicolas n'avait pas pu effacer ce que moi, je lui avais fait.

J'aurais aimé pouvoir inverser les rôles, mais la Dame froide ne laisse le choix à personne.

Kristel pleurait à en ameuter tout le quartier. J'ai passé mes bras autour de ses épaules, et elle s'est blottie contre moi, reniflant, sanglotant, puis recommençant ses pleurs déchirants. Elle m'a dit que moi j'aurais su le reconforter si j'avais été là. Égoïste, je lui ai dit que peut-être. Peut-être.

L'étreinte de Kristel s'est resserrée, s'est faite plus pressante, tandis qu'elle continuait de pleurer et de hoqueter, alors à défaut d'avoir accordé la paix à Nicolas, je l'ai réconfortée, elle, comme j'ai pu, la serrant dans mes bras, je lui ai expliqué combien j'étais désolé, puis je l'ai déshabillée comme une enfant, et je lui ai fait l'amour, attentivement, longuement, en sachant que je ne pourrais jamais lui avouer la seule chose qui pouvait me faire réellement jouir.



C'était il a seulement un an. C'était il y a à peine un an. Juste un an.

Mais rien ne change jamais.

Il pleut et il fait nuit et le pouls synthétique de la musique bat inexorablement derrière les murs taggués.

Sauf que ce soir je ne mettrais pas les pieds dans les entrepôts. Bien que tous mes amis soient déjà à l'intérieur, rayonnant de cocaïne et d'euphorie infantine. Bien que le DJ soit en train de mixer un de mes tubes préférés. Je n'ai aucune envie de rentrer là-dedans. J'aurais trop envie de monter sur le toit pour regarder la pluie sur les enseignes rouges des sex-shops...

C'était il a seulement un an, mais le souvenir du dernier regard de Nicolas me hante à chaque instant, chaque jour que je demeure dans ce monde. Le fait que j'aie besoin de me nourrir de la mort ne m'empêche pas de la trouver sans cesse plus horrible. J'essaie d'oublier mais je n'y parviens pas.

Alors je marche sous la pluie, m'éloignant de la musique, m'éloignant de mes amis, de plus en plus vite. Je me mets à courir dans les entrailles de la ville nocturne, les yeux fermés, je hurle et je cours à l'aveuglette, sachant que dans quelques heures je me mettrai en chasse d'un cadavre à vampiriser, et personne ne se doutera jamais, mes amis continueront de me dire que je suis trop sensible. J'espère qu'ils ont tous raison et que c'est moi qui me trompe. Que c'est moi qui n'ai rien compris. Que je ne suis pas un monstre.

Malheureusement, alors que je pénètre dans la morgue sur la pointe des pieds, je n'arrive pas à m'en convaincre.

L'illustration "Nécrophage" est de Phillipe LEMAIRE.

Les Vaches-Dragons

Blasés, les enfants ne lèvent pas la tête pour admirer la vache qui dérive lentement entre les nuages comme pour mieux profiter du coucher de soleil...

Pourtant, il y a quelques années, en cette fin du 22e siècle, garçons et filles auraient abandonné leurs jeux pour suivre le vol lourd d'une vache vers son nid !

Dans la tour de contrôle, le commandant du Bovinport s'impatiente ! À l'aide de ses puissantes jumelles, il scrute les pistes d'atterrissage, les granges à fourrages, les silos d'amonniaque, les vacheries et, au loin, la laiterie et la fromagerie...

Immense, un panneau publicitaire vante un fromage fondu. Deux petites ailes blanches, aériennes, ont été ajoutées à « La vache qui rit » qui est devenue « La volante vache rieuse ».

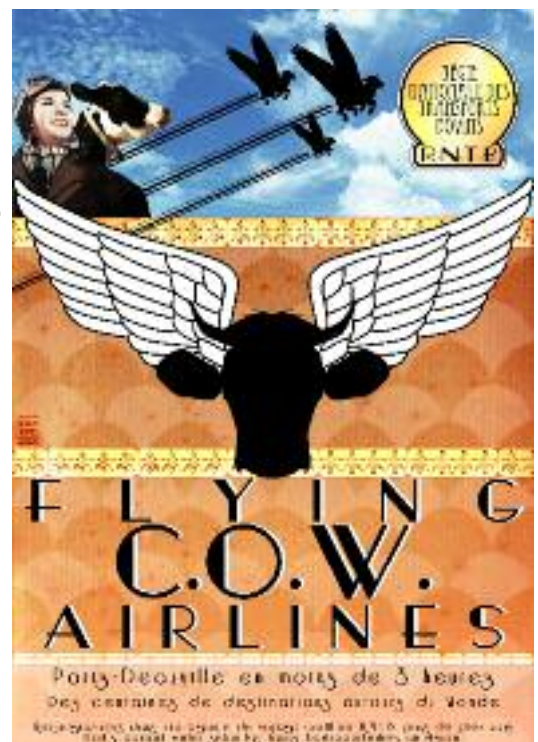
Le commandant du Bovinport pousse un soupir de soulagement quand une escouade de vachers survole le terrain, montés sur des bœuf véloces et pétaradants. Les horaires stricts des traites étaient plus importants encore que le fret et les passagers.

Lors des vacances du 21e siècle, qui aurait pu imaginer que les vaches remplaceraient les trains ? Et pourtant, après l'âge de la pierre, l'âge du bronze, du fer et de l'automobile, on était parvenu à l'âge de la vache volante, argotiquement dénommée en verlan : « le vocheva ».

Tout avait commencé à cause d'un savant fou amoureux de légendes médiévales et de dragons. Un homme inconnu et méprisé, Rolland Aversier, un de ces rêveurs qui modifient le devenir des mondes.

À la fin du second millénaire, les histoires de sorcières, de fées et autres lutins revenaient en force, balayant des siècles de dogmatisme chrétien ! Halloween remplaçait la Toussaint, le culte de l'épouvante succédait à celui des morts...

Dans les églises, trônaient des statues de la déesse mère, Marie, debout sur la vouivre, le serpent tellurique. On disait qu'elle le piétinait mais, en fait, la dame du ciel était aussi la vierge noire, la déesse chtonienne, la terre mère... La mère de Jésus associée au dragon... Et si Saint Georges pourfendait le Dragon, cela ne l'empêchait de survivre au Poitou, en Aragon et dans maintes provinces d'Europe et d'Asie. Sur l'antique Chemin de Saint Jacques de Compostelle, oh combien chrétien, dans le monastère de Samos, le dragon supporte un lutrin, et quatre dragons femelles crachent de l'eau dans le cloître.



Fort de toutes ces preuves, Rolland Aversier analysa des parchemins du Moyen-Âge, assimila des milliers de légendes, visita des centaines d'églises romanes ornées du fameux dragon. Il alla en Extrême-Orient s'enquérir de son idole. À Hong Kong, il photographia l'immeuble moderne dans lequel un vide immense avait été prévu pour le passage du Dragon entre la colline et la mer...

Le savant émit plusieurs théories sur les possibilités d'envol du cracheur de feu.

Mais aucune supposition ne put résister à l'expérimentation.

Âgé, brisé, il demanda la retraite anticipée.

Il se réfugia à la campagne, loin de tout et de tous...

Il vécut seul entre sa maison et son potager, passionné de culture biologique.

Se refusant à acheter de l'engrais, il se décida, un jour, à aller se fournir en fumier chez son voisin cultivateur, éleveur de chevaux, producteur de bovins et de porcins...

Le Destin voulut que le même jour, une entreprise livrât de l'ammoniaque à la ferme.

Toujours curieux de tout, passionné de bio, le savant désillusionné s'inquiéta de la présence de cet alcali composé gazeux d'azote et d'hydrogène dans un établissement agricole !

Devant une bolée de cidre parfumé, à température de cellier, le fermier expliqua à l'érudit que les ruminants digèrent en plusieurs fois.

D'abord, ils broutent l'herbe et ils l'avalent. Puis, la panse pleine, ils régurgitent le contenu de la première poche de leur estomac pour le remâcher longuement. Le bol alimentaire peut ensuite suivre le circuit normal vers les intestins.

L'une des poches de la panse contient de l'ammoniaque, pour aider à la digestion, à l'assimilation. Pétant, rotant, le bovidé lâche du gaz méthane, sous-produit inutilisé.

En ajoutant de l'ammoniaque aux aliments, on ne faisait que faciliter ce cycle digestif.

Rolland Aversier eut un éblouissement !

Ammoniaque, méthane !

Le savant repensa immédiatement aux théories sur le vol des dragons ! Le ventre gonflé d'un gaz plus léger que l'air, ils pouvaient facilement se soustraire à la pesanteur terrestre... Le gaz soufflé par les narines s'enflammait au contact de l'air comme les feux follets sur les marais ! Petites flammes alimentées par le méthane de la décomposition des végétaux...

Il ne fallut pas longtemps pour négocier l'achat d'une génisse.

Suralimentée en mets favorisant l'émission de gaz, surveillée comme un sportif olympique, la vachette de quelques quintaux était gonflée comme une baudruche, presque incapable de marcher à cause de son ventre distendu.

Quand elle péta, elle partit brusquement en avant, les sabots ne touchant plus le sol. Le vol fut bref, au ras des pâquerettes, mais il eut lieu. La vachette prénommée Marguerite fut la première vache volante, cracheuse de méthane. Empaillée, elle est admirée au Panthéon des célébrités, honneur qui fut refusé à Rolland Avesier car la loi ne permet pas que l'on empaille un être humain, encore moins un savant.

La nouvelle figura en tout petits caractères dans les journaux, occultée par un nouveau choc pétrolier !

Sans aucune mesure avec tous les chocs succédant à celui des années 1970, celui-ci paralysa l'économie mondiale. Pendant des mois, des années, les avions, les voitures, les trains, tout ce qui fonctionnait à l'essence ou avec l'électricité produite par les hydrocarbures se trouva paralysé. Le transport devenant impossible, l'économie mondiale régressa.

Brusquement revenu en grâce, le savant obtint des assistants, un laboratoire, des budgets importants.

L'INRA et les généticiens mirent au point une vache aux os et à la peau plus légers, à la viande et au lait parfumés.

Les hangars des aéroports se trouvèrent reconvertis en vacheries, en étables. Vacher devint le métier à la mode.

Rendues plus légères par l'ammoniaque, propulsées par un moteur à méthane fixé sur l'arrière train, des vaches volantes transportèrent les marchandises et les passagers d'un continent à l'autre.

Ces Vaches-Dragons, crachant le feu, jouaient entre les nuages pour le plus grand bien des humains, le commerce renforçant les liens entre les peuples, affermissant la Paix. Ce texte est diffusé sous licence Creative Commons by-nc-nd 2.0

L'illustration "Les Vaches-Dragons" est de NOOTILUS.

Un voile couleur de miel inondait la clairière au centre de laquelle se dressaient les sept monolithes. Chaque pierre était taillée dans un matériau différent, et l'ensemble situé au cœur du pays d'Everno'h assurait à ses habitants paix et protection. Everno'h était le pays de la magie élémentaire, le havre rêvé pour toute créature de l'Éther; qu'elle soit centaure, pixie, fée, farfadet ou même dragonnet. Chacun vivait tranquillement et en bonne intelligence avec ses voisins, quelles que soient leurs formes ou tailles. Étant magique par essence, Everno'h n'avait pas besoin de limites. Juste un cœur, un axe : la clairière aux sept monolithes.

Lumiellinifloxeroxkatzie-Betasulfuroxidostatine, que tous le monde connaissait et appelait simplement Lumiel_, traversait la clairière aux monolithes en voletant paresseusement, appréciant le bonheur simple de voir l'éclat ambre des rayons du soleil couchant se diffracter en millions de reflets dans les membranes diaphanes de ses ailes. Elle chantonnait un air sans queue ni tête en lâchant de temps en temps une petite étincelle, juste pour rigoler. Les fées, ça a le bonheur facile. Elle se rendait chez son ami le semi-comte Amilcar de l'Uckarn, vampire de son état. Ils se connaissaient depuis fort longtemps, même si la mesure du temps à Everno'h était une question arbitraire dont la quantification ne semblait passionner que les nains-astronomes. Lumiel appréciait la compagnie du vampire pour la liqueur de capucine dont il avait le secret de fabrication. Qui plus est, il suffit d'un dé à coudre pour contenter l'estomac d'une fée, ce qui est plutôt économique. Et plus d'une fois on pu voir Lumiel regagner son nid en voletant comme une folle, pétaradant d'étincelles à qui mieux-mieux et riant toute seule comme une sotte.

Mais ce qu'aimait Lumiel par dessus tout chez son ami vampire, c'était sa collection d'objets curieux et merveilleux. Car Amilcar avait vite compris que, même si Everno'h était une terre de compromis, sa survie au sein de la communauté tenait essentiellement à sa volonté de garder de bonnes relations de voisinage. Laisser derrière lui un sillage de cadavres exsangues n'entraînait pas dans les critères acceptables de la communauté. Au mieux il serait tombé sur plus costaud que lui, au pire il aurait été exilé hors du pays, sûrement vers la Terre Sans Nom.

Almicar se mit donc tout simplement au régime macrobiotique, remplaçant l'exquise saveur cuivrée de l'hémoglobine par celle, non moins enivrante, de ses liqueurs faites maison, et tourna toute son énergie vampiresque – amplifiée par un sourd effet de manque – en une créativité intarissable. Plutôt que de passer son temps à se balader de nuit pour siroter de l'hémoglobine de vierge endormie, il avait décidé d'aider ses contemporains en leur fournissant de quoi se faciliter la vie. D'autant qu'il trouvait que les nuits étaient plutôt fraîches, et les vierges plutôt rares en Everno'h.

Il était donc passé maître dans ce qu'on appelait le micro-enchantement, à savoir l'enchantement à long terme d'objets usuels tels que la pipe auto-ignifère ou le bonnet-repousse-pluie; et il s'était fait une certaine réputation dans le domaine particulier des potions-sortilèges, un mélange des genres qui n'était pas sans risque. A contrario, Amilcar appréciait les visites de la petite fée essentiellement parce qu'elle était un auditeur insatiable de ses vantardises d'inventeur. À part ses amis et collaborateurs qui de toute manière étaient aussi blasés que lui, il n'avait nulle autre famille ni amis devant qui frimer en pré-

sentant sa dernière trouvaille. Le fait que Lumiel soit toujours positivement impressionnée et qu'elle ne pose jamais de questions achevait d'en faire l'amie idéale.

Cela faisait quelques jours maintenant que Lumiel n'avait pas rendu visite à Amilcar, et tandis qu'elle franchissait en vol plané le portillon de pierre sculpté avec le mauvais goût caractéristique des amateurs de gothique classique, elle se demandait quelle merveilleuse surprise son hôte allait lui faire découvrir.



Lorsqu'elle entra – sans cérémonie; les fées ne sont pas très bien éduquées – dans la crypte d'Amilcar, elle trouva ce dernier comme en transe. Il avait le regard perdu et marmonnait des sons inintelligibles, comme s'il était en communication avec des sphères supérieures. Troublée, elle se posa sur les hautes rémiges d'une plume dressée dans son encrier et attendit – les fées sont très patientes – en se nettoyant machinalement les ailes. Au bout d'un temps qu'elle trouva affreusement long, Amilcar conclut ses marmonnements par ce qu'elle crut être un « On se rappelle, on se fait une bouffe ! » avant de retrouver un regard normal. Elle crut distinguer dans la main de son ami un bloc d'argile à peine plus grand que sa paume, qu'il avait tenu serré contre sa tempe tout le temps qu'avaient duré ses incantations. Aussitôt, il aperçut la petite fée et un sourire sincère éclaira son visage, toutefois gâché par les inélégantes canines qui pointaient de manière menaçante. « Lumiel ! Mon colibri ! Comment vas-tu ? » La petite fée frétila des ailes de voir son ami dans un état normal.

Quelques minutes plus tard, chacun devant un gobelet d'hypocras fait maison, Amilcar expliquait à la fée inquiète et curieuse la raison de l'état dans lequel elle l'avait découvert : « Je discutais avec des collègues vampire du cimetière d'Andéor. Ils ont sorti un truc génial. Regarde ! » et il lui présenta le bloc d'argile qu'il tenait dans la main. « C'est un trans-éthérophone, comme ils appellent ça. Ça permet d'établir un couloir sub-éthérique entre deux de ces objets qui ont au préalable été enchantés par le même sortilège, ainsi la voix passe de l'un à l'autre, quelle que soit la distance les séparant. Le petit inconvénient, c'est qu'il faut souvent recharger le sortilège, il a tendance à s'épuiser vite. Mais si ça marche, ils pensent installer des bornes un peu partout, comme ça tous le monde pourra en avoir. Et c'est pas tout, regarde. » Et, ce disant, il saisit sa baguette (qui pouvait produire des étincelles en quatre couleurs différentes) et l'agita quelques secondes devant la tablette d'argile. Des runes violettes se mirent à danser à la surface et changèrent de formes tandis que Amilcar en tapotait certaines de la pointe de la baguette en lançant des « Tu tapes là, ensuite ici, tu défiles cette invocation d'ici à ici et... » et enfin il présenta fièrement la tablette sur laquelle flottaient des noms de créatures diverses. Amilcar expliqua alors : « L'appareil a également été chargé avec un sortilège de mémoire. Comme ça tu peux y gra-

ver les runes de ceux avec qui tu parles souvent. Voilà, je n'ai qu'à pointer leurs noms pour appeler qui je veux instantanément, Oh-Ränj des Vallons du Sûde, Eyz-F'rr des Montagnes Rouges, ou encore Bûhïgh de la Grande Cité, par exemple. »

À la nuit tombée, la petite fée traversa à nouveau la clairière, répandant derrière elle une traînée d'étincelles tout au long du trajet, positivement ravie de vivre dans un monde aussi merveilleux, bien qu'elle se demandait où elle pourrait bien ranger son transethérophone, même si on lui en donnait un à sa taille, puisqu'elle ne portait jamais aucun vêtement. Elle termina son vol par un impact direct dans son petit nid, largement amorti par les nombreuses couches de plumes de duvet, et s'endormit aussitôt comme une très légère masse. Les fées, ça tient pas l'alcool.

Le lendemain, Lumiel décida de retourner voir Amilcar plus tôt, piquée par la curiosité et un peu déçue de ne pas déjà avoir son propre transethérophone pour le prévenir de sa visite. Lorsqu'elle arriva chez le vampire, il était en train de parler tout seul à voix haute, en tournant en rond, agitant les bras, son transethérophone dans une main et... oui, un bout de baguette de bois fiché dans l'oreille. La fée se posa sur une pomme, enchantée de pouvoir cette fois suivre la conversation : « Oui... oui, je sais. Non, j'ai pas encore trouvé. Pour l'instant j'ai un silex-logique ET et un silex-logique OU. J'arrive à en aligner huit mais au delà l'étincelle perd trop de puissance. Ah oui ? D'accord, j'essayerai. Quoi ? Ah bon, si les gnomes de chez MicroSpell y arrivent, on devrait y arriver nous aussi ! Bon, je vais aussi bûcher sur le sort de mémoire de masse... N'Vidjâh ? Non, je ne sais pas s'il a avancé sur son panneau afficheur de sorts. J'ai pas eu de nouvelle. Ok, on se rappelle. Bye ! » Aussitôt, il se tourna vers Lumiel, ôtant le bout de bois de son oreille pour lui présenter, triomphal. « Et voilà ! Plus besoin de garder le bloc contre sa joue maintenant. J'avoue que je ne sais pas trop comment ils ont fait. Nukkia la goule m'a dit qu'ils se servaient des dents bleues du triton semi-transparent des marais. Génial, hein ? » La petite fée applaudit, surtout pour accompagner la joie du vampire dont elle ne saisissait tout de même pas bien la raison. Les fées, ça a pas un très gros cerveau.

La petite fée mit plusieurs jours avant de trouver à nouveau l'occasion de rendre visite à Amilcar. En tant que membre de la famille des Faeries, elle avait des obligations incontournables; aller danser avec ses collègues autour des jeunes arbrisseaux ou des sources vierges, discuter des avantages comparés des perles de rosées solaires et lunaires sur le teint, aller bénir (enfin, faire semblant, personne ne pouvant entendre leur psalmodies) des nouveaux-nés en Everno'h, parier leurs maigres possessions sur les courses de puces savantes, et mille autres choses très importants dans la vie d'une fée. Lorsqu'elle trouva dans son planning surchargé le temps de voleter jusqu'à la crypte d'Amilcar, elle découvrit sa chambre mortuaire vide. Un peu surprise car c'était pour elle une première, elle surprit une conversation proche (les fées, ça a l'ouïe fine, alors chut !) tandis qu'elle remontait à la surface. Elle s'élança aussitôt et dessina par dessus le tumulus qui abritait la crypte une magnifique parabole à faire pâlir d'envie un chameau-mathématicien du Désert Pyramidal. Sa trajectoire l'emmena dans un petit carré de verdure qui aurait dû être un potager si Amilcar avait été un nain champêtre à bonnet rouge plutôt qu'un vampire commun. Elle y découvrit son ami accompagné par deux autres vampires, un troll et un nain, tous en admiration devant un assemblage hétéroclite : un parterre de galets sombres tous alignés, un

cadre en bois tissé de fils d'or, un autre contenant un assemblage compliqué d'axes de cuivre et de registres en bois, et diverses autres choses dont la forme et la nature semblaient bien mystérieuses. Intriguée, Lumiel se trouva une petite branche basse sur laquelle elle se posa de manière à pouvoir profiter du spectacle sans déranger, car – elle en était sûre – ceux-là préparaient quelque chose d'intéressant. Tout en profitant du spectacle, elle se mit en devoir de se décrotter les doigts de pied. Les fées, c'est élégant qu'en apparence.

L'étrange congrégation qui contemplait l'engin inerte avec perplexité ne semblait pas d'accord : « Et je vous dis, argumentait Amilcar. Que le problème ne vient pas des registres-mémoire. Moi, je pense qu'il y a un cafard dans le sortilège d'affichage.

Quoi ? sursauta le troll. Pas question, n'emploie pas insecte. Que choses dures, sais ?

Ce n'est qu'une expression, N'vidjâ, soupira Amilcar. Je veux dire par là que peut-être ton sort n'est pas complet. Ou alors, dit-il en levant la main pour couper court aux protestations, peut-être y a-t-il incompatibilité avec la carte-mère.

Justement, en profita le nain. C'est ma mère qui l'a tissée, alors fais attention à ce que tu dis. »

Amilcar soupira de nouveau. Il n'arriverait à rien comme cela. Par dépit il proposa à la cantonade : « Et si on le redémarrait, pour voir ?

– Au point où on en est... » répondit l'un des autres vampires en haussant les épaules. Sous la cape pourpre ça faisait toujours son petit effet. Il se saisit alors d'un lourd maillet et en asséna un violent coup sur un galet rouge qui touchait le premier rang des galets noirs. Des étincelles fusèrent sous l'impact et sautèrent immédiatement de galets en galets, dessinant le long des alignements de pierres des chemins labyrinthiques difficile à suivre du regard. Peu après, des registres se mirent à cliqueter ou tourner rapidement sur leurs axes tandis qu'au fond, divers liquides dans les fioles se mirent à bouillir pour certains, changer de couleur pour d'autres. Au bout d'un certain temps de ce cacophonique capharnaüm, des traînées lumineuses se mirent à courir le long des fils d'or de la carte et formèrent petit à petit des mots, laborieusement tracés en lettrines gothiques. Finalement on put lire ceci : « Erreur I/O - Insérer sortilège système - Redémarrer ? » pendant quelques secondes avant que tout s'arrête soudainement dans un splouick pathétique. « Et merde. » conclut Amilcar.

Lumiel, par contre, applaudit vigoureusement des mains et des ailes. Tous se retournèrent vers elle. Amilcar sembla l'espace d'un instant décontenancé de découvrir la spectatrice impromptue, mais il lui sourit de toutes ses canines, amusé par l'intrusion. « Tiens, tiens. Messieurs, excusez-moi. Je vous présente mon amie Lumiel, petite fée de l'autre côté de la Clairière. Elle est particulièrement friande de liqueurs et de nouveaux gadgets. » Chacun y alla de sa révérence tête nue. Les fées, c'est à cheval sur l'étiquette. Amilcar revint vers elle : « Désolé, ma chère. Je ne désirais point vous garder hors de la confiance, mais comme tu vois, cet appareil n'est pas vraiment au point », acheva-t-il une pointe de dépit dans la voix.

N'vidjâ s'approcha du vampire et, se penchant de toute sa taille (quatre fois celle de son interlocuteur), il parvint à lui chuchoter à l'oreille en ancien chthonien, langue uniquement parlée entre peuples souterrains : « Dis, ça une fée, hein ? Petit, vole, plein étincelles aux fesses, oui ? »

Heu, oui...

Vrai pile, d'accord ?

Oui...

Penses à ce que pense ?

Je... Oh ! Je crois que oui. »

Amilcar semblait à la fois troublé et satisfait de la suggestion. Il sortit de l'ombre du troll et héla la fée qui était partie planer au dessus de l'assemblage. « Lumiel, tu voudrais venir jouer avec nous ? » La fée fit un double-lutz pour exprimer son enthousiasme. Le vampire traversa avec la précaution d'une mère poule les circuits de la machine pour atteindre la carde. La fée vint le rejoindre et se posa sur son épaule. Amilcar la prit et la posa délicatement contre le bois de la carde en lui expliquant : « Tu vas te tenir là, et ton rôle sera d'aider la machine à vivre, tu comprend ? Pour plus de sûreté, je vais t'attacher. Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose si ça ne marche pas, hein ? » et, ce disant, il ligota le petit être de manière à ce que ses bras soient en contact avec des fuseaux de fil d'or d'un côté et que ses pieds soient posés sur le galet noir le plus proche. Lorsque la fée fut bien installée, il revint se poster à côté de ses compagnons. Une fois en leur compagnie, il fit un signe de tête au vampire qui tenait le maillet.

Les étincelles coururent à nouveau le long des galets, les imbroglios de bidules firent « clang » et « zip », et les étincelles atteignirent les pieds de la fée. Son petit corps s'arqua sous la décharge, et fut prit de violents spasmes. Son visage se contracta en une horrible grimace de douleur, mais aucun son audible ne s'échappa de ses poumons. Et pour cause, les fées ça a une voix trop aiguë pour être entendue. Amilcar espéra que le contact ne se romprait pas et que la fée tiendrait le coup assez longtemps. Au bout de quelques minutes de tension, l'écheveau de fils d'or afficha un nouveau message : « Vampires, Trolls, Nains & comp. systèmes - Mémoire ok. Sortilèges vision ok. Sortilèges mémoire ok. Attend :_ ».

Ce fut l'explosion de joie dans la compagnie. « Ce qu'il nous manquait, c'était un condensateur à mana ! » exulta Amilcar. Rires, cris, bonnets lancés en l'air, tapes dans le dos, effets de cape. Ils avaient réussi. Amical exultait. C'était plus fort que lui, cette réussite lui procurait une jouissance presque orgasmique. Il en était plutôt surpris car la pulsion sexuelle chez le vampire n'existe pas, elle est remplacée par le besoin de ponctionner du sang autour de lui, de vampiriser l'énergie vitale des vivants. Mais oui ! Amilcar venait de faire le lien ; il venait de créer un lien profond entre les traditions séculaires qu'il avait cru devoir abandonner, et sa passion pour les nouvelles technologies qui changeraient bientôt la face d'Everno'h.



La guerre des machines-sortilèges était lancée contre MicroSpell.

Et ce fut également le début de l'extinction du petit peuple des fées...

Les fées ne sont pas gâtées question patronymes. La faute à Catherine Dufour.



L'illustration "Sevrage" est de NOOTILUS.

Se souvenir des miroirs qui hantent les vampires

Sigmund Van Helsing
traduit de l'Autrichien par Noé Gaillard

La p'tite fille elle est malade

A. Souchon

Si je me décide aujourd'hui¹ à vous parler de cette analyse inachevée – à mon avis, nous n'avions pas épuisé ce qui était interprétable, et rien ne m'est plus désagréable qu'une sensation de non abouti – c'est, on s'en doute, pour tenter de mettre un terme au faisceau de rumeurs qui vient ternir ma réputation et remettre en cause mon travail sur le transfert à partir de l'analyse du cas Joseph. Ma patiente, Dora², avait subi l'insistance de son père et accepté de passer un temps entre mes mains. Les informations complémentaires utiles et nécessaires provinrent de deux sources distinctes. D'une part le père, riche industriel de la Rhur, âgé d'une petite trentaine à l'époque. Bel homme habitué à plaire et comprenant mal qu'on lui résiste – on lui prêtait même des amours ancillaires fort mal vues en ce temps dans son milieu. Relativement cultivé et peu enclin à supporter la contradiction. Il parlait de sa fille avec une certaine réticence comme s'il en savait trop ou pas assez pour élucider le problème. D'autre part, la mère, belle femme plantureuse manifestement bâtie pour porter des enfants, fille cadette, mariée sur le tard après sa sœur aînée, mais nantie d'une bonne dot comportant quelques usines. Éduquée selon des principes éducatifs rigides, en vertu de règles d'un autre âge qui considéraient la femme comme une «sainte à tout faire»³. Peu cultivée et disposée à tout supporter⁴. Elle parlait de sa fille et de sa propre vie sans fausse pudeur et avec volubilité. Ces deux êtres relativement dissemblables semblaient vivre en harmonie⁵. La seule dissonance était leur fille unique, Dora, et son physique de femme née sous le pinceau d'Egon Schiele, sa coupe de cheveux bruns, hirsute et à la garçonne⁶ façon Nina Hagen, au masque exsangue et figé comme dans une empreinte mortuaire. Au sourire fort rare et mâtiné d'un cynisme mordant.

Les parents s'accordaient, au moins, sur ce qui s'avère pour eux le premier symptôme. De passage pour quelques jours dans leur maison de Vienne, en compagnie de Dora, ils s'étaient rendus à une réception en l'honneur du nouvel ambassadeur de France en Autriche laissant l'enfant à la garde d'Anna, sa nurse habituelle⁷. À leur retour, ils avaient découvert Anna, la tête gisant dans une petite flaque de sang, allongée de tout son long devant la cheminée et les jupes retroussées jusqu'à la taille, montrant ses fesses encore rougies des suites d'une fessée. Dora, quant à elle, dormait profondément, un marteau serré dans sa petite main. Sans chercher à comprendre plus avant, les parents firent soigner la nurse dont la blessure était moins grave que le sang répandu le laissait présager. Ils la persuadèrent, moyennant finances, bien sûr, de ne pas parler de l'éventuelle responsabilité de Dora ni à la police, si elle venait, ni au docteur qui allait s'occuper d'elle. Un

«contra» fut rapidement passé et la rouée expliqua à un vénérable docteur de famille qui raffolait de la liqueur de Verveine, qu'elle s'était cognée à la corniche de la cheminée à cause d'une souris qu'elle croyait avoir vu traverser le salon... L'homme de l'art ne trouva pas nécessaire d'alerter la police pour si peu. Et l'on décida d'attendre le lendemain pour interroger Dora.

Craignant le pire, la mère se refusa à la réveiller selon l'horaire habituel. La jeune fille dormit ainsi jusqu'à dix heures avant midi et poussa un cri en laissant tomber le marteau que personne n'avait voulu lui prendre de peur de l'éveiller, tant elle le serrait fort.

Elle s'étonna avec gravité et un sérieux d'adulte tellement prononcé qu'il en devenait ridicule, de ne pas avoir été réveillée plus tôt et se figea lorsqu'elle vit Anna et son pansement autour la tête. La nurse s'appliqua à ne rien dire, rien montrer. La mère demanda avec douceur pourquoi elle avait dormi avec un marteau à la main, s'attachant à traiter sa question avec indifférence...

Dora répondit sur le même ton et avec simplicité : « Je ne sais pas, maman ! Je ne sais pas ! » Voyant, surprise, que sa mère n'insistait pas, elle interrogea Anna du regard. Celle-ci haussa les épaules et repartit en cuisine⁸.

Le père, pourtant présent, resta silencieux, sans doute peu désireux d'ajouter au trouble des trois femmes. Il me confia plus tard avoir chaleureusement félicité sa femme pour son attitude et apprécié sans le dire celle d'Anna. La mère m'avoua, puis se rétracta, avoir perçu une légère altération de la voix de sa fille dans le début de sa réponse. Perception qu'elle présenta en se rétractant comme la marque de sa crainte de voir sa fille responsable.

Dans l'instant ou presque, le jardinier-bricoleur-homme-à-tout-faire-gardien de la maison vint se plaindre de ce qu'on lui aurait volé un marteau, sans effraction. La veille, il avait, selon son habitude, fermé à clé la porte de son atelier dont les seules fenêtres, côté cour, sont bardées de barreaux. Et il soutenait mordicus que le marteau se trouvait à sa place dessinée sur le panneau de bois⁹.

J'ai bien sûr interrogé ou plutôt laissé Anna s'épancher. Bavarde avec moi, au point que je me demandai un temps, si cette logorrhée ne cherchait pas à masquer une immoralité monstrueuse. Je décidai, sans pouvoir encore me justifier, que a contrario cette diarrhée verbale traduisait un profond désir d'être entendue, écoutée, et j'ai souri à l'idée que l'ère du confessionnal avait encore de beaux jours devant elle. Je ne vous infligerai pas le dis-



cours d'Anna, il se résume à ceci : pensant que Dora allait devoir subir, ce qu'elle même considérait comme un supplice¹⁰, le martyr des menstrues elle lui avait parlé en termes plus précis, voire médicaux, que triviaux, de ce sang qui un jour coulerait de son sexe. La jeune fille avait écouté ou fait semblant, l'air absent. Soudain, elle avait disparu pour réapparaître au même endroit. Si Anna n'avait ressenti une violente sensation de vide, pareille à une aspiration, elle aurait cru être l'objet d'une hallucination. L'attitude de Dora avait changé. Regard dur et comme fixe. Et ce marteau ? D'où le sortait-elle ? Anna perçut la menace et leva les bras. Bon réflexe car Dora frappa. Coup puissant – comme asséné par un adulte –, heureusement dévié, qui n'atteignit le crâne que sur une petite surface. Coup qui laissa Anna évanouie pendant le temps de la fessée appliquée par Dora... Elle se souvient des deux douleurs, s'être éveillée pour replonger dans un sommeil cauchemardeux. J'ai demandé pourquoi, malgré la réalité des faits – seule avec Dora et des blessures manifestes –, elle n'avait rien dit. Réponse pleine de bon sens : Pour que ça lui fasse pas comme à moi, bien sur ! Cette simple phrase traduisait une absence de perversité et le trauma menstruel chez Anna. Je pouvais donc écarter la nurse comme responsable des troubles de Dora, mais je la soupçonnais d'omettre certains faits annexes dont l'importance pouvait ne pas être négligeable¹¹.

La manifestation suivante du trouble de Dora, malgré son caractère anodin – le problème Anna semblait facilement oublié/occulté –, perturba singulièrement la famille. La mère prétendait devenir folle à toujours devoir passer derrière sa fille. Le père regrettait bien sûr le comportement qu'il jugeait hystérique de son épouse, et le faisait en des termes plus que critiques. L'un et l'autre s'accordaient pourtant sur un point : ils ne voyaient que les manifestations du trouble de leur fille. La mère ne parlait que des rideaux et des châles, le père que de ces femmes qui en oublient leurs devoirs d'épouses sans pour autant être des mères. Dora ne se lassait pas de recouvrir tous les miroirs de la maison de tissu noir, crêpe de deuil, rideaux grand teint, châles de soirée. Elle empruntait ces voiles et tissus à ses copines de classe¹². Elle s'organisait pour éviter d'être surprise en flagrant délit. Comme si la punition éventuelle qui lui importait était l'argument privilégié par les parents. J'ai retenu pour ma part : l'apprentissage, la recherche de la maîtrise de ce que la séance du marteau lui avait fait découvrir... Elle se savait capable de franchir les murs et s'appliquait à jouer de ce savoir nouveau...¹³

Anna signala alors à la mère que Dora semblait avoir du retard dans son développement. Mais elle le fit en des termes techniques – mêlant aménorrhée, nubilité et pré-puberté – absents du vocabulaire de la mère qui n'y prêta guère attention. La nurse en parla au père qui choisit un vocabulaire plus approprié à sa femme. La mère se prit à rougir en évoquant la chose avec sa fille qui ne se plaignait d'aucune douleur abdominale. Il lui sembla, selon ce qu'elle m'en dit, que sa fille riait par en dessous en écoutant ses explications et ses questions. Exactement comme si elle connaissait déjà tout cela et/ou le savait et/ou pouvait justifier son retard avec un billet d'excuse foisonnant de détails précis et indiscutables sur le plan physiologique. C'est-à-dire en sachant plus qu'elle, ce qui était pour le moins inadmissible. Une jeune femme subit ce genre de désagréments, elle n'a pas à en apprendre le mécanisme...

C'est à cette époque que Dora accepta de venir me consulter. Elle me prévint d'office qu'elle venait là par curiosité, par lassitude – le comportement de ses parents à son égard la consternait – et en doutant de ma capacité à cerner l'origine de son trouble et encore plus à la guérir. Un tel défi était à la hauteur de mes exigences personnelles et servirait – si je remportais l'épreuve, ce dont je ne doutais pas – à asseoir ma réputation auprès du public et de mes collègues¹⁴.

Je me dois, ici, de donner, au moins pour ceux qui ne me connaissent pas, quelques éclaircissements sur ma méthode de travail. Dans les premiers temps, j'écoute toutes les informations que le malade et ses proches veulent bien me confier à propos des troubles observés. Je les laisse entièrement mais faussement libres de dire ce qui leur convient... Faussement parce que j'oriente bien sûr la conversation pour éviter qu'elle ne se dilue dans des considérations inopportunes ou oiseuses. Puis quand j'estime en savoir assez, je demande au patient de me raconter ses rêves avant de lui proposer, grâce à des reproductions d'œuvres d'art soigneusement choisies, de chercher à interpréter ses rêves pour revenir à la réalité. Je veux avant tout aider le patient à soulever le coin du tapis sous lequel il a pris l'habitude de glisser en cachette tout ce qui le dérange... ¹⁵

Le premier rêve que Dora m'a présenté comme récurrent était constitué d'une seule séquence brève qui, selon elle, pouvait intervenir deux à trois fois dans une même nuit mais sans lui laisser l'impression de cauchemar. Un grand miroir vide d'où montaient, comme pour un tirage papier dans un bain de révélateur, deux silhouettes. L'une, en fond, était celle de sa mère nue, couverte d'égratignures et de bleus, les genoux couronnés, un filet de sang coulant de son sexe à ses chevilles à la chair râpée... certaines nuits elle était aussi décorée d'un œil au beurre noir – tantôt le droit, tantôt le gauche – ; l'autre, c'est elle en tenue de garçon et dépourvue d'attribut féminin. Se tenant droite sans raideur, virile sans ostentation, le sourire charmeur de l'adolescent effronté aux lèvres. La pose parfaite du brillant petit génie tête-à-claques. Arrivés au maximum de luminosité et de lisibilité les deux éléments disparaissaient en ne laissant qu'un miroir qui s'évanouissait en paillettes et confettis dans un ridicule « Pouf ! » d'apprenti magicien. J'ai senti immédiatement, presque avant la fin du récit, qu'elle avait envie de parler... J'ai coupé court à son élan et je lui ai demandé de prendre rendez-vous avec ma secrétaire et je ne l'ai plus regardée...

Manifestement déçue, elle est partie sans lever le nez de ses gants qu'elle avait quittés. Au bout d'un laps de temps raisonnable, j'ai appelé ma secrétaire pour savoir quand avait lieu mon prochain rendez-vous avec Dora. Il ne fallait pas être grand clerc pour imaginer que, le lendemain étant impossible¹⁶, elle avait accepté avec joie le surlendemain sans se soucier de l'heure... matinale pour elle.

J'ouvris la fenêtre du cabinet, Dora y avait abandonné un parfum de Vétiver qui m'indisposait un peu. Je me suis mis en quête d'images. J'avais le souvenir d'une photo de Man Ray : une femme nue vue de dos assise sur ses talons portant dessinées juste au dessus des hanches les ouvertures du violoncelle (qui résiste) ¹⁷. Cette photo figurait bien dans mes archives, tout comme les femmes torturées-torturantes d'Egon Schiele ; j'en choisis une qui se reflétait dans un miroir. Et je laissai mijoter mon esprit pour la troisième.

L'idée arriva assez vite et je trouvai l'association très fine, d'autant plus que Dora traînait la réputation d'être intelligente, presque surdouée. La gravure de ce brave Gustave Doré était bien là où je l'avais rangée : Don Quichotte de la Manche et Sancho Pansa devant les géants armés de lances, prêts à charger pour le bien de l'humanité ou le respect du passé... qui lo sa ? peut-être un savant mélange des deux !

Bien sûr, j'ai mes autres patients mais mon attente de Dora avait quelque chose de fébrile. Quelque chose de l'impatience des amoureux à leurs premiers rendez-vous, mêlé d'une fausse indifférence...

Elle arriva à l'heure pile et se jeta très vite sur mes images. Dans un premier temps elle demeura perplexe devant l'ensemble alors elle les observa une par une en cachant les autres. Enfin elle sourit et soupira, puis se tourna vers moi et dit :

« Je vois où vous voulez en venir... C'est effrayant de simplicité, pourquoi a-t-on besoin de gens comme vous alors qu'avec un peu de jugeote, nous pourrions trouver cela tout seul ?

— Parce que si vous avez assez de jugeote comme vous dites, il n'est pas certain que vous ayez assez de courage pour entendre ce que votre raison vous suggère. Parce que vous avez peur d'avoir mal quelque part ? C'est aussi parfois plus simple à comprendre quand c'est vous qui le dites... Je ne suis qu'un accoucheur, en fait. ¹⁸ »

Ce qu'elle dit par la suite conforta mon opinion quant à sa vivacité d'esprit et sa capacité d'attention et de synthèse.

Le deuxième et dernier rêve qu'elle choisit de me raconter ne pouvait que confirmer les découvertes, les hypothèses soulevées par le premier. Ainsi, soit le mal était profond et la cure se devait d'être longue, soit elle essayait de se jouer de moi. Je ne peux aujourd'hui que regretter de ne pas avoir pu achever la cure.

Elle me dit avoir rêvé d'une folle bande d'enfants inconnus d'elle et qui n'avaient pas plus de dix ans. Tous armés. Les uns de battes de base-ball, les autres d'un étrange outil : une longue canine de chien ou de félin fixée au bout d'une baguette de bambou de la dimension d'une petite sagaie. La troupe courait dans tous les sens. Mais certains enfants s'arrêtaient comme pour regarder une caméra et faire des grimaces de sourires. Les yeux cernés, des traces de coups, des bleus, des lèvres gonflées ou dégoulinantes de sang, un air vorace de carnivore et de la poussière de terre, des oreilles déchirées semblaient s'empiler, s'étaler sur leurs visages pour les rendre hideux à souhait.

Arrivée à ce point de son récit elle marqua un temps d'hésitation, haussa imperceptiblement les épaules – pour montrer sans se faire voir – puis continua comme si de rien n'était, sûre que j'avais repéré son mouvement. Les enfants armés de battes s'attaquaient à ce qui ressemblait à une Galerie des Glaces et riaient comme des fous dès qu'un miroir volait en éclats ; les autres, organisés en binômes, crevaient d'un coup de dent les yeux de ceux qu'ils croisaient – hommes, femmes et enfants – et s'embrassaient à chaque victime...

Un sourire, un froufrou de crinoline, deux doigts de vétiver et la jeune femme dit :

« À la prochaine et dernière fois, Docteur ! »

Je trouvai à la majuscule un petit goût d'ironie.

Cette fois, le rendez-vous se situait dans trois jours. Je décidai de laisser passer une journée sans penser un seul instant à elle... Je n'eus aucun mal à cela : je consacrai le lendemain à la lecture d'une étude de Conrad Lorenz sur les chauve-souris²⁰. Fait rare, lorsque le surlendemain je prononçai mentalement le nom de Dora, les trois images me vinrent simultanément à l'esprit. Mais je parvins à leur trouver un ordre de présentation : d'abord « Le cri » d'Édouard Munch, puis « L'origine du monde » de Gustave Courbet (dont j'avais une reproduction grâce à J. L., un confrère parisien) et enfin une vue de « Schöne Brune » par un petit maître.²¹

J'espère que mes lecteurs me feront grâce du jeu de mots²² que je me permets ici.²³

Pour cette dernière rencontre, Dora avait adopté une tenue beaucoup plus classique et seyante que d'habitude, mais toujours embaumant le vétiver. Elle semblait détendue et calme. Cette fois encore, l'ensemble des images la déconcerta. Elle prétendit pourtant que le Courbet ne la surprenait pas. À mon « pourquoi ? » elle répondit : « À cause de la toute petite tache rouge qui apparaît sur certaines reproductions. J'adore ce tableau... » Elle se concentra sur les deux autres et me demanda pourquoi j'avais modifié l'orthographe du nom du château. Je fis mine de ne pas avoir entendu sa question. Elle ne la répéta pas...

Puis, elle se lança.

« Comme vous n'êtes pas armé d'un pieu aiguisé ou d'un revolver à balles d'argent, je présume que vous allez me laisser repartir librement et sans menace.

— Oui, cela va de soi. Je ne suis ni un juge ni un moraliste. Vous êtes ce que vous êtes, je n'y peux rien. Ce qui m'intéressait, c'était de savoir pourquoi et comment. Je ne peux non plus vous guérir des miroirs, et quand bien même, cela ne changerait rien à votre statut... Vous vous y verrez toujours telle que vous êtes et non telle que l'on vous voit. »

Elle se leva du divan et se pencha pour embrasser mon crâne chauve.

J'ai bien eu de ses nouvelles indirectement, par faits divers interposés. Et puis sa mère est venue m'annoncer hier qu'elle s'était immolée par le feu sur une des terrasses de Schönbrunn...

Notes :

¹ C'est-à-dire près de 20 ans après l'analyse.

² On sait, j'espère, que mon souhait d'anonymat pour ceux et celles qui pratiquent ma cure se traduit par le choix innocent du prénom du saint du jour de leur entrée dans mon cabinet.

³ Voir sur ce sujet mon ouvrage : Le continent perdu ; The lost World traduction de R. I. Lang (Éditions La Peur du Noir, 1906, Paris)

⁴ On sait, je suppose, combien, pour ma part, j'ai de mal à supporter ce type de femme qui ne parvient pas à, voire refuse de, tirer du monde actuel tout ce qui pourrait l'aider à changer sa condition de soumise exploitée...

⁵ Ceux qui me connaissent pourront s'étonner de ce "semblaient". Pour moi qui suis pointilleux, il traduit une incertitude qui ne m'est pas habituelle, née du fait que les témoignages qui devraient assurer l'authenticité de mon affirmation reposent sur les amis et les voisins du couple.

⁶ On remarquera cette manière "innocente" de rabaisser la femme en féminisant le garçon.

⁷ Une rude campagnarde, rusée et fine mouche qui ne s'en laissait pas conter, sa présence auprès de Dora fut déterminante comme nous le verrons par la suite.

⁸ Il convient de noter ici que les parents ne doutèrent jamais, même face à l'évidence, de la sincérité de leur fille (c'est d'ailleurs à ce simple fait qu'elle doit d'avoir été ma patiente). Seule Anna dont le souvenir cuisant de la fessée administrée avec une tapette à mouche occultait un peu l'esprit, persista, avec une mauvaise foi évidente à nier cette sincérité. Elle pensait Dora perverse et j'avoue avoir pensé de même, dans les premiers temps du moins. Il est très difficile d'abandonner certaines idées – plus ou moins reçues, selon les sociétés – qui justifient "la perversité" des jeunes filles-femmes.

⁹ Le fait que la description du marteau volé corresponde à celle du marteau que serrait Dora dans sa main ne vous surprendra pas plus que moi. Mais il m'inspira un de ces débuts de piste que j'adore. Nous en reparlerons lorsque je pourrai vous prouver son bien-fondé.

¹⁰ Il semble qu'en la matière, la première expérience, survenue en milieu scolaire, d'Anna, ait été accompagnée de méchants commentaires de la part des autres filles de sa classe. Ainsi un événement normal pour une jeune paysanne devenait traumatique par l'inconséquence des jeunes bourgeoises qui se prétendaient au-dessus de tout.

¹¹ De bienveillants amis de la famille m'informèrent, insidieusement, des frasques du mari. On lui prêtait plus d'aventures que la réalité ne lui en offrait. Et une jalousie – justifiée ou non – sous-tendait ces confidences. Il n'empêche qu'Anna, à mon sens (je laisse à mes collègues frileux le soin d'interpréter cet aveu), participait sans honte ni pudeur à ces frasques.

¹² Certaines m'ont avoué qu'elles ne savaient pas résister au charme de Dora. Elles se disaient comme envoûtées, fascinées au point de supporter sans crainte les récriminations maternelles si elles avaient bravé un interdit quelconque pour satisfaire leur amie. Certaines ont regretté que cette amitié ne soit que feu de paille.

¹³ Ceux qui me connaissent savent bien qu'il s'agit là d'une mes intuitions célèbres nées de beaucoup de pratique et de quelques éclairs de génie...

¹⁴ Ceux qui me connaissent reconnaîtront bien là les signes manifestes de l'ambition démesurée que me prêtent mes collègues et certains de mes prétendus amis.

¹⁵ On le voit, je ne me distingue guère de mes collègues. La seule originalité que je revendique est cet usage particulier de l'image artistique. J'ai entendu dire qu'un certain Rorschach utilisait, lui, une série d'images abstraites à interpréter.

¹⁶ Un jour entre deux séances est le minimum que j'autorise. En effet, il convient de laisser au patient le soin de méditer sur ce qu'il a osé dire, sur ce qu'il s'est permis de raconter. Il se doit d'analyser sa façon de parler, de présenter le récit qu'il a "donné en pâture" à celui qu'il imagine, peut-être, en vautour vorace... Pourquoi ce récit-la et pas un autre ? A-t-il pu se laisser séduire ? Doit-il renier son histoire et pourquoi ? Toutes ces questions auxquelles il lui est impossible de répondre, c'est à moi qu'indirectement il va les poser en désespoir de cause...

¹⁷ Comme disait, sauf erreur, je cite de mémoire, mon petit camarade P. Bourgeade... Cette note doit montrer à mes estimés confrères que je ne suis pas dénué de l'humour dit "européen"...

¹⁸ On notera la fausse modestie du propos. Mais je voudrais aussi faire remarquer ce qui n'apparaît pas toujours aux grincheux, dans ce genre de propos. Mon interprétation de son rêve n'est pas univoque et spontanée. Elle relève d'une analyse sérieuse et poussée des hypothèses qui découlent du récit qu'elle en fait. C'est dans cette recherche des "explications" que se fait le plus important travail du médecin. Il doit n'en oublier aucune et les confronter toutes aux faisceaux de réalité dont il dispose. Chaque approche passée au crible de cette réalité, il gardera celle qui franchit le mieux l'obstacle. On peut certes me reprocher d'interpréter à MA façon, mais ma technique d'approche est scientifiquement irréprochable.

¹⁹ On reconnaît un sens du détail et une collection symptomatiques du trouble.

²⁰ Pour ceux que cela intéresse : "Au Radar" Collection CHANTS, éditions Flammarion.

²¹ Ici SVH se permet un jeu de mots franco-allemand d'un esprit relativement "coquin". L'expression "schöne brune" signifie littéralement : "jolie brune" (on se souvient que Dora est brune). Il aurait dû écrire "Schönbrunn", c'est-à-dire le nom du château viennois qui servait de résidence d'été à la famille des Habsbourg. Phonétiquement parlant les deux expressions sont sensiblement identiques.(NdT)

²² en français dans le texte. (NdT)

²³ On sait l'importance que j'attache, tout comme mon estimé confrère J. L. de Paris, aux jeux de mots. Ils sont, pour moi, une source inépuisable d'appréhension et de compréhension du monde et des vivants...

L'illustration " Actualité" est de Alain VALET.

C'est beau un lever de soleil sur les toits de Paris. Le ciel rosit vers l'est, les rares étoiles visibles dans ces nuits trop illuminées pâlisent un peu plus... Si l'emplacement est bon, on peut voir l'effet du changement d'éclairage sur la plupart des monuments de la Ville Lumière ; les vulgaires lampadaires sont petit à petit concurrencés par le jour naissant. Je ne sais pas si Van Gogh aurait pensé comme moi, mais si j'étais peintre, je viendrais ici tous les jours pour tenter de rendre hommage à ce spectacle, fruit de la nature et de la science humaine.

Aujourd'hui, je suis particulièrement bien placé. À deux pas de la Concorde et de l'hôtel Crillon, assis en tailleur sur le toit en zinc d'un vieil immeuble de sept étages, je peux tout voir. L'Assemblée Nationale me fait face, le gros bâtiment néo-classique semblant tenter de se cacher derrière l'obélisque. À ma gauche, on peut voir l'horrible toit vert de la Madeleine.

Plus loin, j'aperçois la Tour Montparnasse et, plus difficilement, le magnifique dôme des Invalides qui luit sous le feu des projecteurs. Je vois aussi le Panthéon, la Tour Eiffel. Le Sacré Cœur est perché sur la butte Montmartre, dans mon dos. L'Opéra de Paris est à moitié masqué par les immeubles...

Je ne vois pas l'Arc de Triomphe. Dommage. J'aime bien ce monument dont un de mes ancêtres a sculpté la frise supérieure. Est-ce de la fierté familiale mal placée ? Peut-être, c'eût été pire si j'avais été fier de descendre de Ravillac. Mon trisaïeul serait-il content de ce que je suis devenu ? J'en doute. Je suis malheureusement plus digne de l'assassin du Bon Roi Henri que de lui.

La lumière du jour se fait plus violente. On ne voit plus que Vénus, les autres astres étant déjà partis se coucher. La brume commence à se lever au-dessus de la Seine. Spectacle banal, mais depuis combien de temps ne l'avais-je pas vu ?

Deux ans maintenant. Deux ans durant lesquels je n'ai vu ni un coucher, ni un lever de soleil. Aujourd'hui, je vais me rattraper, quoi qu'il arrive.

Au-dessous de moi, mes amis Cédric et Rocio dorment sûrement encore. Je n'ai pas choisi cet emplacement par hasard : j'étais déjà venu avant ma maladie boire quelques verres chez eux. Un jour, un peu bourrés, nous étions montés sur les toits admirer le panorama. Il n'y a pas mieux que les bâtiments du huitième arrondissement pour ça. Rocio, assez sujette au vertige, était restée sur le premier toit sous sa fenêtre, refusant catégoriquement de monter plus haut. Elle ne sait pas ce qu'elle perd...

Aujourd'hui, ils ne savent pas que je suis là. En fait, ils ne savent même pas que je suis encore en vie. Comme je ne pouvais passer par leur salon pour accéder à mon perchoir, j'ai escaladé la façade ; sept étages de varappe sans magnésie en moins d'une minute. Ça, c'est du sport ! Comme je le dis toujours : « je suis le malade le plus en forme de la planète ».

Mon estomac hurle de douleur. Je n'ai rien avalé depuis plusieurs nuits. Je voulais être pur pour accueillir la lumière du jour, mais cela met mon corps à la torture. Je la supporte en pensant que si j'avais mangé, c'est mon âme qui serait malade, malade à en vomir.

Lorsque la faim me fait trop souffrir, je repense à la première fois que je me suis nourri, quelques jours après avoir été infecté. C'est le meilleur moyen de me couper l'appétit pendant quelques minutes. J'avais tout fait pour retarder l'inévitable le plus longtemps possible, mais la fringale avait fini par avoir raison de ma volonté. Je me nourris alors avec la retenue d'un fauve affamé et, pour la première fois, je réalisai quelle était ma vraie nature. Me nourrir m'a toujours fait horriblement honte. Je n'ai jamais pu le supporter, même quand je jouais les éboueurs de la société, chassant mes proies dans les bas-fonds, dans les hôpitaux, dans les prisons... Tout pour que le remord soit moindre, mais à chaque fois, le sentiment de culpabilité venait me torturer sitôt le repas terminé. Peut-être que si je ne m'étais pas inoculé volontairement ce virus, ce sentiment aurait été moins fort, car j'aurais alors été une victime.



Mais en fait, je suis un criminel de la pire espèce ; je me suis injecté du sang contaminé en parfaite connaissance de cause. J'avais manqué de peu de figurer au menu de son légitime propriétaire et je n'avais eu le dessus que par hasard. Puis l'occasion a fait le larron. Je l'ai torturé pour qu'il me dise comment devenir comme lui... je lui ai volé son sang... et je me suis empoisonné. Je me suis condamné à deux ans de pur cauchemar, moi qui pensais être insensible à tout... Quel fou ! Cette fois-ci, c'est fini et bien fini. Plus jamais le regard de mes dizaines de victimes ne viendra me hanter.

La lumière est forte maintenant. Elle m'enfonce de longues aiguilles dans les yeux et me pique la peau. Vite ! Je chausse les lunettes de soleil que j'ai achetées pendant la nuit à un vendeur à la sauvette dans le métro. Pour protéger mon épiderme, je ne vais pas pouvoir faire grand chose... Même si je ne ressens plus la douleur aussi intensément qu'autrefois, durant les prochaines minutes, je vais devoir serrer les crocs. Le soleil va me mordre à m'en tuer. Juste retour des choses en quelque sorte.

Il a émergé de derrière les immeubles et me frappe de ses rayons. Je sens mes cheveux s'enflammer. Je fais appel à toutes mes ressources pour ne pas hurler, pour ne pas me débattre, pour rester digne. Après tout, je n'ai pas si mal que ça. Il suffit que je pense à autre chose pour chasser la panique. Mes mains sont un bon sujet de méditation. Elles changent à vitesse grand V. D'abord, ce sont les poils qui prennent feu, puis des rides et des cre-

vasses se forment. Dessous, je vois des liquides en ébullition dégageant des fumées m'empêchant de voir clairement ma peau partir en poussière. J'ai l'impression d'avoir vu ça deux ou trois fois au cinéma... Comme dans les films, il ne restera bientôt de moi qu'un tas de poussière malodorant sur un toit en zinc, gris sur gris. Invisible.

Le vent se lève et m'emporte par petits bouts. Personne n'assistera à la dispersion de mes cendres après la crémation, à part les pigeons et les moineaux. C'est un peu triste de partir tout seul comme ça, sans une larme et sans une fleur...

Après avoir arraché l'immortalité, je m'en sépare. Je n'en ai profité que deux ans, alors que j'avais des siècles d'espérance de vie devant moi.

Quelle dérision !

C'est vraiment trop drôle !

C'est...

L'illustration "Panorama" est de Hélène SAMARCO.

Quand je pense à ces quelques mois de séjour forcé sur la planète où notre astronef a eu la mauvaise grâce de s'écraser, il me vient d'abord un mélange de sensations disparates: l'angoisse causée par l'accident lui-même, le décalage brutal de la plongée dans une société en général assez primitive alors que je sortais tout frais émoulu d'une université centrale d'un monde hautement évolué, et aussi les côtés attachants de certains personnages que je me rappelle avec une sincère nostalgie.

Je pense surtout à ceux qui nous ont hébergés pendant que nous attendions la nef de secours. Chaque fois que mes songeries me ramènent là, je retrouve la même scène, très illustratrice des personnalités de ces gens, mais dont je ne démêle pas pourquoi je lui accorde plus d'importance qu'à des dizaines d'autres tout aussi significatives.

Notre pilote principal, Mar Opol, venait de décrire comment nous avons conçu, dans notre confédération du noyau de Carbène, un système social basé sur le respect aussi absolu que possible des droits de l'homme. Je trouvais qu'il avait fort bien résumé les problèmes qui se posaient pour inciter les gens à intégrer la liberté à leur vie tout en essayant de ne pas les contraindre pour autant. Il y avait là la base possible d'une longue discussion philosophique comme nous en avons eu quelques-unes dans les semaines précédentes. Au lieu de ça, le Comte avait laissé passer quelques instants admirablement calculés avant de dire:

Une société où on a le maximum de liberté sans risquer de remontrances de bonne ou mauvaise foi... Je me demande, cher ami, si on ne doit pas s'y ennuyer beaucoup.

Il l'avait dit avec un sérieux que démentait la lueur de malice qui dansait dans ses yeux. Jouant le jeu, la Comtesse ajouta:

Je ne m'étonne pas que vous ayez inventé le voyage entre les étoiles pour aller vous changer les idées ailleurs.

Du coup Opol se hâta d'expliquer que le fonctionnement pratique du système n'impliquait pas une rigidité bureaucratique pathologique parce qu'il ne pouvait être que très loin de la perfection, et que nous n'arrêtons pas de recréer des tabous et interdits, et que nous avons aussi notre rubrique des faits divers... avant de s'arrêter en comprenant que nos hôtes l'avaient amené exactement là où ils voulaient : à faire lui-même la critique juste après l'apologie.

Si je n'avais pas savouré le sel de cette conversation au point de ne pas vouloir la perturber par une réflexion quelconque, j'aurais pu leur dire en quoi leur société et la notre étaient tellement différentes : chez nous, quelques siècles d'évolution pédagogique ont établi une raisonnable égalité intellectuelle que l'égalité matérielle a suivie quasi automatiquement. Tandis que sur ce monde !...

Le Comte et la Comtesse étaient des grands seigneurs détenant le pouvoir et la richesse. Compte tenu du niveau technologique de cette civilisation, ils vivaient dans un luxe inouï. Mais c'étaient des gens intelligents et – toujours relativement – très instruits. Lorsque le canot de sauvetage nous avait lâchés sur la terre ferme avant de repartir se mettre en orbite selon les instructions des automatismes de sécurité, nous avons gagné le lieu habité le plus important en apparence, et le plus proche en faisant le coup des voyageurs venus

d'un pays lointain, complètement égarés et ne parlant pas la langue du pays. Ils nous avaient reçus comme des parents en visite.

Dix jours après, devant la sollicitude dont nous étions l'objet, nous avons décidé de révéler la vérité. Le fait de bien commencer à maîtriser la langue locale nous confortait dans ce sens. Le Comte et la Comtesse nous écoutèrent sans émotion puis nous répondirent qu'ils avaient déjà prononcé le mot « bienvenue », qu'il n'y avait donc nul besoin de le redire et que nous n'avions qu'à continuer comme nous avons commencé. Affaire réglée. Par la suite, nous avons étendu le champ de nos discussions en évoquant l'espace, nos prouesses technologiques, les innombrables évolutions divergentes de la galaxie, les morphologies et psychologies des extraterrestres de tous poils et tous tentacules. Nos hôtes montraient un intérêt vif et sincère. Mais je ne les ai jamais vus hésiter avant d'admettre une relation complexe mais vraisemblable. Et je ne les ai jamais vus humbles devant ces révélations.



À côté de ça, le peuple environnant vivait réellement dans la misère : de la nourriture chiche et diététiquement déséquilibrée, une hygiène inexistante, pratiquement pas d'assistance médicale. Quant au niveau intellectuel, l'absence de tout système d'éducation populaire réglait la question. Il n'était donc pas étonnant que le fanatisme religieux fasse ses choux gras dans cette société.

En dépit de ma formation de sociologue galactique, j'avais du mal à admettre ce que mes yeux constataient tout le long du jour. Et pourtant cet assortiment d'aristocrates minoritaires en face d'un lumpenproletariat nombreux manifestait une certaine stabilité. Peut-être, entre autres, à cause de divers attachements irrationnels qui reliaient les deux camps.

J'en ai eu une dernière illustration peu de temps avant que la nef de secours vienne nous récupérer. Nos hôtes nous avaient emmenés pour une semaine dans une maison forestière qu'ils possédaient à une journée de cheval du château. C'est là que le Comte se blessa gravement. Au cours d'une promenade à cheval, le sentier qu'il avait emprunté au flanc d'une roide pente rocailleuse s'éboula. Le Comte fut entraîné par l'avalanche et eut la jambe coincée sous un gros bloc. Il nous fallut une longue heure pour le dégager et nous apercevoir qu'une lame de silex lui avait profondément entaillé la cuisse et qu'il avait perdu beaucoup de sang. On le ramena en hâte à la maison et Vertier, notre médecin, s'affaira auprès de lui. Malheureusement il n'avait qu'une médiocre trousse de première urgence.

On envoya un cavalier chercher son matériel au château, mais il ne fallait guère compter le revoir avant une pleine journée. Le blessé était inconscient, le pouls filant et la tension artérielle très basse. Vertier, trépignant d'impuissance, finit par envisager une transfusion

avec les moyens du bord. La Comtesse, après éclaircissements, se proposa tout de suite comme donneur, mais un test rapide montra une incompatibilité des groupes sanguins. Le médecin expliqua de son mieux aux paysans présents ce qu'il souhaitait faire. Et sans une hésitation, ces gens loqueteux, miséreux et exploités se portèrent tous volontaires.

Après des essais de compatibilité, Vertier jeta son dévolu sur un garde-chasse qui paraissait moins famélique que les autres. Il commença à transfuser hâtivement avec un matériel bricolé à partir des quelques accessoires de sa trousse. À cause de la petite taille des aiguilles et du pompage à la main avec un mince tuyau, c'était difficile et long. Au bout de vingt-cinq à trente minutes, il estimait avoir passé deux tiers de litre. Le blessé réagissait bien et émergeait de son état critique. C'est alors que Vertier, en se retournant après l'avoir ausculté, s'aperçut que le donneur était tombé en syncope. Il devait être en état de choc depuis plusieurs minutes déjà, car rien n'y fit: bouche à bouche, massages cardiaques et autres. Nous avons fait de notre piètre mieux pour le ranimer, mais il était trop tard.

Les instants qui ont suivi ont compté parmi les plus pénibles de mon existence. Nous évitions de nous regarder et nous ne nous sommes pratiquement rien dit. Seuls les moments où nous nous occupions du Comte mettaient un peu de relâche dans le cours de ces heures longues et lourdes. Nous avons honte et nous avons aussi peur. Pourtant, à aucun moment, qui que ce soit n'a eu de mouvement de ressentiment envers nous. Mais l'habituel comportement taciturne – pour ne pas dire lugubre – de ces pauvres gens paraissait alors accusateur à nos esprits culpabilisés.

Il ne s'est plus rien produit de saillant pendant les temps qui ont suivi. Le serviteur est revenu du château avec la bonne trousse, après avoir épuisé deux chevaux sous lui. Vertier a donné des soins vraiment complets au blessé. Celui-ci avait déjà repris connaissance et il s'est rétabli à partir de ce moment-là à une vitesse impressionnante.

Le lendemain, tout en gardant le lit, le Comte avait recouvré toute sa vivacité d'esprit. Il était hors de danger et s'est ingénié à remonter le moral de Vertier et le nôtre.

Écoutez moi, finit-il par dire, il faudrait que vous essayez de comprendre comment cet accident est vu par nous et pas seulement par vous. Ce malheureux était volontaire. Tous ici donneraient leur vie sans discuter pour leur seigneur, dans les mêmes circonstances ou dans d'autres. Dans les récits qui se feront plus tard, on dira que vous avez été les mystérieux voyageurs qui ont su ce qu'il fallait faire pour me sauver. Et on dira de lui qu'il m'a donné sa vie avec son sang. Ce ne sera plus un accident, seulement une légende un peu inquiétante mais grandiose.

C'est de la fin de cette conversation que date un autre de mes souvenirs, empreint d'une grande netteté photographique. Nous quitions la chambre de nos hôtes. La Comtesse, les traits tirés par la fatigue des veilles, nous adressait un pâle sourire. Accoté à ses oreillers, redevenu grand seigneur malgré ses estafilades et sa jambe immobilisée, le Comte Dracula nous faisait un geste de réconfort de la main.

L'illustration "Une affaire de sang" est de Régis BRINDEAU.

Polichinelle dans le tiroir

Ce soir, Tatie Sarah est passée dîner à la maison. Arnaud aime bien Tatie Sarah, elle est gentille, toujours prête à jouer avec lui ou à l’emmener au parc. Mais après le dessert, Tatie ou pas, ses parents ont mis Arnaud au lit. Il a un peu râlé et traîné les pieds pour repousser l’échéance, mais Papa et Maman sont incorruptibles.

Après l’extinction des feux, Arnaud ne s’endort pas tout de suite. Il écoute les adultes discuter dans le salon. Ils rient beaucoup. Puis il les entend proposer de déboucher le champagne. C’est bizarre. D’habitude, les grands sortent le champagne pour les grandes occasions – Noël, les anniversaires, les réunions de famille. Quand ils invitent Tatie Sarah pendant la semaine, comme ce soir, c’est à la bonne franquette. Il y a une bouteille de vin, mais pas de champagne.

Arnaud tend l’oreille. Tatie dit en riant que, pour Maman, c’est jus de fruit maintenant, plus d’alcool. Maman est d’accord et ça aussi c’est bizarre, car Maman aime bien le vin qui fait des bulles et n’est jamais la dernière à en boire. D’ailleurs, maintenant qu’il y repense, ses parents se comportent étrangement depuis quelques temps. Ils échangent des regards complices, des sourires en coin, parlent par sous-entendus en s’imaginant que leur fils ne voit pas leur manège. C’est bien les adultes, ça : plus il faut être discret, plus ils sont balourds.

Et puis Maman a toujours faim.

Arnaud entend le “ plop ! ” du bouchon qui saute, les flûtes qui se choquent. Tatie Sarah, qui a bu beaucoup de vin pendant le repas et rit beaucoup, s’exclame d’une voix forte : “ Au Polichinelle dans le tiroir ! ”
Arnaud s’endort sur cette étrange déclaration.

* * *

A l’école, Arnaud demande à la maîtresse :

Qu’est-ce que c’est, un pochilinelle ?

La maîtresse lui fait répéter deux fois la question, avant de comprendre : Arnaud veut parler de Polichinelle, bien sûr ! Elle va chercher un livre dans la bibliothèque, au fond de la classe, et le pose sur le pupitre d’Arnaud. C’est un imagier, ouvert sur une double page représentant des marionnettes. Certaines sont familières à Arnaud, qui fréquente le théâtre



de Guignol de la ville. Il y a Arlequin, dont il reconnaît l'habit bariolé, ou encore Colombine. En revanche, il ignorait l'existence de ce Scaramouche, de Pantalon (Arnaud pouffe discrètement : tu parles d'un nom, toi !), et du fameux Polichinelle dont l'entretient la maîtresse.

À l'origine, il s'agit de personnages du théâtre italien, la commedia dell'arte. Polichinelle est l'adaptation française de l'un d'eux. Polichinelle est roublard et cruel, explique la maîtresse, c'est un méchant homme. Arnaud la croit volontiers, il n'est qu'à voir l'image sur le livre pour s'en convaincre : une bosse sur le dos, une deuxième sur le ventre, un horrible nez crochu, un sourire sadique, un accoutrement ridicule... C'est sûr, il n'aimerait pas se trouver face à face avec l'affreux bonhomme en ouvrant un tiroir.

* * *

Samedi, Arnaud jouait dans sa chambre lorsqu'un bruit violent l'a fait sursauter. Il a laissé tomber son dinosaure en plastique sur la moquette. Le son provenait de la commode où sont rangés ses habits. Il s'est levé, le cœur battant, se demandant s'il devait aller voir de plus près, retourner jouer ou bien appeler ses parents, lorsque ces derniers sont entrés dans sa chambre.

Ils l'ont assis sur le lit, se sont accroupis devant lui, et Papa a demandé si ça lui ferait plaisir d'avoir un petit frère ou une petite sœur, comme son copain Denis. Arnaud a dit " Pourquoi pas ", et Maman a répondu que ça tombait bien, car justement il en aurait bientôt un – ou une. Même s'ils aiment Arnaud très fort, ils désiraient depuis longtemps que la famille s'agrandisse : pour eux, c'était donc une très bonne nouvelle, et ils étaient heureux que c'en soit une pour lui aussi.

* * *

La nuit suivante, Arnaud est réveillé par des sons provenant à nouveau de la commode, comme si quelqu'un enfermés à l'intérieur donnait des coups de pieds pour en sortir. Mais il se rendort aussitôt.

* * *

Dans la cour de récréation, Arnaud prend Denis à part pour avoir une discussion sérieuse avec lui – " une discussion entre hommes ", ajoute-t-il gravement, se souvenant d'une phrase entendue à la télévision. Il révèle à son meilleur copain qu'il aura bientôt un petit frère ou une petite sœur, et se demande si c'était une bonne chose ou non. Denis est toujours de bon conseil. D'abord, parce qu'il est beaucoup plutôt vieux que lui, de six mois, bénéficiant ainsi d'une plus grande expérience de la vie. Ensuite, parce qu'il a déjà une petite sœur et peut donc parler en toute connaissance de cause.

Après mure réflexion, Denis répond d'un ton docte :

Lorsqu'il sera né, le bébé accaparera toute l'attention de tes parents, qui auront moins de temps pour s'occuper de toi. C'est ce qui m'est arrivé quand Maman a eu son bébé. Parfois, ils oubliaient de me donner à manger pendant toute une semaine. J'ai entendu dire que certains parents abandonnent leur enfant sur l'autoroute des vacances, car ils ne peuvent pas s'occuper à la fois de lui et du bébé.

Arnaud ouvre la bouche et oublie de la refermer. Denis continue :

– Quand ton frère aura grandi, tes parents lui donneront tous tes vêtements, et il voudra s'amuser avec tes jouets. Tu devras te battre pour qu'il ne prenne pas ton camion de pompier.

Et si c'est une petite sœur ? murmure Arnaud, le cœur chaviré.

– Si en plus c'est une petite sœur, tranche Denis, tu es foutu. Mais je te cacherais dans ma chambre, si tu veux.

Arnaud répond " merci " d'une voix étranglée. Denis le prend par le bras et l'entraîne derrière lui.

– En attendant, profite de la vie ! Viens, on va tirer les cheveux des filles !

* * *

Les bruits dans la commode ont encore réveillé Arnaud. Cette fois, il ne retourne pas dans les bras de Morphée. Il se lève et marche pieds nus jusqu'au meuble. Les coups redoublent d'intensité. La respiration haletante, Arnaud empoigne le tiroir du haut, celui d'où semblent provenir les bruits, et l'ouvre en grand.

Il aperçoit une lumière blafarde tout au fond du tiroir, au-delà de ses chaussettes, là où devrait régner l'obscurité. Une ombre se découpe dans la lumière, rampant rapidement dans sa direction.

Arnaud pousse un cri et recule d'un pas.

Une horrible créature s'assied au bord du tiroir, étend ses bras et ses jambes, soupire d'aise.

Aaaaah !, s'exclame-t-il d'une voix nasillarde. Qu'est-ce qu'on est à l'étroit, là-dedans !

Terrorisé, Arnaud regarde l'intrus s'éventer avec son bicornes. Malgré la pénombre, il le reconnaît à son physique repoussant : la bosse, le nez crochu, les petits yeux fourbes...

Polichinelle !

Cette fois, Arnaud hurle de toute la force de ses poumons. Il tourne les talons, se fait mal au pied en butant sur un jouet qui traîne, et court se dissimuler sous les couvertures.

Deux minutes plus tard, la lumière jaillit dans la chambre et Arnaud entend la voix rassurante de Maman. Il sort de sa cachette et se précipite dans ses bras. Les paupières lourdes de sommeil, Papa se tient derrière, appuyé contre le chambranle de la porte.

Tu as fait un cauchemar, mon bébé, dit Maman en lui caressant les cheveux.

– Pourquoi tu as ouvert la commode ? interroge Papa d’un ton bourru.
Arnaud sanglote dans la chemise de nuit de sa mère.

– À cause du monstre dans le tiroir. Il m’a réveillé en donnant des coups de pied.

Papa jette un coup d’œil dans la commode.

– Tu as rêvé, grogne-t-il avant de refermer le tiroir d’un geste sec. Il n’y a pas l’ombre d’un monstre, et tu as dérangé tous tes habits.

Muet, Arnaud enfouit sa tête contre l’épaule de Maman. Il sait bien comment procèdent les monstres. Au centre aéré, un grand lui a raconté comment le tigre qui hantait sa penderie se cachait dès qu’un adulte entrait dans la chambre. Les monstres sont malins et sournois, ils savent comment terroriser les petits garçons sans se faire attraper.

Maman cajole encore un peu Arnaud, puis elle le remet au lit, le borde et lui dit de se rendormir. Pendant ce temps, Papa range dans le coffre à jouets le dinosaure en plastique qui a fait si mal au pied de son propriétaire. Après un ultime bisou de chacun de ses parents, la lumière s’éteint et Arnaud se retrouve seul.

Polichinelle ne fait pas mine de revenir.

* * *

Hélas, le répit aura été de courte durée. Après l’incident de l’autre nuit, Polichinelle est revenu à plusieurs reprises. Parfois la nuit, parfois le jour, quand ça lui chante. À présent, il pousse lui-même le tiroir de la commode, il n’a plus besoin de frapper pour qu’on vienne lui ouvrir.

Polichinelle n’est jamais à court d’imagination pour persécuter l’occupant de la chambre. Quand Arnaud fait un dessin, il y trouve plein de défauts qu’il ne manque pas de souligner, et ajoute que ses parents les trouvent très laids, même s’ils lui affirment le contraire. Un jour, le monstre a renversé le coffre à jouets et répandu son contenu à travers toute la pièce. Une autre fois, il a chiffonné et piétiné avec ses gros sabots rouges recouverts de peau de mouton les vêtements d’Arnaud que Maman venait de repasser. Et lorsque ce glouton de Polichinelle a profité de la nuit pour vider la moitié du bocal à bonbons qui trône dans le salon, c’est encore Arnaud que l’on a accusé, bien sûr, et qui a été puni.



Arnaud a renoncé à demander l'aide de ses parents, il sait que c'est inutile : l'intrus est beaucoup trop rusé. De toute façon, depuis que son ventre a grossi comme si elle avait avalé un ballon, Maman ne peut plus courir à travers la maison quand il appelle. Alors il doit se débrouiller seul.

Depuis qu'il s'est remis à faire pipi au lit, Polichinelle se moque de lui chaque fois qu'il souille ses draps. Curieusement, Papa et Maman ne se sont pas fâchés. Au contraire, ils ont été très attentionnés et ont fait plus attention à lui. Du coup, les apparitions du monstre se sont raréfiées, et Arnaud est redevenu propre. Mais dès qu'il sort de son tiroir, Polichinelle ne manque pas de terroriser Arnaud en racontant de sa voix nasillarde qu'il ferait bien de profiter de ses parents, car ces derniers oublieront bientôt jusqu'à son existence. Alors, Polichinelle emportera Arnaud à l'intérieur du tiroir, où il sera son prisonnier à jamais.

* * *

Ses parents ont décidé de montrer à Arnaud un livre animé expliquant comment naissent les bébés. Ils poussent dans le ventre des Mamans après que le Papa a planté une petite graine. Lorsque Arnaud demande comment il fait pour planter la graine, ses parents éludent la question et enchaînent : bientôt, Maman devra se rendre dans une clinique pour qu'on lui enlève le bébé du ventre, et alors on saura s'il a un petit frère ou une petite sœur. En tirant sur une languette coulissante qui dépasse de la page du livre, ils lui montrent comment le bébé sort du ventre de sa mère. C'est rigolo, mais en même temps Arnaud ne peut s'empêcher de remarquer que le ventre arrondi de sa Maman ressemble à la bosse sur le ventre de Polichinelle.

* * *

Après mûre réflexion, Arnaud a décidé de se confier à Denis. Jusqu'à présent, il s'était abstenu, de crainte que son meilleur copain ne se moque de lui. Heureusement, Denis prend l'affaire très au sérieux.

Bientôt, il sera trop tard. Lorsque le bébé sera là, tes parents t'auront oublié et ne pourront plus te défendre. Tu dois absolument chasser le Polichinelle de ton tiroir. Cette nuit !

Mais comment ?

Denis explique que quand il était jeune, c'est-à-dire lorsqu'il avait l'âge d'Arnaud, un monstre diabolique se dissimulait sous son lit et essayait de lui attraper les pieds à chaque fois qu'il se levait et se couchait.

Comment tu as fait pour t'en débarrasser ?

– Un jour, j'ai pris le balai dans la cuisine et j'ai donné des grands coups sous le lit.

Denis bombe le torse.

Grièvement blessé, le monstre s'est enfui en boitant. Je ne l'ai plus jamais revu.

Arnaud demanderait bien à Denis de venir chasser son Polichinelle, mais il sait que cela ne marche pas ainsi.

Entre lui et son monstre, c'est une affaire personnelle.

* * *

Dès que la maisonnée s'est endormie, Arnaud rassemble tout son courage et sort du lit. Brandissant l'échelle de son camion de pompier – il avait bien pris soin, avant de se coucher, de la détacher et de la cacher sous son oreiller – il s'approche de la commode, ouvre le tiroir et lance un défi à Polichinelle.

Bientôt, le bicornes surgit du fond du meuble. Le faciès de l'affreux bonhomme fait surface.

Tu es fatigué d'attendre ? ricane-t-il. Tu es prêt à me suivre dans le tiroir ?

En guise de réponse, Arnaud assène un grand coup sur la tête de Polichinelle dont le bicornes vole à travers la chambre. La surprise, puis la colère, s'inscrivent tour à tour sur le visage du monstre.

Tu oses me frapper, misérable créature ?

Polichinelle serre le poing, prend son élan, mais Arnaud est le plus rapide. Les coups se mettent à pleuvoir, et Polichinelle doit se protéger le visage pour ne pas être estropié par l'arme qui s'abat sur lui. La voix jadis cruelle et moqueuse n'exprime plus désormais que peur et douleur, avant d'implorer la pitié de son ancienne victime.

Cependant, Arnaud se remémore les conseils de Denis : c'est cette nuit ou jamais, pas question de se laisser fléchir. Inspirant profondément, il fouette l'air et abat son arme sur son bourreau. La grande échelle se casse en deux sous la violence du choc, mais Arnaud n'en a cure : il voit un Polichinelle incrédule porter la main à son menton que traverse à présent une large balafre. Il ne saigne pas, mais un pus blafard, épais, s'écoule de la blessure.

Arnaud est tellement absorbé par son triomphe qu'il n'entend pas les bruits de voix en provenance du salon, ne voit pas la lumière des phares d'une voiture garée devant la maison.

Vaincu, Polichinelle se retire en gémissant à l'intérieur de la commode, rampant comme un ver jusqu'au fond du tiroir, où il disparaît.

Arnaud ramasse le bicornes qu'il jette dans le gouffre béant, avant de refermer le meuble.

Il a gagné !

Le Polichinelle dans le tiroir ne le persécutera plus jamais !

* * *

Ce matin, c'est Tatie Sarah qui réveille Arnaud. Durant la nuit, explique-t-elle, Papa a emmené Maman à la clinique pour qu'on lui enlève le bébé du ventre, alors ils lui ont demandé de venir s'occuper de son neveu. Arnaud est bien content : de voir Tatie Sarah ; que Maman soit débarrassée de son gros ventre ; que tout soit enfin terminé... En plus, c'est un petit frère : s'il faut croire Denis, le pire est donc évité. Il faudra quand même surveiller le camion de pompier.

Tatie Sarah ramasse la grande échelle qui traîne par terre.

Oh, tu as cassé ton jouet ? Je le réparerai plus tard, ce n'est pas très compliqué. Mais d'abord : petit déjeuner, toilette, puis visite à la clinique !

Arnaud bondit dans ses chaussons.

La vie ne pourrait pas être plus belle !

* * *

À la clinique, Arnaud se précipite dans les bras de Maman, qui est assise sur son lit, calée contre deux gros oreillers. Papa et Tatie Sarah lui disent d'y aller doucement, car l'accouchement a beaucoup fatigué sa mère.

Puis Papa s'approche d'Arnaud, tenant dans ses bras un paquet tout emmitouflé.

Voici ton petit frère. Il s'appelle Paul.

Arnaud contemple l'étrange créature assoupie, et fronce les sourcils. Une fossette forme comme une balafre qui traverse tout le menton du bébé.

Paul entrouvre doucement les paupières et fixe Arnaud d'un regard impatient.

Les illustrations sont de LNA.

Acculée. Tôt ou tard, la traque se termine. La rencontre entre le chasseur et sa proie est inéluctable ; inscrite dans la marche de l'univers comme le mouvement des étoiles, la course de l'eau...

L'avènement d'une nouvelle ère ? L'avenir le dira.

Le fusil braqué, le souffle rauque et les yeux qui hurlent sa haine, il me tient en joue. Depuis des jours, il attend cet instant. Mais à présent, il paraît arrivé au terme de son voyage intérieur. Derrière moi, le mur de la nécropole me berce, il préfigure la fin...

*

À mort les terroristes ! À mort les ennemis de l'humanité ! Qu'on les exécute et leur famille avec...

Ce sont ces ordures qui ont provoqué l'avènement des goules. Sans le vouloir peut-être , mais leurs attaques coordonnées aux armes bactériologiques et les quatre cent millions de morts qu'elles ont provoqués ont eu cet effet inattendu.

Les savants ont eu beau jeu d'ergoter sur les raisons de cette invasion, ils se sont aliéné les foules, faute d'explication probante. Et de remèdes. De l'argent, des crédits pour rechercher, ils osaient réclamer quand le temps jouait contre nous.

« Quand le lien de vie est rompu d'une manière brutale, alors il arrive que les morts reviennent sur terre. »

Cette phrase m'est restée en mémoire ; elle résume mon quotidien. Patrouilleur, exterminateur de goules. J'aurais pu être un chercheur – j'en avais la capacité – mais la vue de ces sommités débattant sans fin m'a laissé le goût infect de l'indignité humaine dans la bouche. J'ai donc choisi l'autre camp, celui des pragmatiques. À mort les élitistes, la Terre est ce que l'on en fait !

*

Des images me reviennent, de vagues visages. Humains ? Et des sensations aussi. Le goût de la glace à la menthe. Un enfant qui sort de mon ventre. Je souffre.

J'appartenais à son espèce alors. Et puis il y a eu les premières fièvres, les morts autour de moi. Des enterrements collectifs où le sentiment de corvée et d'abattement l'emportaient sur le recueillement. La foi n'a plus lieu d'être quand la fin s'industrialise. Fosses communes, crématoriums ensuite et centres de soins dans chaque quartier... J'avais peur pour mon fils, je crois.

La maladie et la mutation qui se développait partout... C'était il y a longtemps... Je ne suis plus comme lui... Comme eux. Mais je veux vivre par dessus tout.

*

Elle est là devant moi cette vermine et je reste à la regarder. Je ne me comprends plus. Tous ces jours, ces nuits passées à les traquer, elle et ses congénères... Ces épreuves endurées. Comme si l'humanité n'avait pas assez de fléaux à juguler... Les épidémies, le manque chronique d'eau potable... Et elles, le summum dans l'apocalypse !

« Le retour des morts est souvent perçu comme une émanation de la volonté divine. »

Je me souviens des premières d'entre elles... Le reportage provenait du Moyen-Orient, du Liban me semble-t-il. On y suivait un groupe de soldats (des hommes) patrouillant en ville et débusquant ces monstres près d'une décharge.

Le lendemain de sa diffusion, certains parlaient de montage. Internet débattait dans le vide comme à l'accoutumée, opposant ses éternels sceptiques aux amateurs de sensationnel. Rien n'est plus vain que cet espace de tribus juxtaposées.



Il a fallu plusieurs mois pour que la controverse soit tranchée : le temps qu'elles arrivent chez nous. Tandis que l'épidémie de pneumopathie atypique se propageait, pendant que les familles pleuraient leurs disparus, elles hantaient les friches industrielles, les squats, les cimetières, ces endroits qui existent à notre corps défendant. Elles tenaient là le terrain idéal pour manger. Car elles n'existent que pour se remplir la panse.

De nos proches.

*

Ils nous chassent sans relâche. Ils ne comprennent pas la faim qui nous accable, nuit après nuit. Le jour, nous dormons, unies avec la pierre ou la terre. Enfouies, les oreilles grandes ouvertes pour écouter la clameur du monde. Mais la nuit, l'appétit nous gouverne, depuis son éveil jusqu'à son soulagement.

La sensation monte lentement, nous emplit, nous domine jusqu'à régir notre existence. La faim, nous devons manger... Impérativement !

Sinon la souffrance atteint son paroxysme et alors à ce moment... Plus rien n'a d'importance. Aucune d'entre nous n'a jamais pu résister à la faim. Nous le savons, c'est ainsi. Un partage d'expérience lié à notre condition.

Manger, sentir cette chair faisandée sous nos crocs, se remplir l'estomac de cette viande au fumet à nul autre pareil : voilà notre destin. Nous sommes des goules, des dévoreuses de morts... Un élément du nouveau cycle de la nature, mais ils ne veulent pas l'admettre.

*

Elle grogne, cette salope. Elle doit avoir peur, je suppose, ou alors elle appelle ses semblables. Pas de chance ma vieille, le reste de l'équipe a dégommé ta meute avant que l'explosion ne souffle l'entrepôt. Je suis le dernier de l'escouade, mais je ne vais pas faillir, fais-moi confiance. Et ne compte pas sur ta face de cadavre pour m'apitoyer... Ça fait trois jours que je te suis, je ne savais pas que vous pouviez rester sans dormir – moi je tiens grâce aux cachets. Mais après tout que sait-on de vous, saloperie ?

Vous aimez la chair morte ou malade à défaut, vous n'avez aucune limite. Certains vous disent sans peur. Si quelqu'un se dresse en travers votre route, alors vous n'hésitez pas... Comme avec ma sœur Marie.

Elle voulait défendre maman en train d'agoniser... Et vous êtes arrivées dans le dispensaire, toute une meute d'affamées. Les gardes armés n'ont pas pesé lourd. Pas plus que les autres, ceux qui soutenaient leurs proches en train de mourir à petits feux. Personne n'a survécu. Personne. Et on n'a jamais retrouvé Marie... Elle n'était pas parmi ces dépouilles que vous avez laissé sur place ou dans les environs, trop repues que vous étiez. Je vous hais. JE VOUS HAIS !

Et pourtant quand je te regarde, je vois autre chose qu'un monstre qui grogne et me menace, une bête hirsute et crasseuse. J'entrevois une femme qui était peut-être belle autrefois, une mère ou une sœur que la mort et les miasmes ont changé en cette pourriture... JE TE HAIS !

*

J'aimerais m'endormir ici devant lui, lui simplifier la tâche, mais la faim est en moi, inscrite à l'encre indélébile d'une génétique modifiée. Charognard. Nous sommes toutes des charognards, la réponse de la nature au fléau propagé par les hommes.

Il n'a pas l'air très fort cet humain. Jeune, en colère, mais sans doute peu rompu au corps à corps. Sans ce fusil pointé sur moi, il y a longtemps que je lui aurais déchiré la gorge et que je l'aurais ouvert pour me repaître de ses tripes malades. Je sens cette maladie en lui. Eau mal désinfectée et repas de piètre qualité ont fait de mon chasseur un mort qui marche encore. Il refuse de voir ses diarrhées rapprochées, les douleurs qui le tordent parfois... Mais il n'en a plus pour très longtemps. Quelques mois, un an tout au plus. Je le fixe dans les yeux et je me heurte au miroir d'une haine viscérale.

La vie est curieuse, elle est semblable à ces virus qui se propagent sans autre but que de se répliquer. Les goules, elles, vivent pour nettoyer le mal que les hommes ont causé. Tant pis s'ils ne le comprennent pas.

Je bondis.

*

Je n'ai jamais détourné les yeux devant les travers de notre monde, je les ai toujours encaissés, même s'ils me faisaient mal. Affronter son ennemi quoi qu'il en coûte. J'ai retenu la leçon. Je n'ai pas baissé les yeux devant cette vermine. Elle a cru me prendre au dépourvu, mais le coup est parti à l'instant même où elle sautait. La balle l'a atteinte en pleine tête et elle est retombée aussi flasque qu'un tas de merde.

C'était juste une goule...

Bordel, j'ai cru que j'allais y rester. Je n'en avais jamais tué d'aussi près jusqu'ici. C'est sans doute pour cela que je n'ai pas tiré tout de suite.

Froide et puant la charogne, elle gît sur le sol poussiéreux des catacombes. Trois jours pour en arriver là... Le boulot est terminé, mais je ne sais pas pourquoi je n'arrive pas à m'empêcher de la regarder. Bien qu'éclatée sa figure continue de receler un je-ne-sais-quoi d'humanité. Et son cou qui porte une chaîne en or au signe du Bélier...

Maman était au dispensaire avec Marie qui présentait les premiers signes de la pneumopathie atypique... N'y pense pas... Les goules ont attaqué et on n'a jamais retrouvé Marie. N'y pense pas... Et si elle n'était pas morte, si elle avait juste changé de nature... N'Y PENSE PAS ! Si elle avait participé à ce massacre ? Si elle avait dévoré... N'Y PENSE PAS !

Je lève la crosse du fusil et je frappe le cadavre avec rage. N'y pense pas... N'y pense pas... Des os craquent. Un fluide visqueux coule sur la terre.

Tu dois rejoindre le commandement, tu as du pain sur la planche... Il y a d'autres goules à buter. Le monde appartient aux pragmatiques. Ne l'oublie pas. Tu as du boulot, mais surtout ne pense plus à Marie. N'y pense plus.

Tu es un homme, tu es là pour les éliminer. Jusqu'à la dernière.

C'est dans tes gènes : ta raison de vivre.

L'illustration "Juste une goule" est de Mathieu COUDRAY.

Nicolas se regarda dans la glace, s'admira comme à son habitude. Le monde ne se rendait pas compte. Assurément... On avait besoin de lui ! Il ne pouvait... Il ne pouvait tourner sans lui ! Rire.

Quelle folle prétention !

Cet orgueil démesuré l'amusait, finalement. Il n'était pas dupe. S'il disparaissait dès demain, l'univers, lui, bien sûr serait toujours là. Nouveau rire. Il attrapa l'une des nouvelles lames donnée par Cécilia, la positionna dans son rasoir.

« Transyl, lut-il sur l'emballage. Quelle drôle de marque ! »

N'y prenant plus garde, il étala la mousse sur son visage. Il s'admira... encore une fois. Son destin était immense, il en était certain. Il serait un homme politique qui marquerait la France... Qui marquerait l'histoire. Riant de plus belle, il se dit alors...

« En quoi est-ce drôle ? »

Frissonnant, empli d'une griserie aussi soudaine qu'étourdissante, il poursuivit son raisonnement :

« Je peux devenir l'un des grands hommes de mon pays, se dit-il. Pourquoi s'arrêter là où j'en suis ? Pourquoi ne pas devenir l'un de ceux qui... l'un de ceux que l'on n'oubliera jamais ? »

Tremblant, il recula, s'éloigna de son miroir. Son propre reflet, dans le miroir, lui faisait peur. Se pouvait-il qu'il... qu'il eût de telles pensées ? Un petit sursaut et il parvint à se ressaisir. Les choses semblèrent alors reprendre un cours normal. La lame glissa doucement sur son menton, sans accrocs ni dérapages. À un instant, lorsqu'il pensa à la dernière frasque du pensionnaire de l'Élysée, il sursauta ce qui ne fut pas sans lui valoir une petite coupure. Rien de bien ennuyeux cependant. Le grand Jacques ne perdait rien pour attendre. Très bientôt, c'était sûr, il aurait pour seul loisir celui de promener le caniche de Bernadette.

Savourant ce tableau réjouissant, se délectant de la déchéance annoncé de celui qui avait tout fait pour lui mettre des bâtons dans les roues, il poursuivit son rasage. Quand...

« Ahhh »

La lame. Elle. Elle a dérapé. Elle s'est fiché... dans... La douleur... Le sang!. Il coule. Partout. Il y en a partout. Reprenant ses esprits, émergeant petit à petit de ce cauchemar, il balança le plus loin possible le rasoir.

« Qu'est-ce que c'est que cette... saleté ? » fit-il.

Alors il se tâta. Il vérifia l'état de son corps, de ses jambes. De ses bras. Rien, il était entier. Il termina par ce qui lui faisait le plus peur. Il craignait ce qu'il allait y découvrir.

Lorsqu'il comprit que le sang avait cessé de couler, qu'il se sentait bien et même, plus fort que jamais, il promena ses doigts le long de la blessure. Ce qu'il découvrit le rassura, l'étonna même. Car mis à part une petite coupure à la base de son cou, il n'y avait rien, quasiment rien. Il souffla, relâchant quelque peu la tension qui l'avait envahi. Il se sentait mieux, indéniablement. Pourtant. Pourtant, il n'arrivait pas à complètement se détendre. Quelque chose en lui avait changé, quelque chose qu'il n'arrivait à définir et qui pourtant était là, tapi au fond de lui et prêt à resurgir. Une impulsion sauvage. Un instinct primordial, venu du fond des temps. Il frissonna. Se pouvait-il que ces, ces rasoirs soient à l'origine de ...

Il n'arrivait à qualifier ce qu'il ressentait. C'était étrange, assurément, mais il ne pouvait y mettre un nom. Alors, son regard fut attiré par cet emballage négligemment tombé au sol. Circonspect, il se gratta un instant le front puis se pencha pour s'en saisir. « Transyl » lut-il une fois encore. « Transyl, Transyl, Transyl » répéta-t-il. Curieux. Cela lui disait vaguement quelque chose mais quoi ?

Le mot finit alors par sortir, venu comme par un malicieux et maléfique enchantement de nulle part.

« Transylvanie ! » hurla-t-il alors.

* * *

Les premiers mois à l'Élysée se déroulèrent à peu près comme il les avait prévus. Sa cote de popularité frôlait les sommets, la moindre de ses actions étant commentée, analysée, admirée. Tout cela n'était pas pour lui déplaire. Il avait certes toujours été friand d'honneur, cherchant la gloire et démultipliant les coups d'éclats alors que d'autres n'attiraient que les emmerdes. Jamais cependant la réussite n'avait à ce point été au rendez-vous. Sa toute



nouvelle nature profonde y était pour quelque chose, il le savait bien. Celle-ci, non satisfaite d'avoir seulement décuplé son appétit, s'employait désormais à mettre toutes les cartes de son côté. Ainsi, beaucoup voulaient rejoindre son combat. Quand il s'agissait de personnes de son bord politique cela ne le surprenait point. La logique des partis fonctionnait à plein régime jusqu'alors, pourquoi en aurait-il été autrement maintenant.

Inexplicablement pourtant, nombreux étaient les anciens ennemis de Nicolas à rompre cette règle. On se précipitait désormais et c'était à qui serait le plus rapide ou le plus empressé. Il n'était pas sans s'interroger à ce sujet. Lorsque enfin il comprit ce qu'il en était, il se produisit en lui comme une révolution. Si tous ces gens étaient désormais à ses côtés, ce n'était ni par intérêt, ni par simple affinité ou parce qu'ils partageaient à présent ses idées. Non s'il avait réussi à réunir tous ces gens autour de lui, c'était tout simplement parce qu'ils partageaient le même secret, celui d'appartenir à la même race, la race des seigneurs.

Ses premiers jours en tant que vampire avaient été difficiles. Malgré son charisme redoutable, trouver des victimes potentielles, les amadouer pour leur faire perdre toute trace de méfiance, planter ses crocs et aspirer le sang, tout cela était difficile, oh combien ! Le temps miséricordieux avait fait son office. Tout ce qui avait paru malaisé était devenu simple au fur et à mesure que son âme s'endurcissait. Son installation à l'Élysée avait grandement facilité les choses. C'était un grand palais, une maison pleine de secrets. De ce qui s'y passait, des gens qui le fréquentaient, on ne savait réellement pas grand-chose. Il était possible de s'y cacher, d'y dissimuler ses activités. On pouvait en tant que locataire y recevoir qui on voulait. On pouvait s'y livrer aux activités les plus licencieuses, nul n'était là pour vous contrôler. Aussi n'avait-il eu dès lors aucun problème pour se nourrir. Ses besoins sanguinaires amplement contents, il avait pu s'activer pour accomplir son plus grand projet. Dracula avait été le premier, lui serait le deuxième ! Il s'en rendait parfaitement compte à présent : plus que de sang, c'était de notoriété qu'il se nourrissait.

Bien sûr il n'était pas le seul, il le savait. Les émissions de télé-réalité qu'il aimait parfois suivre en étaient bien la preuve. Voir ces pitoyables êtres s'activer en pure perte, courir après on ne savait quoi tant leur quête était futile et vaine, le réjouissait au plus au point. Lui au moins avait les moyens de ses ambitions. D'ores et déjà, il s'était élevé à un niveau qu'aucun de ces freluquets n'atteindrait jamais. Mais il comptait aller plus haut encore. L'ambition n'était pas la moindre de ses qualités et son ascension serait sans limites. Il ne se posait pas de questions car ce n'était pas dans sa nature. Et puis, douter n'était-il pas le meilleur moyen de courir à l'échec ?

Un petit quelque chose venait toutefois troubler toutes ses belles certitudes. Ce n'était pas grand-chose en vérité. Comme l'un de ces bouts de scotch qui reste collé au bout de ses doigts et que l'on n'arrive à détacher malgré tous ses efforts. Ce pas grand-chose d'agaçant était de ne toujours pas savoir d'où venait la lame qui l'avait contaminé. Il avait interrogé Cécilia à son retour de Libye. Cécilia, la première sur qui il avait posé ses nouvelles canines – leur relation sentimentale s'en était fortement ressentie. Elle avait commencé par lui raconter à quel point les Libyens étaient furieux. Être vampire, pour eux, devait rester un privilège. Ces infirmières Bulgares avaient manqué de discernement en contaminant ces enfants sans classe. Cécilia lui avoua que ces lames lui avaient été amenées par Delucie, sa dame de confiance.

Quelques jours plus tard, il recevait la servante dans l'un de ces innombrables bureaux secret de l'Elysée et apprenait l'existence du « Vieux Clou ».

* * *

Le Vieux Clou. XIIIe arrondissement de Paris.

Nicolas fut accueilli à l'intérieur du mystérieux établissement par deux molosses patibulaires – s'ils ne l'avaient pas reconnu, ils l'auraient déchiqueté – et reçu par le propriétaire des lieux, un homme aux manières raffinées et à l'accent marqué, roumain, avait-il précisé. Diméliscu était son nom.

L'homme l'avait invité dans son bureau et lui avait indiqué un fauteuil quelque peu antique mais confortable.

« Ainsi, vous êtes désormais l'un des nôtres, s'amusa-t-il. Bien. Delucie a bien travaillé. »

Nicolas se contenta d'approuver de la tête. Il voulait voir où cette conversation allait le mener et, pour une fois, fit preuve de patience.

« J'imagine que ce sont nos lames qui vous ont amené jusqu'à nous. Je vais donc tâcher de vous expliquer ce qu'il en est. » Et il sortit d'un tiroir le précieux objet, le manipulant avec une précaution mêlée d'une curieuse déférence.

« C'est mon grand-père qui les a conçues. Il les a imaginées ...et les a fabriquées. Trois lames ! Hélas... Le pauvre diable n'a jamais eu le temps de s'en servir. »

Un petit regard triste. Il continue son exposé.

« Mon grand-père avait l'habitude de côtoyer des vampires. Il était leur confident, voyez-vous ? Il leur était utile. À cette époque encore, les vampires ne pouvaient sortir que la nuit. Ils avaient besoin d'alliés, de gens capables d'exécuter leurs basses oeuvres au moment où ils dormaient. Mon grand-père était l'un de ces serviteurs. Infiniment dévoué, amoureux de sa tâche et des gens qu'il servait, il se faisait un plaisir de les satisfaire. Car pour lui, c'était une race de seigneur, le stade ultime de l'humanité. Très souvent, il lui arrivait de rêver à haute voix : "Un jour on sera tous des vampires, disait-il alors. Des êtres de la nuit, des créatures grandioses et sublimes. La race humaine telle qu'elle était jusqu'alors n'aura plus lieu d'être. Car nous sommes les derniers vestiges d'une époque on ne peut plus révolue." Quelque chose tout de même le perturbait : cette allergie au moindre rayon de soleil. Était-ce là une marque de l'avenir ? Il s'était alors donné une mission, le nouveau but de sa vie : offrir à la noble race les moyens d'assurer sa subsistance, gommer les effets néfastes qu'avaient sur eux l'astre diurne. »

Petite pause. Diméliscu se leva et se dirigea vers un buffet. Après en avoir ouvert la porte, il y fouilla et en sortit une petite bouteille.

« Je ne bois plus d'alcool, dit Nicolas. La dernière fois que ça m'est arrivé, quand Vladimir m'a servi de sa vodka favorite, j'ai eu l'air si ridicule devant les caméras de toutes les chaînes internationales, que ça m'a vacciné. Jamais plus je ne toucherai à une seule goutte d'alcool ! »

Petit rire du Roumain.

« Comme vous voulez », dit-il en reprenant place dans son fauteuil.

Alors, il poursuivit son récit.

« Ses recherches furent très longtemps infructueuses. Manque de documentation sur le sujet, difficultés pour trouver des sujets d'expérience, hostilité croissante de ses semblables. Ces derniers ne comprenaient pas cet homme et son goût du secret. Qu'avait-il donc à cacher pour s'enfermer ainsi dans son sinistre manoir ? Plusieurs fois, il fut à deux doigts de tout abandonner. Après tout, qu'avait-il à gagner dans l'affaire ? La solution, comme toujours en de pareil cas, lui apparut pendant son sommeil. Une vision ! Fugitive, très fugitive même, aussi ne s'en était-il pas souvenu le lendemain. Plusieurs jours passèrent. Il l'oublia complètement. Le jour où la vision revint, elle fut si forte et impressionnante qu'il en fut rudement marqué. Une lame. Une lame passant de mains en mains, une lame tranchante oh combien ! Une lame imprégnée du sang des victimes, ces êtres difformes qu'il admirait. Dès le lendemain, fasciné il n'eut de cesse de poursuivre son rêve. Quelques années plus tard il lui donnait naissance : l'alliance parfaite du sang et de la lumière. »

Cessant là son récit, les yeux débordant d'émotion, Dimeliscu tendait du bout des doigts la création de son grand-père, la lame de rasoir flamboyante.

* * *

Quelques instants plus tard, réfugiés dans une petite pièce intime, Dimeliscu montra à son hôte comment procéder.

« Vous devez vous laisser guider par la lame, dit-il. Ne jamais vouloir en prendre le commandement. Dites-vous bien que le plaisir est à ce prix. »

Le plaisir ? L'emploi de ce mot prit Nicolas au dépourvu. Il ressentait certes le besoin. De sang. De son sang plus encore. De là à parler de plaisir ! Il en fit la remarque à son hôte.

« C'est un des effets secondaires de l'utilisation de cette lame, répondit-il. Pas le plus désagréable vous en conviendrez. »

Nouvelle pause. L'air interrogateur de Nicolas l'incita à poursuivre, à tout expliquer.

« Le plaisir que l'on peut prendre à dévorer son propre sang est fonction de l'amour que l'on se porte. Plus son amour-propre est développé, plus la jouissance est intense. Et de cet amour-propre, vous ne manquez pas, assurément ! »

Un tantinet sceptique, Nicolas approuva modérément ce qu'il venait d'entendre. Il savait certes combien on disait son ego sur-dimensionné, énorme, boursoufflé. Chacun se doutait bien que, pour réussir dans un domaine aussi impitoyable que la politique, un minimum d'estime personnelle était indispensable. Ce que l'autre supposait pourtant semblait disproportionné.

Presque autant pour démontrer à l'autre son erreur que pour tester à nouveau la lame, il accepta le rasoir que l'autre lui tendait.

Rapidement, il sentit la vibration agiter l'objet dans sa main. Ce n'était pas désagréable, bien au contraire. Une chaleur s'en dégageait, un éclat délicieusement subtil. Nicolas comprit que c'était là le reflet du soleil. Ce petit plus qui, allié à la morsure des vampires, permettait à cette race de domestiquer son ancien ennemi.

Nicolas laissa son sourire s'épanouir. Qu'il était bon de faire partie du sens de l'histoire !

Dérapage de la lame. Elle se ficha dans son cou. Elle le mordit. La douleur, terrible et redoutable, le désarçonna. Il roula par terre. Il valdingua en tous sens. Petit à petit, voilà qu'il apprivoisa sa souffrance. Celle-ci, alors, se transforma. Lentement. Progressivement. Passant d'un extrême à l'autre, il gagna alors la rive de la jouissance.

« Qu'est-ce que c'est bon », souffla-t-il.

* * *

Une heure plus tard, en repensant à tout cela, il réalisa que son propre sang était vraiment mille fois plus délectable que celui des autres.

Dimeliscu aurait-il eu raison ?

Son amour-propre était-il sans limites ?

L'illustration "Qu'un sang impur" est de CAZA.

Le "blues" de l'ange déchu

Je pousse le lourd rideau de velours vert qui ornemente la fenêtre de mon bureau pour jeter un coup d'œil dans la rue en attendant mon prochain client. Une lune blafarde lutte pour briller dans un ciel d'encre, battue à plate couture par la lumière des réverbères qui diffusent un halo faiblard. En cette nuit d'Halloween, le spectacle est d'un nébuleux qui flirte avec la perfection. Pas une étoile pour inciter le quidam à lever les yeux vers le firmament.

Ce constat vient peser de tout son poids sur mon moral déjà bien lesté.

La rue est calme, presque déserte, ce qui est étonnant en ce soir de fête.

J'ai passé ma journée à prétendre m'intéresser aux « problèmes existentiels » de bourgeoises botoxées et je sens grossir au fond de moi un nouvel accès de misanthropie. Une maladie professionnelle chronique que j'ai contractée peu de temps après avoir ouvert mon cabinet dans les quartiers chics du 17^{ème} arrondissement de Paris. Qu'avais-je en tête à cette époque ?

Les urgences psychiatriques m'avaient saigné de toute mon énergie. La mort de mon père m'avait conduit tout droit à la dépression. J'ai tout plaqué. Je pensais alors qu'en m'éloignant de la pauvreté, je pourrais gagner en confort psychique et financier. Je me suis complètement trompé sur la première hypothèse. J'ai fui une misère pour en côtoyer une autre : une vacuité creusée par la vanité.

« Docteur, mon époux ne me regarde plus comme avant. Pensez-vous que je devrais me faire liposucer les cuisses ?

— Oui, bien sûr ! »

« Docteur, je n'ai pas le moral. Croyez-vous que prendre un amant soit la solution comme me l'a suggéré l'une des filles du club ?

— Écoutez donc votre copine, elle m'a l'air de savoir de quoi elle parle... »

« Docteur, je me sens grosse

— Je peux vous indiquer une amie diététicienne. »

« Docteur, j'ai le béguin pour mon professeur d'aquagym, j'en perds le sommeil.

— Couchez avec et vous retrouverez le sommeil. Je ne vais quand même pas vous prescrire des somnifères pour si peu. »

« Docteur ! Docteur ! Docteur ! »

Bla blabla.

Je me tiens au bord d'un abîme de mépris pour le genre humain tout entier. J'en suis venu à regretter mes anciens patients, des pathologies lourdes, selon la terminologie du métier pour bien garder en tête que ce sont des personnes en souffrance et non des « détraqués » ou « des suppôts de Satan », comme on les désignait jadis. J'ai traité de grands malades, dont certains étaient de véritables « monstres », j'ai tutoyé le diable en leur compagnie pour les délivrer des tourments de l'âme. J'ai trop souvent échoué. Quelle ironie ! J'ai laissé tomber ces « pathologies lourdes » pour traiter des vagues à l'âme, des âmes vagues pour ne pas dire transparentes qui ont fini par entamer mon amour pour l'humanité. La vie est diabolique. Elle vous laisse croire que vous avez fait le bon choix pour mieux vous briser au tournant. Elle a fait de moi un monstre sans cœur alors que je ne rêvais que d'aider mon prochain.

Je me suis inscrit, il y a deux jours, sur une liste de volontaires « SOS – urgence psychiatrique » en espérant retrouver un peu le feu qui me consumait quand j'ai

commencé. J'ai la sale impression de m'accorder un petit « démon de midi » pour remettre du piment dans ma vie. J'ai reçu mon premier appel, il y a un peu plus d'une heure, et je me retrouve à faire des heures sup' un soir de fête comme au bon vieux temps.

On frappe à la porte. Cette intrusion sonore me tire de mes pensées. Je sursaute.

J'ai un moment d'hésitation avant d'ouvrir. Je jette un œil anxieux à travers le Judas. Un homme vêtu d'un manteau sombre et coiffé d'un chapeau démodé se tient droit entre deux infirmiers voûtés par la fatigue.

Ma main se pose sur la poignée.

J'entrebâille la porte.

L'un des deux infirmiers se répand en futilité sur l'heure tardive et la chance de m'avoir trouvé avant de m'indiquer que le « sujet » se nomme Lucas LightBringer et qu'il n'a pas été diagnostiqué comme dangereux par le Docteur Dragon, son psychiatre actuellement en vacances à l'île de Paques. Avant de m'asséner sur le ton de la plaisanterie : « Il se prend pour le Diable, mais c'est un bon gars ! »



J'ouvre.

Je n'en suis pas à mon premier patient qui se croit possédé par le diable. Satan figure souvent au « casting » chez les psychotiques. Il l'était déjà il y a dix ans. Je ne vois aucune raison pour que notre « star » soit passée de mode. Je sens un sourire en coin tirer sur la commissure de mes lèvres. Les « exorcismes psychiatriques » étaient ma spécialité.

Je m'efface pour laisser entrer Monsieur LightBringer et son escorte.

666

Après avoir proposé aux infirmiers de patienter dans la salle d'attente en leur désignant les sièges d'une main faignante, je guide mon « souffrant » jusqu'à mon cabinet.

Je referme doucement la porte derrière lui, sans oublier de jeter un dernier coup d'œil vers le couloir.

Quand je me retourne pour regagner mon bureau, je constate que mon patient est un « habitué de la pratique » puisqu'il est déjà couché de tout son long sur mon canapé.

Il n'a pas la politesse d'attendre que je me sois installé pour commencer à se raconter d'une voix triste et monocorde.

Je suis un groupe constitué de millions d'entités masquées qui n'ont pas de noms, jusqu'à ce que je leur en donne un.

Je suis légions.

Je bascule la tête en arrière sur mon siège. À en juger par son vocabulaire, mon « souffrant » est un homme intelligent et cultivé. Un insecte « traqueur » vient me chatouiller le creux de l'estomac.

— On vous a diagnostiqué une schizophrénie ?

Il ne faut pas voir dans ces nominations hasardeuses les fruits de ma volonté, mais plutôt, je dois le confesser, ma propension naturelle à me départir de ma substance.

Depuis mon exil forcé, je saigne sur le monde qui se corrompt à mon contact. Au regard de l'état avancé de décrépitude ambiante, je réalise que j'ai dû être sévèrement meurtri. C'est étonnant. J'ai pourtant cherché. Je n'ai jamais trouvé de blessure.

— Une autre forme de psychose ?

L'autre, celui qui se prétend parfait, me serine à longueur de siècle que je manque de sincérité, et que c'est la raison pour laquelle je ne trouve pas l'origine de mes débordements.

Il a cru en moi et je l'ai déçu.

En ce qui me concerne, je n'ai jamais cru en rien, et je me tiens du coup bien au-delà de la déception.

Je suis consternation.

— Une psychopathie ? Une paranoïa ?

Ca commence mal. Mon patient débite son texte sans m'accorder le moindre intérêt. Je l'observe. Il est immobile les mains croisées sur sa poitrine, toujours vêtu de son épais manteau et coiffé de son haut-de-forme. Son visage est dans l'ombre de son chapeau. Je ne peux apercevoir que les contours de son profil aquilin. Les expressions de son visage me sont inaccessibles.

L'intégralité de ma cour ne jure que par moi, alors que je me moque éperdument de leur admiration. La nuit dernière, mes favoris ont organisé un grand carnaval en mon honneur. Leur stupidité me dégoûte, mais j'ai fait bonne figure grâce à mon masque tissé de mensonges outranciers. Mentir ne me pose aucun problème, puisque de toute façon je ne connais aucune vérité. Ce qui me gâche la vie, c'est l'enthousiasme exaspérant qui corrompt mon enfer !

Ils sont tous là, à se réjouir et à se vanter des tourments qu'ils ont infligés à l'humanité, à se galvaniser de leurs niaiseries. Ils m'agacent.

Quand je pense que la majorité d'entre eux sont des avatars nés de ma propre déchéance, j'ai presque honte.

— Vous êtes conscient de votre maladie ?

Monsieur LightBringer se redresse et ôte son chapeau d'un geste las. Si je n'étais pas aussi froid que la banquise arctique, je jurerais avoir presque senti un sursaut de compassion raviver mon électrocardiogramme désespérément plat.

Il soupire.

Sa jeunesse me surprend. Sa chevelure brune ne porte aucune trace de grisaille. Ses yeux noirs sont brillants et leur contour n'a pas encore été froissé par le temps.

Le regard de mon patient me traverse sans me voir.

Je suis le mal absolu, poursuit-il.

Je n'ai pourtant jamais réussi à me réjouir de la souffrance d'autrui. Je n'ai d'ailleurs jamais réussi à me réjouir de quoi que ce soit.

L'autre pédant me dit que c'est justement mon plus terrible travers.

Je me demande s'il se rend bien compte de ce qu'il dit, le vieux gâteux.

Pour lui l'indifférence est pire que la cruauté. En même temps, je le comprends parce qu'il est plutôt cruel dans son genre. Il m'a quand même chassé pour une erreur de jeunesse sans aucune chance de rédemption.

— Qui est cet autre dont vous parlez ? Vous entendez des voix ?

Monsieur LightBringer se prend la tête entre les mains. Son grand front est lisse comme les fesses d'un angelot. L'expression de son visage m'est impénétrable. Lassitude, mépris, tristesse, à moins que ce ne soit seulement un néant de mimique sans signification. Schizophrénie ? Psychopathie ? Le genre de questions qui n'a d'importance que pour un maniaque du diagnostic tel que moi.

Autant pisser dans un violon avec toute une horde de potes bourrés !

Il continue.

Quant aux enfers, l'ambiance est toujours aussi affligeante. Vous les verriez ! Ils passent l'éternité à tourmenter des âmes damnées en chantant des obscénités !

Ce ramassis de gros balourds m'insupporte !

Ils chantent mal, ils n'ont aucune imagination. Ils sont déplorables.

Ils pensent qu'ils sont la crème des démons. J'ai connu des archanges plus amusants !

Sans m'en rendre compte, je me prends la tête entre les mains à mon tour.

— Moi aussi, j'ai des copains bas du front, je n'en fais pas une maladie pour autant.

Le manque évident de professionnalisme de ma remarque capte l'intérêt de mon « souffrant ». Ses yeux noirs et brillants se fichent dans les miens. Un malaise saisissant m'étreint tout à coup. Je me sens oppressé, pris au piège.

Je pense « Psychopathie ! » sauf que ce diagnostic ne correspond pas au discours délirant qu'il me sert jusqu'à l'écoeurement depuis son arrivée.

— Tout homme possède une part de lumière et une part d'ombre, me répond-il, un rictus sarcastique épinglé sur ses lèvres fines.

Je me jette la tête la première dans l'interstice sans crainte de m'assommer.

— Elle est où votre part de Lumière, Lucas ?

Je m'assomme.

— Et la vôtre, Docteur ?

Il m'assomme pour être plus exact.

Mon orgueil ébréché fait remonter mes vieux réflexes. « Schizophrénie ou psychopathie », m'entend-je penser à nouveau. Délires ou « mise en scène consciente » pour me faire peur ? Je réfléchis. J'analyse pour m'éviter de flipper comme à l'époque de mes gardes de nuit aux urgences psychiatriques. Une idée me vient. Je la confronte tout de suite à la réalité.

— C'est la Toussaint. Vous n'auriez pas une vieille tombe sur laquelle laisser aller votre chagrin au lieu de me vomir votre monologue pédant.

Le jour est important pour lui. Il s'anime un peu. Ses mâchoires se serrent sous l'emprise de la colère ou de la frustration.

Il pointe un doigt vers le plafond.

Là-haut, ils fêtent les saints et dégoulinent de leur compassion sur tous les martyrs canonisés.

J'imagine parfaitement les archanges entourant le « Très-haut », bien sagement alignés, posant leurs mains chaudes et réconfortantes sur le front de leurs plus fidèles sujets.

C'est étonnant qu'il faille tant souffrir pour trouver grâce à ses yeux. Crevez de mon amour, pauvres hommes ! Montrez-moi que vous m'aimez en vous sacrifiant pour ma seule gloire ! Agonisez au nom de votre foi en moi !

Faites-moi don de votre vie et je récompenserai votre âme dans la sainteté.

Heureusement pour « Dieu, le père fouettard » que les archanges déchus ne peuvent prétendre à la canonisation, parce que si tel était le cas, ça fait des lustres que j'aurais rédigé ma petite lettre au Pape pour qu'il envisage ma candidature !

La cohérence du discours de LightBringer m'interpelle et ce en dépit de son contenu « loufoque ».

— Vous en voulez à Dieu et à tous ses saints, c'est ça ?

— Je suis « blasphème » et plutôt en verve en cette nuit d'Halloween, me répond-il en me servant son demi-sourire détestable.

J'embraye et je passe la seconde.

— Vous en voulez à votre père. Il a été trop exigeant. Il n'a pas su vous montrer son amour.

LightBringer fronçe légèrement les sourcils. Une ridule se creuse au-dessus de son nez. Un voile de tristesse passe furtivement atténuant les ténèbres qui obscurcissent ses yeux. Je ne peux m'empêcher de le trouver beau.

J'étais le « conseiller » du créateur, c'est d'ailleurs pour rendre grâce à ma pensée subtile et brillante qu'il me surnommait Lucifer, « le porteur de lumière ». Il aimait converser avec moi et ne dédaignait pas mon esprit de contradiction pour l'aider à prendre ses décisions.

Il m'appelle Satan, « L'ombre qui étouffe la lumière », depuis qu'il m'a condamné à vivre dans les ténèbres. Mon exil ne m'a pas amputé de mon intelligence, il le sait bien.

Ce qu'il appréciait le plus chez moi est désormais ce qu'il redoute le plus.

« Le malin », qu'il m'appelle, et il pense que c'est insultant.

Quand il me désigne ainsi, je le trouve surtout méprisant à l'égard des Archanges.

À leur place, j'en déduirais que si je suis le « malin », ils sont les imbéciles et j'en prendrais salement ombrage !

Je ne peux m'empêcher de sourire à sa dernière remarque, mettant involontairement de côté ma soi-disant réserve thérapeutique. Mon « souffrant » n'est pas dépourvu d'humour, même s'il le pratique uniquement à des fins négatives. Je commence à le trouver sympathique. Je décide de le flatter un peu pour voir comment son ego réagit aux compliments.

J'applique le baume d'une main délicate, puis je frappe.

— Vous êtes intelligent LightBringer, c'est une évidence. Peut-être un peu trop pour votre salut.

Mon « souffrant » reste impassible et continue à se cacher derrière son délire, mais je note qu'il serre ses mains l'une dans l'autre au point d'en faire blanchir les phalanges.

Si Dieu, le père, a tendance à prendre les hommes pour des imbéciles qui ont besoin qu'on décide à leur place, moi, j'ai opté pour la stratégie inverse. Je leur fais croire qu'ils sont intelligents et je me fais plus bête que je ne le suis. Je les laisse venir à moi, je les flatte, je leur dis qu'ils sont libres de leur choix. Je peux même à l'occasion leur laisser croire qu'ils ont gagné et qu'ils m'ont bien eu.

Peu m'importe la façon, seul le résultat compte.

— Vous vous êtes placé en opposition pour vous affirmer. C'est assez courant. Par contre, j'ai l'impression que ce rôle finit par vous peser. Il est temps pour vous de couper le cordon et de déterminer ce que vous voulez être et faire de votre vie.

Alors que j'attends sa réaction qui tarde à venir, je réalise soudain le burlesque de la situation – Parler de couper le cordon à un mec qui se prend pour le diable – tient plus de la ré-

plique de boulevard que de la sacro-sainte réserve thérapeutique du professionnel de la psychiatrie. Pour couronner mon incompetence, mon imagination choisit ce moment pour faire des siennes, et je visualise tout à coup un marmot cornu et rouge de colère relié par le cordon ombilical à un vieux barbu à l'air impassible. Je sens qu'un sourire ironique grimpe sur mes lèvres.

LightBringer se lève, comme un diable sort de sa boîte.

Il vocifère.

— Je suis le mal incarné, car telle est la mission qui m'a été assignée ! En me chassant du paradis, Dieu a créé le diable et fait de moi son égal ! Après tout, c'est ce que je voulais ! hurle-t-il.

Je continue à analyser et diagnostiquer puisqu'au fond c'est ce pourquoi j'ai été formé. (Mégalo manie ! Forclusion du nom du père ! Psychopathie !)

Mon « démon » est debout les poings sur mon bureau. Il me regarde d'un air menaçant. Je fais mine de l'ignorer. Il me scrute de ses yeux aussi noirs que la damnation. Mon regard est fixé sur un point loin derrière son dos. J'ai deux options qui s'offrent à moi. Je peux déclarer la séance terminée et rappeler les infirmiers en espérant m'en sortir seulement avec quelques égratignures ou je peux l'humilier jusqu'à ce qu'il en crève. Maintenant que je tiens mon diagnostic, je sais comment lui faire mal. Pour m'être fait les crocs sur un nombre impressionnant de ses congénères par le passé, je sais que cette méthode permet parfois d'induire une réponse névrotique, une douleur constructive à condition de pouvoir se montrer « pire » que le diable.

Mon regard fait la mise au point sur son visage. Il est blême d'avoir perdu son calme et de constater qu'en outre, je ne répons pas à ses menaces comme il s'y attendait.

En le dévisageant, je comprends que ce sont toutes ces années passées à me montrer « pire » que le diable qui sont à l'origine de ma misanthropie. Toutes ces années à fréquenter de trop près la face la plus obscure de l'âme humaine ont eu raison de ma passion pour mon métier. Puis le contraste entre le handicap lourd qui détruit toute part d'humanité et la petite « névrose » de « Madame tout le monde » qui rend trop d'humanité a fini de me faire perdre ma dernière étincelle d'empathie.

LightBringer m'observe en silence.

Je lâche un « Qu'attendez-vous de moi ? » de la voix de celui qui demande par politesse mais ne se sent en rien concerné.

Pas de réponse. Nada. Son regard est froid comme la glace et j'imagine que le mien n'est pas moins arctique.

Il cherche la confrontation. Il veut rejouer la scène primitive qui lui a fait perdre toute joie et toute chance de s'accomplir en tant qu'homme. Il veut que je le rejette. Il veut me punir en

représailles. Seulement, j'ai changé durant ces dix dernières années et je n'ai plus envie de jouer au père fouettard ou à la mère sadique.

Je le regarde et je vois le désarroi embusqué derrière sa colère. Moi qui ne suis plus que mépris, je suis en train de prendre pitié de « Lucifer ». Pour aggraver l'amertume de mon constat, je ne peux me voiler la face derrière mon ignorance, je sais que l'on ne peut avoir de l'empathie que pour ce qui nous ressemble.

Je décide de faire dévier la métaphore vers un terrain plus propice.

— Connaissez-vous le syndrome de l'ange déchu, Lucas ?

— C'est l'histoire d'un archange à qui on a brisé les ailes et qui a la nostalgie d'un lieu où il ne peut retourner, me répond-il en se détournant pour rejoindre le canapé.

Cette réponse me surprend car elle démontre que mon « souffrant » est assez lucide sur sa condition, même s'il insiste pour que nous restions dans le cadre de la symbolique.

L'agressivité qui électrisait l'atmosphère de mon bureau s'est volatilisée.

Je continue donc dans le registre de la métaphore biblique.

— Il est impossible de retourner au Paradis avec des ailes brisées, Lucas. D'un autre côté, a-t-on le droit de laisser ceux qui nous ont rejetés décider de notre vie ? A-t-on le droit de se foutre en l'air à grand renfort de haine et de rancœur et de tout faire pour leur donner raison encore et encore ? Ne peut-on pas faire de l'enfer un paradis, Lucas ?

Il soupire longuement. Il est immobile, presque monolithique. C'est à peine s'il semble respirer. Ses épaules s'affaissent. J'entends un froissement d'étoffe que j'attribue aux rideaux derrière moi.

Je sens que l'angoisse qui nourrit la verve et l'agressivité de mon « souffrant » est en train de remonter à la surface de son cœur. La douleur de la blessure ne va pas tarder à se raviver.

— Nous avons un point commun, murmure-t-il. Nous avons été chassés du Paradis.

Sa remarque me fait l'effet d'un uppercut en pleine poitrine. Je ne m'attarde pas sur la signification de ma réaction et sur l'effet miroir qui me renvoie à ma propre douleur. J'ai la tentation de rester accroché à la métaphore biblique comme si le salut de mon âme en dépendait.

Je passe outre.

— Adam et Eve ont eux aussi subi le courroux de Dieu. Pouvez-vous me dire pourquoi, Lucas ? Et ne me sortez pas qu'ils doivent leur chute à vos manigances ! Votre numéro est

bien ficelé, on sent que vous l'avez dans la peau, seulement il est un peu lassant à la longue.

— Vous ne croyez pas en Dieu

Sur le coup, je me dis qu'il va persévérer dans son délire religieux jusqu'à la noyade, puis je réalise qu'il me tend une perche.

Je l'empoigne des deux mains. Je court-circuite mon angoisse pour ne pas craindre de sombrer avec lui.

— Je ne crois pas au Diable non plus.

Je perçois de nouveau cet étrange froissement d'étoffe. Lucas est toujours aussi immobile. Il est assis. Ses jambes sont serrées l'une contre l'autre. Ses mains reposent sur ses cuisses. Il est absorbé dans la contemplation du parquet.

Je me tais.

J'attends qu'il tombe le masque.

— J'ai toujours pensé que le jour où l'Homme cesserait de croire en Dieu, il se prosternerait devant moi. Je me suis trompé. L'Homme est en train de tuer Dieu et je sombre avec lui.

Mon « souffrant » affiche des signes d'abattement. Il est temps de me mettre en colère.

Je tiédis.

Je n'arrive pas à faire monter ma colère au-delà de la réprimande complice.

— Lucas ! Vous n'êtes pas schizophrène ! Réfléchissez ! Pourquoi Adam et Eve ont-ils été chassés du Paradis ?

Nouveau froissement d'étoffe.

Il tente de se dérober.

— Je ne suis plus moi-même pendant les fêtes religieuses. J'angoisse.

— Oui, mais vous ne répondez pas à ma question ! Lucas, faites la lumière !

Les mots « faites la lumière » créent un brasier chaleureux dans son regard. Il me couve désormais des yeux comme si j'étais le bon Dieu en personne. Je ne voulais pas induire un transfert (entre nous, être le « papa » d'un gars qui se prend pour le Diable.... n'est pas une position enviable) et je me demande où j'ai bien pu foirer.

— Ils ont été chassés du Paradis parce qu'ils ont croqué dans la pomme de la connaissance du bien et du mal, parce qu'ils ont voulu être l'égal de Dieu.

— Ce qui signifie, si on enlève les breloques religieuses ?

Nouveau froissement d'étoffe.

— Je vous laisse faire la lumière, docteur ...

Ses yeux me dévisagent pleins d'espoir. Ils me tiennent captif dans un élan d'affection qui me met mal à l'aise. C'est à lui de faire le travail psychique, pas à moi.

Je n'ai jamais aimé abuser du transfert parce que je connais mes faiblesses. J'ai la gâchette facile. Je suis un endurci du contre-transfert acerbe et méprisant. Je décide de prendre la posture de l'éducateur pour m'éviter d'avoir la main trop leste.

Je réalise à quel point ce mec me plait au ton gentillet de ma voix :

— Il s'agit d'une parabole. Avant de croquer dans la pomme, Adam et Eve étaient des enfants naïfs vivant dans un univers d'illusions et de bonheur, sans responsabilité, sans souffrance et sans mort. L'univers de l'enfance... le paradis. Quand ils ont croqué dans la pomme, ils ont découvert qu'ils étaient mortels et sexués, qu'ils étaient responsables de leurs actes, que le monde n'était pas aussi simple qu'ils le pensaient. Qu'est-ce qui se passe, Lucas, quand un enfant devient adulte ?

Mon souffrant prend un air renfrogné.

Je continue.

— Il n'a plus besoin de papa et maman pour prendre les décisions à sa place. Il peut désormais faire des choix éclairés et construire sa vie comme il l'entend. Il quitte le cocon familial pour fonder sa propre famille.

Lucas marmonne :

— Et le diable ?

Mon « souffrant » fait semblant de ne pas comprendre. J'applique le même raisonnement à l'équation de l'ange déchu.

— Quand Lucifer s'est rebellé contre le Créateur, il s'est érigé en adulte refusant l'autorité de son père. Dieu a pris la décision qui s'imposait : "Si t'es pas content, t'as qu'à prendre la porte !" "Arrête de perturber tes jeunes frères et sœurs et va foutre ton bordel ailleurs !" "Dehors !"

— Et pourquoi les hommes ont-ils hérité du monde et Lucifer de l'Enfer ? me demande-t-il en soulignant sa phrase de deux coups de menton dans ma direction. Du genre : « Hein ? Hein ? »

Il est mûr pour entendre la suite de la leçon.

— Lucifer a méjugé de sa puissance quand il s'est érigé contre le Créateur. Quand Dieu l'a chassé, il n'était pas prêt, ce n'était encore qu'un adolescent.

Lucas se fâche.

— Fournaise à Foutaises ! Et c'est pour ça que j'ai hérité de l'Enfer !!! Dieu aurait dû savoir que je n'avais pas pris la mesure des conséquences de mon acte, que je n'étais encore qu'un enfant ! Il est omniscient ! Il me détestait !

Lucas s'est levé. Son visage est déformé par la souffrance. Il a mal.

Mon cœur se sert en écho à sa douleur.

— Ton père ne te déteste pas. Il voulait seulement que tu comprennes que sans lui tu n'es rien. Il attendait que tu lui demandes pardon, mais tu t'es entêté en éternel adolescent et tu as fait de ta vie un enfer.

— Il m'aimait moins que les autres, gémit Lucas en tombant à genoux.
Je me racle la gorge pour chasser les trémolos qui s'agglutinent à mes cordes vocales.

— Non, Lucas. Ton père t'aimait beaucoup plus que tes frères et sœurs, et c'est la force de son amour qui lui a donné le courage de te bannir en espérant qu'un jour tu comprennes.

Il tombe à quatre pattes. Il pleure en silence.

Son désarroi me fait monter les larmes aux yeux. Il est sincère dans sa douleur. Il ne joue plus de rôle. Ma cuirasse part en lambeaux.

Je ne peux m'empêcher de passer un peu de baume sur sa plaie.

— Ton père t'aime toujours, Lucas.

Il se met à sangloter.

Je lève les yeux vers la pendule et je me rends compte que cela fait déjà plus de deux heures que nous rejouons la « chute de Lucifer ».

Il est minuit.

Il est l'heure de suspendre la tragédie.

Je m'entends clore la représentation d'une voix mécanique. Je suis au bord des larmes.

— La séance est terminée.

Lucas relève la tête.

— Déjà, docteur ?

Je me tais pour bien montrer que ma décision est irrévocable. Mon souffrant se relève.

J'entends de nouveau ce bruit étrange, comme un frottement d'ailes. Je me dis qu'un oiseau a dû nicher sur le bord de ma fenêtre et je sors mon agenda.

— La semaine prochaine, même jour, même heure.

Lucas cherche dans ses poches. Il a l'air inquiet. Il est métamorphosé. Le masque est tombé et son visage n'est plus figé. Il dégage désormais une candeur expressive. J'estime qu'il n'a pas plus de vingt ans et que son cas est loin d'être désespéré.

Je prends la mesure de mon implication dans cette thérapie à l'ampleur du soulagement qui me gagne.

Il ouvre son manteau et cherche dans les poches de son pantalon.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'ai pas pris mon agenda. Je ne pensais pas que ...

Je lui lance un regard perplexe. Il mord à l'hameçon.

— Quelques signatures de contrats à finaliser mais je dois pouvoir me rendre disponible.

Je me lève et me dirige vers la porte de mon cabinet en lui lançant :

— Tu as pris la bonne décision, Lucas.

Il me sourit. Une fossette se creuse dans sa joue droite. Il est diablement beau.

— Je l'espère, me répond-il en m'emboîtant le pas dans le couloir.

666

Je classe sans entrain quelques papiers avant de rentrer chez moi. Personne ne m'attend. Je n'ai jamais pris le temps de fonder une famille, mon métier ayant toujours été ma seule maîtresse pour le meilleur et pour le pire.

Je suis en proie à des sentiments complexes, à la fois heureux de constater que j'ai pu raviver un peu ma flamme professionnelle grâce à cette consultation riche en émotions et triste d'avoir mis à jour ma propre déconfiture.

Les masques sont tombés devant le miroir.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre pour suivre la progression de LightBringer dans la rue.

Il avance sous la lumière blafarde des réverbères, encadré par son escorte d'infirmiers. Je remarque qu'il traîne quelque chose d'étrange dans son sillage. Je plisse les yeux. Je crois apercevoir une ombre affublée d'une paire d'ailes en lambeaux.

Je ne peux m'empêcher de sourire à cette vision.

Une boule d'impatience se love au creux de mon estomac à l'idée de mon rendez-vous de la semaine prochaine.

J'éteins la lumière de mon bureau.

Je me sens à nouveau consumé par la vocation, prêt à sauver tous les anges déchus de la terre.

Dans la foulée de mon enthousiasme, le visage d'Agathe s'impose à mon esprit. Je ne l'ai pas contactée depuis plus d'un an. Elle a même cessé de prendre de mes nouvelles par répondeur interposé. Mon manque de feed-back a dû finir par la décourager.

Je ne peux compter que sur moi pour faire de mon enfer un paradis.

L'illustration "L'ange déchû" est de Elie DARCO.

À vous, mes chers amis d'antan

Mes chers amis,

Ce petit mot pour vous avertir de ne pas vous inquiéter de notre silence. Nous vivons repliés l'un sur l'autre.

Comme des tiques.

À nous épier, nous surveiller, nous piéger.

Tout notre temps y passe : aussi ne recevons-nous plus quiconque, car nous n'avons plus le loisir de nous ouvrir aux autres.

Notre grande maison sent le renfermé. Le moisi.

Vous y étoufferiez.

Pas le temps d'aérer, ni de nous occuper du jardin.

Les réparations extérieures ne nous préoccupent plus : nous ne sortons pas.

Les orties poussent. Le lierre et les ronces enveloppent et étouffent peu à peu la vie.

Leur luxuriance occulte jusqu'aux vitres.

Sans doute la vigne vierge bouche-t-elle les canalisations, les gouttières, et s'étire sur le toit d'ardoises ?

À en croire l'humidité qui règne ici, c'est à coup sûr ce qui se passe.

Les murs intérieurs s'auréolent de champignons. Le mэрule gagne du terrain. Les rats pululent.

Malgré la pénombre, je guette mon frère, et l'observe. Je traque ses moindres gestes. J'y vois clair, dans son petit jeu malhonnête. J'y vois bien. Même dans le noir.

Il se prétend aveugle, muet, paralysé. Je sais qu'il ment. Et malgré son immobilité, je vois bien qu'il me regarde.

Les rats me l'ont dit. Ce sont des animaux intelligents et raffinés, toujours aux aguets. Ce n'est pas à ces vieux rats qu'on peut en conter. Raymond peut ruser, feindre, nous ne sommes, les rats et moi, pas dupe du tout.

Si vous veniez nous voir, vous le croiriez mort. Il est retors. Il l'a toujours été : assis dans son fauteuil, il feint une parfaite immobilité. Et comme il ne s'en lève jamais, ni pour se rendre à la salle de bain, ni même pour aller aux toilettes, il sent mauvais, évidemment ! Facile de se faire passer pour mort quand on n'adresse plus la parole à personne, qu'on ne se nourrit pas, qu'on n'esquisse plus le moindre geste.

Je sens son œil sur moi. Les rats ont mangé l'autre. Ainsi qu'une partie de son visage et de son cou. C'est vous dire sa passivité. Il n'a pas bronché.

Ce n'est pas ce qui l'empêche de me fixer, de cet œil unique, sans plus ciller. S'il s' imagine m'impressionner, il se trompe complètement !

C'est un type renfermé et rancunier. Et c'est vrai, je l'ai frappé un peu fort avec la garniture en marbre de la cheminée. Mais de là à prendre cet air mauvais, fixe, et suspicieux, il ne faut pas exagérer !

De toute façon, il était légitime que je me fâche. Il n'a pas à fouiller mon sac, mon courrier, mes e mails et mes sous-vêtements de cette façon. Ce n'est pas parce qu'il est mon frère aîné qu'il a tous les droits sur moi. Je lui ai déjà consacré ma vie, il ne faut quand même pas exagérer. Il a tué maman, et il sait que je le sais. Seulement il affirme que c'est moi. Il m'empêche de sortir, m'interdit d'en parler. De peur que je l'accuse, sans doute. Ce n'est quand même pas de ma faute si

elle s'est cognée. Je ne suis pas responsable de tout. S'il n'avait pas été ivre et violent envers elle, je n'aurais pas été obligée de la tirer fortement en arrière. Maintenant, si elle n'avait pas perdu l'équilibre pour aller se cogner contre la cuisinière, si elle ne s'était pas mise à geindre en saignant salement sur le carrelage, on n'aurait pas eu à l'achever à coup de tisonnier !

Tout ça, c'est la faute de Raymond. C'est bien lui, il me semble, qui a acheté des rats domestiques et leur a donné la viande de maman pour que personne ne sache.

Quel menteur ! Quel sale type !

Et moi, je suis restée.

Bon c'est vrai. Regarder ma mère se faire bouffer par les rats était pour moi un spectacle fascinant. J'en ai même goûté un bout, un jour. Ce n'était pas loin de la fête des mères. C'était bon.

Je me demande lequel de nous deux va craquer en premier.



J'aimerai recevoir du monde. Sortir. M'amuser. J'aimerais bien avoir un amoureux. Mais Raymond pue vraiment trop.

Il faudra bien qu'un jour ou l'autre, je prenne mon courage à deux mains. Que je me lève. Que je quitte lentement la pièce et que je sorte. Mais les lianes du lierre enserrant la maison de leurs innombrables troncs. On n'a plus le téléphone, ni internet, ni le courant bien sûr. On ne payait jamais les factures. On n'ouvrait jamais plus à personne. On ne peut plus communiquer avec l'extérieur, d'ici. Parfois, ça me pèse un peu. Et puis j'oublie, et j'observe Raymond.

D'amis je n'ai que vous. Les fantômes de mon école. Petits garçons et petites filles de mon passé. Je sais que vous pensez souvent à moi. Sinon, penserais-je à vous tous ? Aussi, je vous écris pour ne pas vous affoler. Parce que je reviendrai un jour. Quand Raymond aura fini de me regarder.

Il est une justice divine, vous savez. Les rats d'ici sont ses apôtres. Ils s'occupent de tout assainir, de tout nettoyer. Je compte sur leur sagacité pour me débarrasser du mauvais esprit de Raymond. On n'a pas le droit de faire semblant d'être mort pour donner mauvaise conscience aux gens. Un jour la mort vous rattrape. Et cette fois là c'est pour de vrai.

Quand son regard vitreux aura cessé de me guetter, je me mettrai sur mes pieds, j'ouvrirai les volets à grands coups de couteau, je cisillerai ce linceul de verdure et m'infiltrerai vers dehors.

Loin des crottes de rats, de la peste, du feutre de la poussière.

Alors mes chers amis, je vous reviendrai, et nous fêterons mon anniversaire. Sauf que cet anniversaire-là ne se soldera pas par la mort de ma mère et ces ripailles sanglantes entre Raymond, les rats et moi.

Parce que moi, demain, je serai libre d'ouvrir mes ailes et de m'envoler.

Quitter le noir pour aller vers la lumière.

Moi, demain, je pourrai vivre pour de vrai.

En toute pureté !

L'illustration "Ronce" est de Elie DARCO.

« **Some are born to the endless night** »
The Doors, “End of the Night”

L'obscurité avait jeté son noir dévolu sur la campagne alentour, plongeant la petite route déformée qui la traversait dans un océan de ténèbres. Axel resserra son imperméable contre lui. Triste nuit de novembre. Il n'y avait pas un chat, pas âme qui vive, personne ne le prendrait en stop ici – trop sombre, trop isolé, trop tard. Cela faisait plus d'une heure qu'il marchait ainsi, grelottant, obscur dans la nuit solitaire, entouré du chant nocturne des chouettes et des insectes. Il buta dans une flaque de boue et grinça des dents.

« Ah, la garce ! Me larguer comme ça, au milieu de nulle part. Tout ça à cause d'une dispute à la con. Quelle poufiasse ! »

Il allait poursuivre son chemin quand des phares étincelants percèrent brusquement l'opacité brumeuse de la nuit. Ébloui, le jeune homme gesticula, cria ; la voiture s'arrêta enfin.

« Ah cool ! Ah merci mon Dieu ! C'est un coup de bol que vous soyez passé par là, surtout à cette heure ! lança-t-il en s'engouffrant sur le siège passager.

Qu'importe, fit une voix masculine à l'intérieur, la nuit reste la nuit, on ne sait jamais ce qui en surgit... »

Axel claqua la portière en frissonnant. Il se demanda un court instant si c'était le froid humide de la nuit qui le faisait frémir ainsi, ou le timbre désolé de son voisin ; celui-ci était teinté d'un léger accent et empreint d'une ironie bizarre. Il tourna un regard interrogateur vers le conducteur.

« Vous permettez que j'allume une cigarette ? » fit ce dernier.

Le jeune homme hocha la tête : « Bien sûr »...

La flamme du briquet éclaira brièvement le visage sombre de l'étrange conducteur. C'était un Africain, aux traits doux et aux yeux singulièrement brillants, qui mêlait l'ébène de sa peau à l'encre profonde des ténèbres.

« Puisque la nuit nous rapproche, autant faire connaissance, dit-il en expirant un nuage de fumée. Je m'appelle Laurent...

Axel, lança le jeune homme d'un air plus détendu, et je vous suis encore vraiment très reconnaissant de m'avoir pris en stop. Surtout par cette foutue nuit. En fait, pour tout vous dire, je me suis disputé avec ma copine. On revenait d'une soirée, une fille m'a simplement dragué et elle a pétié un câble. Si vous l'aviez vue ! Elle m'a flanqué hors de sa bagnole quasi à coups de trique, elle était complètement hystérique ! Enfin voilà pourquoi vous

m'avez trouvé comme un con sur le bord de la route... J'ai honte, et la garce ne perd rien pour attendre ! » Il eut un petit rire nerveux.

« Ah, les femmes... commenta son voisin avec indifférence.

— Ouais les femmes...

— C'est elles qui nous perdent. »

Axel considéra son interlocuteur avec une certaine stupeur : le ton que ce dernier venait d'employer excluait toute réplique.

La cigarette vissée au coin des lèvres, Laurent entreprit de démarrer la voiture.

« Au fait, je vous dépose où ?

— Euh... ça dépend où vous allez. Si vous allez vers Bruz, déposez-moi là-bas et je me démerderai.

— Je n'ai aucune destination.

— Comment ça ? Vous vagabondez ? Vous aussi, vous vous êtes disputé avec votre copine ?



— En quelque sorte », ricana l'autre, avant de s'engager sur la chaussée cabossée.

Silence. Les champs enténébrés filaient maintenant de chaque côté.

Axel commença à se détendre. Finalement il ne s'en sortait pas trop mal.

Il porta son attention sur le tableau de bord, et haussa soudain un sourcil étonné. Tout l'avant intérieur de la voiture était constellé de boutons lumineux, de cadrans aux formes sinusoïdales et de micros miniatures.

« Dites, c'est K2000 ici ! lança-t-il d'un air perplexe.

— C'est ma voiture de fonction, répondit l'homme noir d'un ton neutre, les yeux rivés sur la route. Elle m'a servi quand je bossais pour une association de recherches en surnaturel.

— Surnaturel, vous avez dit surnaturel ? Vous traquez les OVNIS, ce genre de choses ?

— Les fantômes, en ce qui me concerne.

— Ah... donc les fantômes peuvent aussi hanter les voitures ?

— Avez-vous entendu parler de la Dame Blanche, l'auto-stoppeuse fantôme ? »

Axel sentit soudain un frisson lui parcourir l'échine. Merde, c'est pas vrai, j'suis tombé sur un marteau !

« Euh, fit-il en déglutissant, je suppose que j'ai entendu des histoires par-ci, par-là, comme tout le monde. Ne me dites pas que vous l'avez prise en stop, si ? »

À cet instant, le bout rougeoyant de la cigarette illumina le sourire sinistre du conducteur.

« Maintenant tout a changé, murmura-t-il, tout a changé... »

« Tout a commencé il y a dix ans. Je vivais de petits boulots à droite et à gauche tout en tentant de finir mes études d'Histoire. J'avais de grandes ambitions, je voulais être un historien réputé. J'étais étudiant à Rennes, en non-assidu, puisqu'il me fallait travailler pour payer mes études ; vous savez, Axel, les bourses n'aident pas vraiment à vivre.

Et puis un jour, j'en ai eu marre de bosser comme un esclave au fast-food du coin, et un ami à moi, Jeff, m'a mis en contact avec une société privée qui s'intéressait au paranormal. Au début je pensais que c'était une secte, ou quelque chose comme ça. Mais non. Juste une association intéressée par tout ce qui sortait de l'ordinaire, comme il en existe tant aux États-Unis par exemple.

Bref, à l'époque, il ne me semblait pas utile de tergiverser sur cette question ; j'avais besoin de pognon et de nouvelles expériences. Et puis enquêter sur le paranormal, ça rappelle un peu X-Files, ça me semblait marrant. Je n'ai donc pas hésité, même si je ne croyais pas une seconde à tous ces trucs.

Au départ, notre job consistait à récolter des témoignages locaux plus ou moins extraordinaires que notre équipe, grosse d'une dizaine de personnes, analysait ensuite, décortiquait, en tâchant de démêler le vrai du faux, l'illusion de la réalité, le discours mytho du vrai témoignage. C'était cool, on était largement bien payé, pour ce que c'était. L'équipe était sympa.

Le patron, un homme d'affaires anglais, venait quelquefois nous saluer, et alors il nous ramenait parfois d'Angleterre de drôles de gadgets, tels que des capteurs magnétiques, des enregistreurs de voix spectrales, des pendules télékinésiques, bref vous voyez le topo. Il voulait qu'on aille de plus en plus loin dans nos recherches, et je pense qu'à terme, son souhait le plus cher était que nous soyons reconnus par la communauté scientifique. Mais en général, toutes nos investigations ne donnaient pas grand-chose, elles nous donnaient seulement l'occasion de nous amuser un peu.

Tout allait bien... jusqu'à cette histoire de Dame Blanche.

Un jour, mon ami Jeff, qui était aussi le mécano du groupe, mit au point plusieurs appareils, d'une minutie sans pareille, qu'il réussit à intégrer dans cette voiture et que vous pouvez voir devant vous actuellement. La bagnole comporte une caméra infrarouge, plusieurs

micros, un thermomètre extra-sensible ainsi que différents capteurs magnétiques utilisés en parapsychologie, dont je ne me souviens ni du nom, ni de l'usage.

L'objectif était simple : traquer l'auto-stoppeuse fantôme en pleine nuit, la prendre en stop, essayer de la faire parler le plus possible, enregistrer et filmer la scène jusqu'à sa disparition au prochain virage.

Les témoignages et les procès-verbaux recherchés sur Internet et dans les gendarmeries ne nous suffisaient plus ; notre équipe avait soif d'action, elle voulait du concret.

La voiture était prête, et cependant personne n'osait se porter volontaire pour cette mission. Ayant à cette époque deux ans de permis à mon actif, je me jetai à l'eau, persuadé que mes escapades nocturnes ne se résumeraient qu'à d'infructueuses petites balades tranquilles. En outre, j'allais être payé double. À ma décision, tout le monde s'enthousiasma, on loua beaucoup mon courage...

On me dressa la liste des routes du coin les plus sujettes aux apparitions de Dame Blanche auto-stoppeuse. On fit même un graphique des fréquences d'apparition dans l'année. Les conditions étaient toujours les mêmes : pleine nuit, entre vingt-trois heures et quatre heures du matin, temps brumeux ou pluvieux, chaussée détrempée, petites routes de campagne ou routes nationales peu fréquentées.

Là où ça se compliquait, c'était que la Dame Blanche n'était jamais la même ; on pouvait lui donner de quinze à trente ans, selon son apparence. La tenue vestimentaire était aussi à prendre en compte, selon qu'il s'agissait d'une motarde tuée sur la route (on la rencontrait alors au bord de la chaussée, vêtue de cuir avec un casque sous le bras), ou d'une jeune fille rentrant de discothèque (dans ce cas, elle portait des vêtements plus lumineux). Mais les fantômes de femmes mortes pendant les années soixante semblaient être les plus répandus.

On me recensa également le nom et la date de décès de toutes les jeunes femmes tuées sur les routes que j'allais sillonner, et que j'étais susceptible de rencontrer au cours de mes errances nocturnes.

Un esprit crédule et alerte aurait sans doute appris par cœur toutes ces listes afin de savoir sur quel spectre il risquerait de tomber. Mais tout borné que j'étais, je n'ai jamais voulu les apprendre par cœur. De toute façon, maintenant que j'y repense, je ne sais pas si cela m'aurait été vraiment utile...

Jeff m'expliqua comment fonctionnaient la caméra, l'alarme pour prévenir le siège de l'équipe et les magnétophones pour enregistrer l'éventuelle conversation avec le fantôme.

J'écoutai d'une oreille polie, puis mes déambulations commencèrent.

Je ne roulais pas toutes les nuits et jamais au hasard. Toutes les conditions que j'ai citées tout à l'heure devaient être réunies. Et puis en règle générale, je partais le jour anniversaire de la mort de telle ou telle femme décédée sur une des routes de mon parcours – c'était des nuits à ne pas manquer.

Pendant les quelques premiers mois de ce nouveau boulot, tout se passa à merveille. Je gagnais bien ma vie, même si mes errances se révélaient bien sûr infructueuses, et pour quelques nuits blanches par mois, mon biorythme ne fut pas le moins du monde perturbé. Évidemment, à chaque fois que je partais le soir pour deux ou trois heures de route, je ressentais un peu d'appréhension, mais à ma place qui n'en aurait pas eu ? Je mettais alors les Doors dans mon autoradio ; avec Jim Morrison dans les oreilles, je filais sur les petites routes de campagne, persuadé qu'en aucune manière il ne me serait donné de franchir les portes d'un autre monde.

Je faisais mon travail avec tout le sérieux qu'on attendait de moi. La voiture ne servait que pour ça, et puis l'équipe me faisait assez confiance pour ne pas avoir besoin de vérifier le compteur les nuits où l'on me savait dehors.

Une année s'écoula ainsi, calme et prospère, sûrement une des meilleures de toute mon existence...

Dans la nuit du deux au trois septembre 1997, je partis comme d'habitude vers vingt-deux heures trente. Je comptais finir ma tournée vers deux heures du matin. J'avais d'abord emprunté une petite nationale menant vers Dol, puis à minuit je bifurquai sur une route champêtre, à la chaussée boueuse, non loin de Goven. C'est... c'est sur cette route que je l'ai vue. Une silhouette blanche debout sur le bas-côté, jaillissant brutalement du crachin brumeux ; une grande forme maigre et terriblement pâle dont le vêtement, d'une immaculée blancheur, réfléchissait la lumière insolente de mes phares. Elle faisait du stop non loin d'une discothèque désaffectée.

À sa vue, mes mains se crispèrent sur le volant, ma bouche devint subitement sèche... Je me rappelle très bien ; à ce moment-là, mon lecteur CD venait de changer de piste et avait troqué le timbre puissant de Jim contre la troublante suavité d' « Old Friends » de Simon and Garfunkel – un morceau dont les violons prophétiques semblaient s'accorder à l'aura spectrale de ma future passagère.

Ma voiture dépassa la jeune femme pour ralentir et s'arrêta un peu plus loin.

« Putain, putain, putain, putain, putain... ! »

C'était à peine si je réalisais que je claquais littéralement les dents de terreur, pendant que j'observais dans le rétroviseur la jeune femme s'approcher à pas lents, à pas lents, à pas lents ! de la voiture. Sa démarche était vraiment particulière ; j'aurais juré qu'elle ne marchait pas sur le sol mais qu'elle glissait, tant ses jambes paraissaient immobiles et cependant elle s'approchait ! Elle s'approchait ! ... Mon premier mouvement fut d'appuyer de toutes mes forces sur l'accélérateur et de foncer comme un fou, à tombeau ouvert, dans la nuit noire sans savoir où aller. Mais je ne pouvais pas faire ça ; je m'étais engagée dans cette agence, j'avais fait la promesse de prendre en stop toute femme habillée de blanc que je rencontrerais. Et puis l'équipe serait fière de moi si j'arrivais à tirer quelque chose de cette rencontre hors du commun.

J'appuyai donc comme un dément sur le bouton d'alarme afin de réveiller le QG de la société, comme il était convenu en cas extrême. Je mis rapidement en route les caméras et les différents magnétos, tout en jetant de brefs coups d'œil dans le rétroviseur.

Puis, j'inspirai un bon coup et décidai de me comporter en robot impassible. Observation, analyse. Observation, analyse. Observation, analyse.

La jeune femme s'assit sur le siège passager – le même siège que vous occupez à présent, Axel. Immédiatement, je notai le froid qui s'installa dans la voiture en même temps qu'elle ; un coup d'œil rapide au thermomètre m'apprit effectivement que la température intérieure venait de chuter de cinq degrés. Un vieux parfum mêlé d'eau de Cologne et naphthaline rance me chatouilla désagréablement les narines.

La femme paraissait fragile, légère, immatérielle, avec ses grands yeux gris qui me dévisageaient sans me voir, ses pommettes osseuses, son front haut et dégagé. Ses longs cheveux d'un noir profond étaient constellés de petites gouttes de pluie. Elle portait une robe d'été blanche et simple, qui était sans doute à la mode dans les années soixante.

Elle devait avoir la trentaine, tout au plus.

« Bonsoir, dis-je en tentant de maîtriser ma voix, je peux vous déposer quelque part ?

— Allez tout droit s'il vous plaît, et déposez-moi au premier carrefour que vous rencontrez. C'est là que je vis. »

Sa voix, basse et calme, était semblable au souffle d'un mourant.

J'acquiesçai en frissonnant et démarrai. Affreux souvenir que celui de ce silence de mort, de cette terreur grondante qui me dévorait les entrailles ! Tandis que je roulais prudemment, mon étrange passagère gardait ce même regard singulier, perdu, fixe. Dans les ténèbres, j'apercevais les délicats contours de son visage et de sa frêle ossature ; c'était une ombre malade que la faible lumière bleue du tableau de bord dessinait, noyée dans une effrayante aquarelle de clair-obscur.

« Co... comment vous appelez-vous ? dis-je après m'être raclé la gorge. Je m'appelle Laurent.

— Martha... » souffla-t-elle, en se tournant enfin vers moi. Je sentis alors toute l'intensité, tout le poids de cet horrible regard sur moi. Mon sang ne fit qu'un tour. Il fallait que je dise quelque chose... vite !

« Ehm.... Enchanté... euh... sans vouloir être indiscret... que faisiez-vous toute seule dehors à une heure aussi tardive ? »

Silence. À mon grand soulagement, la jeune femme reporta ses yeux vitreux sur la route.

Dans l'autoradio, Simon and Garfunkel s'étaient tus.

J'avais chaud, mes yeux me piquaient et je tremblais. Il fallait pourtant me concentrer sur la conduite. Nous avons emprunté un large chemin poussiéreux. Un vieux panneau m'annonçant la bifurcation prochaine vers la nationale me rassura un peu. Toutefois, je ne voyais pas de quel carrefour elle pouvait parler...

Je n'allais pas tarder à le savoir. A peine avons-nous franchi un croisement fangeux que ma blanche compagne me pria de m'arrêter. « S'il vous plaît, arrêtez-vous ! »

J'obtempérai, non sans angoisse.

« Qui y a-t-il ? »

— Nous sommes arrivés. »

À cet instant, le narrateur fit une pause.

Recroquevillé au fond de son siège, l'arrière du crâne plaqué contre la vitre du passager, Axel ne perdait pas une miette de cet étrange récit. La nuit, l'obscur campagne qui défilait sans fin, la voix grave et hypnotique du conducteur, toute cette tension palpable, contribuaient à distiller dans son esprit l'essence pure de la terreur.

Depuis qu'il était monté dans cette voiture, un affreux pressentiment nourrissait son malaise croissant.

Un pressentiment que quelque chose n'allait pas, un pressentiment que ce type ne cherchait pas seulement à l'effrayer avec ses histoires à dormir debout.

« Et ensuite, euh... que s'est-il passé ? » bégaya-t-il.

Le conducteur se pencha brièvement pour allumer une autre cigarette puis reprit son récit :

« Nous nous sommes arrêtés environ quelques mètres après le vieux carrefour. Celui-ci était surmonté d'un petit calvaire à droite de la chaussée ; une croix en granit décrépi me semblait-il, dont l'ombre, plus noire que la nuit même, s'élevait méchamment au-dessus de nous. À ses pieds, gisait une couronne de fleurs fanées.

Je lançai un regard angoissé vers mon épouvantable passagère.

« C'est ici », murmura-t-elle, les yeux rivés sur la croix.

La peur surgissait en moi par vagues successives, je ne comprenais pas ; elle était censée disparaître en criant, pourquoi ne le faisait-elle pas, bon sang ? Pourquoi m'avait-elle demandé de m'arrêter ici, auprès de ce calvaire désolé ? Son comportement n'était pas habituel.

J'en étais là de ces terribles réflexions lorsqu'elle se tourna enfin vers moi. Je manquai respirer. Ses iris avaient pris une teinte lumineuse que je ne leur avais pas vue auparavant.

Ses lèvres exsangues s'étirèrent en un sourire indéfinissable, mêlé de tristesse et de je ne sais quel enthousiasme.

Elle leva lentement sa main froide pour me caresser la joue.

Je poussai un cri et eus un violent mouvement de recul.

« Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ? chantonna-t-elle d'une voix atrocement calme. Je vis là, enterrée sous ce carrefour depuis des siècles, sillonnant les routes à la recherche d'âmes à perdre. Pour les humains, j'étais devenue une sorte de Banshee... Aujourd'hui je ne suis plus que la Dame Blanche dont le cri emporte les âmes au détour d'un ultime virage. À chaque époque, ses maux et ses fantômes. Si tu savais pourtant combien je suis lasse d'être seule... Toi, toi ! tu sais qui je suis, tu étais parti à ma recherche, n'est-ce pas ? Tu voulais me connaître davantage... Eh bien ! sais-tu qu'en me laissant réaliser ton souhait, tu combleras aussi mon ardent désir d'être accompagnée sur ces routes solitaires ? Éternellement nous, l'Homme Noir et la Dame Blanche... »

Elle m'enlaça doucement puis me souffla à l'oreille :

« Toi aussi, tu t'abreuveras des âmes... »

J'ai essayé de me débattre bien sûr... Mais sa poigne était d'une force incroyable. Elle m'a enlacé de nouveau, je me suis laissé aller et... Martha a bu ma vie dans un baiser.

....

...Comme je vous le disais, depuis cette rencontre mon existence a radicalement changé. Je suis passé de l'autre côté maintenant... Non Axel, ne me regardez pas avec ces yeux de chien battu, vous savez très bien de quoi je veux parler... L'asso pour laquelle je travaillais a depuis longtemps perdu ma trace. En fait, pour être honnête, tout le monde a perdu ma trace. Je suis administrativement et cliniquement mort... Ah, tiens ! ça tombe bien, regardez sur votre droite, nous arrivons au calvaire de Martha. On va s'arrêter un petit moment, si vous le voulez bien... »

L'homme coupa brutalement le contact.

Le cœur prêt à rompre, Axel respirait bruyamment.

« Laissez-moi là... Je veux sortir, s'il vous plaît... »

Le conducteur ouvrit sa vitre de quelques centimètres et jeta nonchalamment sa dernière cigarette.

Il détacha sa ceinture de sécurité pour mieux se pencher vers son voisin, un rictus aux lèvres.



Un rictus qui s'ouvrit sur des dents blanches, pointues, luisantes... atroces.

Illuminées par la lumière glauque du tableau de bord.

Quelques instants plus tard, tandis que les rouges rivières de son âme ruisselaient sur sa gorge trouée, l'infortuné jeune homme, presque inconscient, aperçut à travers le pare-brise deux silhouettes près du calvaire, l'une d'une blancheur lumineuse, l'autre d'une ardente noirceur, qui s'étreignaient...

Réunies pour l'éternité, elles dansaient autour de la croix, complices d'un même secret.

L'illustration "Road Ghosts" est de CHYME.

Fantôme de clown triste

C'est triste d'être le fantôme d'un clown, et ce n'est pas le nez rouge éclaboussant mon suaire qui témoignera du contraire !!

Depuis vingt ans déjà j'erre dans les cirques, les salles de spectacles, les théâtres. Mais personne n'est là pour écouter mon histoire : L'art est mort !

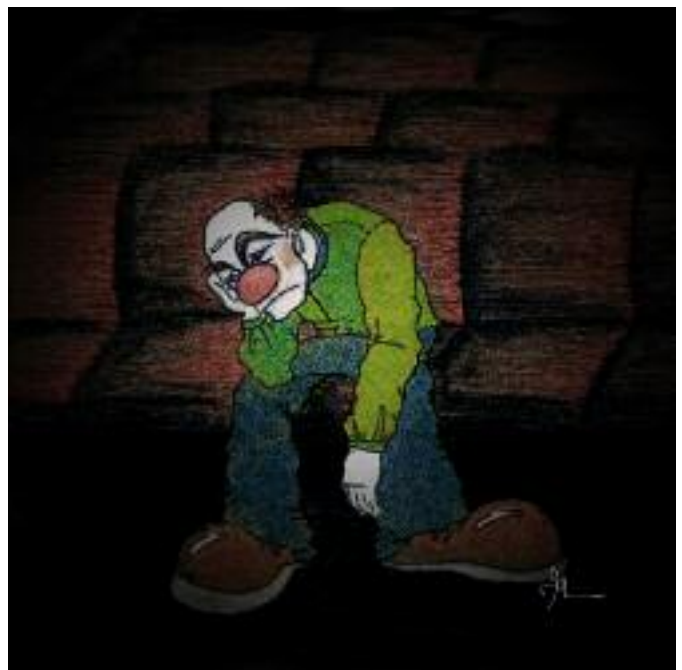
Je me souviens pourtant de mes belles années, lorsque mon embonpoint naissant avait donné l'idée à Stella de dessiner une cible sur mon ventre.

« Tu sera le roi Ubu », disait-elle sans arrêt. Et lorsque je voulais protester, elle m'embrassait. Embrasser un homme aux cheveux carotte, aux pieds longs comme des péniches et à la voix haut perchée telle une sirène de police. Je n'ai jamais su résister à Stella. Ni moi ni le dompteur. Lui, il arborait une toison velue comme une jungle sur son torse. Ses muscles étaient si noueux que ses bras ressemblaient à des branches de chênes, et quant à la forêt de ses cheveux... Tout le monde l'appelait Georges de la Jungle, c'était son titre de noblesse.

Entre nous deux la guerre faisait rage pour conquérir le cœur de Stella l'acrobate. Georges chatouillait les amygdales de léopards en rut, moi je cassais quinze assiettes à la douzaine et à la minute. Lui faisait frémir les spectateurs, et moi je les faisais rire.

Nos préparatifs étaient intenses. M. Loyal hurlait et j'entrais en piste. Jamais clown n'avait eu les cheveux aussi raides. Un porc-épic en aurait été foudroyé de jalousie. Jamais on n'avait vu un nez si volumineux, clignotant et klaxon tout à la fois. Pourtant Georges rivalisait. Il jouait du violon avec les moustaches du lion, peignait en bleu les tâches des léopards, posait une immense patte griffue sur son torse nu. Stella elle-même se prenait au jeu de notre rivalité : simulant une patineuse sur glace, elle enchaînait les triples axels dans les airs.

Pourquoi. Pourquoi ? Pourquoi ? !!! Pourquoi les salles se désemplirent-elles petit à petit ? Nous, pris dans notre jeu amoureux, nous n'avions rien vu. Certes, on nous nourrissait un peu moins. Certes, les lions étaient plus enragés et Stella plus légère, le poil de Georges un peu moins luisant peut-être. Pourtant les rires et les cris de frayeurs raisonnaient toujours plus forts dans la salle. Jamais nous n'avions été meilleurs.



Le 22 décembre 1972, le jour de la naissance de Vanessa Paradis et de la mort de John Wayne, le directeur nous réunit tous. Le directeur, c'est le monsieur bien habillé, toujours

un peu gros, et qui se frotte les mains en regardant les spectateurs s'engouffrer dans le chapiteau. Là, son ventre pandouillait, flasque dans un pantalon trop grand. Ses mains étaient moites et sur son front perlaient des gouttes de sueur aussi grosses que des araignées. Il parlait vite, mais pour une fois il ne hurlait pas. Au contraire, sa voix était si douce que nous devions nous rapprocher pour bien l'entendre.

Le directeur nous donna d'abord des chiffres. Moi, j'ai fait l'école du cirque, alors les chiffres... Puis il lança des grandes idées. Mais les grandes idées c'est comme les assiettes des clowns, si on ne les rattrape pas elles se cassent. Et mon cœur se cassa.

Il disait que la télévision envahissait tous les ménages. Les entrées n'avaient jamais été aussi rares. Il faudrait diminuer le nombre de spectacles et ne garder que les plus rentables en rires ou frissons.

Je regardai Stella. Qu'elle s'en aille ou bien que je parte, la douleur serait la même, insupportable. Et sur ma grande figure blanche de clown, je pleurai jusqu'à effacer mon maquillage. Georges nous regardait aussi.

Le dernier spectacle. Après cette soirée nous serions séparés, comme des frères orphelins que l'on place dans des foyers différents. Le directeur était avec les spectateurs, assurant la claque et décidant qui ne serait plus là après ce soir.

Tous, nous nous surpassâmes. L'homme canon perça la toile du plafond. Je cassais vingt trois assiettes à la douzaine. Georges chevaucha son lion tout en jouant au violon avec ses moustaches. Et Stella sauta sans filet.

Je n'ai plus le cœur à rire. Je n'ai plus de cœur du tout. Il en reste bien une trace, là, sur mon suaire. Elle ressemble à la forme d'un nez rouge mais moi je sais que c'est juste une ombre écarlate, tout ce qu'il reste d'un cœur d'enfant, d'un cœur d'artichaut, d'un cœur de clown. Je suis mort. De froid ? De rage ? De faim ? De chagrin ? Je suis mort à cause des travées vides sous le chapiteau. La télévision m'a-t-on dit autrefois ! Les âmes d'enfant ont-elles tant changé ?

Aujourd'hui, j'erre dans les salles de spectacles, mais elles sont bien vides. Quelquefois, un auditeur comme toi écoute mon histoire. Et je lui pose toujours la même question : as-tu vu Stella, la plus jolie des acrobates ? Je la recherche depuis sa chute ce soir là. Mais je croise rarement son fantôme.

Je suis très jaloux, je crois qu'elle reste auprès du vieux Georges, le gardien du zoo !

L'illustration "Fantôme de clown triste" est de Gabrielle LEBLANC.

Schizoglossie : Fissuration congénitale de la langue, qui peut être soit simplement bifide, soit nettement divisée sur toute sa longueur.

La femme était emmitouflée dans un épais manteau noir. Une écharpe de couleur vive cachait son cou, des gants de cuir ses mains, et un bonnet sombre enveloppait sa chevelure. Son visage, dont les yeux se terraient derrière l'écran opaque d'une paire de lunettes de soleil, était tellement fardé de maquillage qu'elle aurait pu rivaliser sans peine avec un clown de foire ; pourtant, rien dans son apparence ne donnait envie de rire : elle semblait dégager une aura de respect.

C'était la plus singulière cliente qu'il m'avait été donné de conduire en trente-sept années de métier. Et Dieu sait si on en voit, des gens bizarres, lorsqu'on est chauffeur de taxi !

J'étais en train de rouler tranquillement sur la rocade, maudissant la nouvelle ligne de métro qui, en deux mois, m'avait ravi la quasi totalité de ma clientèle. Adieu le centre-ville ! Adieu, peut-être, la route.

Mais je n'avais pas vraiment envie de prendre ma retraite. D'un autre côté, ce n'est pas à soixante balais qu'on se reconvertisse dans un autre boulot. Alors je roulais, vidant espoir et réservoir en cherchant un utopique quartier qui aurait encore eu besoin de moi. C'est ainsi que j'aperçus la femme.

Elle attendait au croisement de la place des Fusillés, non loin des quais, son écharpe pourpre voletant dans son dos comme la chevelure d'une déesse. Apercevant mon véhicule, elle leva sa main gantée de noir.

Je stoppai devant elle, et elle se glissa sans mot dire dans la voiture, juste derrière moi. Inexplicablement, un frisson parcourut lentement mon échine, comme si l'on avait frotté une lame contre une vitre. C'était peut-être à cause de l'odeur.

Le parfum était fort, sauvage, et j'en perçus toute l'animale saveur dès que la femme eut refermé la portière.

Jetant un coup d'œil professionnel dans le rétroviseur, j'allais lui demander « Où va-t-on, chère madame ? », lorsqu'elle sortit ses lunettes tout en faisant glisser son bonnet.

Elle était chauve comme un œuf ! Pas le moindre cheveu sur le caillou. Merde, pensai-je, elle doit avoir un cancer ou un truc du style. Pas étonnant qu'elle se maquille autant ; la pauvre femme ne doit pas briller par sa beauté.

J'essayai de décrocher de son crâne lisse ; pas question de la mettre mal à l'aise ; ça devait être assez dur comme ça sans avoir à supporter le regard d'autrui. C'est donc instinctivement que mon regard rencontra le sien.

Je dois préciser que la scène ne prit, au total, pas plus d'une seconde : j'avais déjà mis le compteur en route, et j'estime que regarder les clients dans le blanc des yeux ne fait pas réellement partie de la note. Tout ça pour préciser que ce que je vis, je ne peux pas affirmer avec une certitude absolue l'avoir vu tel que je vais le décrire. Le fait est qu'il n'est des fois nul besoin de contempler des heures durant un phénomène pour se persuader de sa réalité ; quand bien même ledit phénomène ne présenterait-il rien de naturel.

La passagère fixait son regard sur moi, et j'aurai juré que ses yeux transparents dénués de cils comportaient une pupille trop verticale pour être qualifiée d'ordinaire ; c'étaient des yeux de félin.

Mais il y a autre chose. Une fraction de seconde avant que je baisse les yeux, elle se mit à sourire, et ses canines semblaient si longues...

Je ne crois pas aux contes de bonnes femmes ; je leur laisse volontiers vampires et loups-garous, mais ce que je vis, ou ce que je crus voir ce jour-là, restera à jamais ancré dans ma mémoire, et viendra hanter jusqu'à ma mort les longues nuits d'hiver.

« Où... où allons-nous, chère madame ? »

Ma voix trahissait incontestablement mon trouble. J'espérais qu'elle ne remarquerait pas à quel point j'étais confus. Quoi qu'il en soit, elle n'en montra aucun signe.

« Rue Delafosse. Attendez... »

Elle se mit à fouiller dans un sac à main en peau de crocodile, en sortit un morceau de papier chiffonné qui avait dû être jadis une carte de visite, et fronça son front où l'absence de sourcils créait d'étranges rides.

« Ah. Voilà. Numéro 96. »

L'information était superflue. Je m'abstins d'en faire la remarque, et mis le moteur en route. La rue Delafosse était à l'autre bout de la ville. Compte tenu de la densité de la circulation, il allait nous falloir une bonne demi-heure pour y parvenir.

Le silence s'installa dans la voiture, pesant.

Lorsque la femme rajusta ses lunettes, je me décidai, comme mû par une curiosité malsaine, à engager la conversation.

« Vous n'êtes pas de la région. »

Ce n'était pas une question : elle avait un accent étrange, dont l'origine était difficile à déterminer.

« Non. Je viens... Je viens de très loin.

C'est vague, fis-je avec un sourire qui se voulait sympathique.



Vous n'avez pas idée, répondit-elle avec le même sourire.

Vous êtes bien énigmatique.

C'est à cause de mon apparence que vous dites cela. Ne vous y fiez pas. Je rentre chez moi, c'est tout. Je rentre chez moi après un long voyage. »

J'avais manifestement touché une corde sensible. Elle s'était mise à parler, et, à vrai dire, elle aurait pu raconter n'importe quoi à partir de cet instant : tout pour ne pas laisser le silence se réinstaller. Et puis je commençais à cerner cet accent ; bon sang, je l'avais sur le bout de la langue, pour l'avoir déjà entendu. Mais où, et quand ? Elle avait une façon de prononcer les « s »... sifflante. Pas un zaiezaiement, non. Autre chose.

« Vous voulez que je vous dise ? L'endroit a changé depuis que je suis partie. L'endroit a beaucoup changé. »

Elle avait insisté sur le « beaucoup » ; et moi, je ne comprenais rien à ce qu'elle voulait dire. Il en allait ainsi avec la plupart de mes clients. Il suffisait de les lancer sur un sujet, et souvent, ils s'engageaient dans un long monologue qui ne prenait fin qu'avec la course. « Il faut avoir l'âme d'un confident pour être un bon taxi », ne cessait de me répéter mon père, qui exerçait le même boulot.

Il se mit à pleuvoir à grosses gouttes, et le chuintement des essuie-glaces vint bien vite rythmer le discours de la passagère. Je n'écoutais qu'à moitié ce qu'elle disait ; il est impoli pour un chauffeur d'écouter trop attentivement ce que raconte son client. L'idée, paradoxale, me fit sourire.

« ... des années que je suis partie. J'ai l'impression que cela fait des siècles. Dites, c'est encore loin ? »

Elle avait posé une main dénuée de gant sur mon épaule pour me poser la question, comme si elle se doutait que je ne prêtais pas attention à ses paroles. L'un de ses doigts effleura la peau de mon cou, et je réprimais un nouveau frisson : le contact de sa peau était désagréablement chaud. Je ne sais pas pourquoi, mais cette chaleur me surprit ; je m'attendais, de façon étrangement primitive, à ce que ses phalanges soient aussi froides que la mort. On eût dit de son épiderme qu'il était... squameux. C'est le seul mot qui me vint à l'esprit, et c'est toujours le seul qui me revient lorsque je repense à toute cette histoire. Quant à ses ongles, ils étaient longs, très longs ; plus, en tous cas, que le demanderait le féminisme le plus obtus dont elle pouvait faire montre. Le vernis noir dont elle les avait peints leur donnait l'affreuse apparence de griffes. Ou plutôt de serres, me dis-je, repensant au contact ophidien de ses doigts.

« Nous sommes presque arrivés. »

Je venais effectivement de m'engager dans la rue Delafosse. J'étais pressé de relâcher ma cliente : je commençais à me sentir vraiment mal à l'aise, avec son regard perçant ma

nuque et cette odeur indéfinissable qui semblait émaner d'elle comme une invisible aura démoniaque. C'est pourquoi je fonçais à travers la rue, cherchant des yeux le fameux numéro 96, cependant que la passagère reprenait son monologue sifflant.

« Vous savez, il me tarde vraiment de retourner chez moi. De revoir ma famille. C'est une grande famille, vous savez... »

Elle avait une façon étrange de répéter sans cesse « vous savez », comme si j'étais réellement censé savoir.

« ...et puis j'ai changé. Ce voyage m'aura fait du bien, en quelque sorte. Je reviens d'Égypte. J'ai appris beaucoup, là-bas, vous ssavez... Vous êtes déjà allé en Égypte ?

Euh... non. Non.

Vous devriez. C'est un très beau pays. C'est là-bas que j'ai mué.

Pardon?

Oui, c'est en Égypte que j'ai changé. Vous ssavez, il y a une région, là-bas, que les autochtones appellent « le Fayoum ». C'est dans ces marais, paraît-il, que vit Sebek, le Dieu-crocodile. Des légendes, bien entendu... Mais toute légende ne contient-elle pas sa part de vérité ? »

C'est à ce moment-là que j'aperçus le bâtiment, au loin. Et je savais, sans savoir comment, que c'était là notre destination.

Je connaissais cette vieille bâtisse. Mais le moment n'était pas venu de me laisser impressionner par de vagues et irrationnels soupçons. J'aurais mis, plus tard, ce genre de spéculation sur mon état de haute nervosité ; s'il n'y avait eu la suite.

J'entreprenais de freiner lorsqu'un sifflement retentit derrière moi.

Ça y était. Je venais de me garer devant le reptilium. Il était fermé depuis plus d'une heure. Mais le faire remarquer à la femme me paraissait complètement ridicule. J'allais me retourner pour lui dire que nous étions arrivés, lorsqu'elle m'empoigna à la gorge d'un geste brusque, me forçant à la regarder dans les yeux, dont elle avait ôté les lunettes.

Et je m'étais trompé, bien sûr. Ce n'était pas des yeux de félin.

C'était des yeux de serpent.

Quelques mots sifflèrent à mes oreilles :

« Oh, oui. Vous ssaurez. »

Je ne fus même pas surpris lorsqu'elle darda sa longue langue bifide vers mon visage, avant de me mordre sauvagement à la gorge. Le venin courut dans mes veines à une vitesse folle, en direction du cœur. Puis je perdis connaissance.

Voilà deux mois que je suis enfermé dans cet hôpital. Les médecins se refusent à me laisser sortir. Ils veulent déterminer le mal dont je souffre. J'ai beau leur répéter que je n'ai mal nulle part, ils n'en continuent pas moins de me considérer comme un phénomène de la nature, dont ils peuvent à loisir se servir comme cobaye.

D'après certains, je souffre de schizoglossie, terme dont j'ignore la définition. D'autres affirment que les symptômes que je présente dépassent de loin tout stade de cette affection.

Mais ma décision est prise. Je ne donnerai pas mon corps à la science.

Ce soir, je vais m'évader. Cela fait plusieurs jours maintenant que je n'y tiens plus : le goût du venin est de plus en plus présent dans ma bouche, et puis je perds mes cheveux et ma peau à un rythme trop rapide ; je ne pourrais plus leur cacher longtemps. Sans compter les écailles qui commencent à apparaître...

Je dois retrouver ma mère. Il faut perpétuer l'essspèce...

L'illustration "Schizoglossia" est de Alain VALET.

« L'enfance est la seule période où on peut encore croire en des choses que l'on sait être fausses. »

Ray Bradbury

Le vieux monsieur avec ses grosses lunettes me regarde bizarrement. Il attend une réponse. Après, il écrit sur son papier.

Il me regarde, me sourit et repose sa question.

« Pourquoi as-tu fait ces vilaines choses ? »

Je reste toujours muet et il finit par baisser la tête. « Il est plus gentil que les autres » je pense dans ma tête. J'hésite, puis je réponds :

« C'est Aldo qui m'a dit de les faire... »

Il relève la tête. Il est vraiment moche avec ses grosses lunettes.

« Qui est Aldo ? il demande.

— C'est mon ours en peluche. »

La première fois que j'ai vu Aldo, c'était à la fête foraine du village de Mamie. J'aime bien cette vogue (« vogue c'est un mot de chez nous » me disait Pôpa. « Ailleurs, on dit fête foraine ») car c'est la seule que je connaisse qui fasse des barbes à papa goût citron. Il était assis là, dans le jeu des pinces, attendant que quelqu'un vienne l'attraper. Mais les petits enfants ne voulaient pas l'attraper lui. Non, eux, ils voulaient « Buzz L'éclair ». Le grand Buzz, qui, quand on appuie sur son ventre, crie : « Buzz l'Eclair à la rescousse ! » Complètement débile.

Moi, je l'ai remarqué tout de suite. Ou plutôt, c'est lui qui m'a remarqué. Il m'a lancé un grand sourire et a dit : « Salut Matt.

— C'est pas Matt. C'est Matthieu. J'aime pas Matt », je lui ai dit.

En rentrant à la maison, mon ours sous le bras, Mômman m'a dit que si je voulais qu'il m'aime, il fallait lui donner un nom. Car une peluche sans nom finissait par ne plus aimer son maître et l'oubliait. Moi, je voulais pas qu'il m'oublie. C'était mon copain pour la vie. Lui et moi contre le monde entier.



« Aldo » que je lui ai répondu. « Il s'appelle Aldo ». Et Môman a rigolé.

Aldo, c'est parce que mon pôpa adore Aldo Maccione. C'est un acteur qui fait rigoler. Et parce que Pôpa est très fort pour imiter Aldo Maccione et qu'il me fait beaucoup rire quand il fait ça.

« Ton ours en peluche ? »

Il écrit sur son papier.

« Oui, mon ours en peluche. »

Je sais qu'il me croit pas... mais je m'en fiche. Je m'en fiche de ce qu'il pense, et de ce que pensent tous les autres gens qui sont venu me poser des questions avant lui.

Même si lui, c'est le plus gentil de tous. Même si c'est le plus moche.

« Est-ce que tu comprends pourquoi tu es ici, Matt ?

— Matthieu. C'est Matthieu. »

Pourquoi je suis ici ? Oui je sais pourquoi je suis ici. Je suis ici parce que j'ai tué ma môman et mon pôpa.

Enfin je pense que c'est pour ça.

J'ai tué Môman avec un Laguille, puis j'ai tué Pôpa avec les Beatles.

Les gens me posent des questions et me demandent si je comprends que ce que j'ai fait est pas bien. J'en sais trop rien.

Mais pour Aldo, c'est bien. Alors pour moi tout baigne.

« Tout baigne, m'sieur » je réponds.

Monsieur Martin (je crois que c'est comme ça qu'il s'appelle) gribouille sur sa feuille.

« Tu veux m'en parler ? Tu veux bien me raconter ce qui c'est passé ? Je sais bien que tu a déjà raconté cette histoire à plusieurs personnes avant moi et que tu dois en avoir marre, mais j'aimerais bien que tu me la raconte à moi. Tu veux bien ?

Je hoche la tête pour lui faire comprendre que je suis d'accord.



– Très bien. Je t'écoute. »

Ça a commencé la première nuit. Quand Pôpa m'a puni. J'ai pleuré dans ma chambre et Aldo est venu me prendre dans ses bras. J'étais bien au chaud dans sa douce fourrure de peluche. Il m'a dit que mon pôpa avait pas le droit de me punir comme ça alors que j'avais rien fait de mal. Il m'a dit que c' était lui qu'il fallait punir. J'ai relevé la tête pour regarder dans ses yeux en forme de billes noires.

« Je pense pas que Pôpa voudra que je l'enferme dans sa chambre » j'ai dit en plaisantant.

Il m'a répondu qu'il ne parlait pas de ça.

« De quoi alors ? » je lui ai demandé.

Et puis j'ai dit « Non pas comme ça » et je suis allé me couché.

Mais le lendemain, mon pôpa a recommencé. Il m'a encore puni alors que j'avait rien fait. Et encore une fois, c'est Aldo qui m'a consolé.

Aldo c'était mon meilleur ami de la terre entière et même de l'univers. Et c'est là qu'on a signé notre pacte de sang comme il a dit. J'ai piqué mon doigt avec une épingle. Aldo a fait pareil. Et on a mélangé notre sang. A présent, c'était lui et moi contre le monde entier.



Et quand Pôpa a décidé de me punir encore j'ai dit à Aldo : « Comment on s'y prend ? »

Et Aldo a sourit.

La première étape était de se débarrasser de Mômman. J'avais pas trop au début mais Aldo m'a convaincu. Et alors j'suis allé voir ma môman. Elle était en train de repasser mon maillot du foot que j'avais sali en jouant avec Cédric. Je tenais Aldo par sa patte gauche, et avec sa patte droite, il m'a montré le couteau sur la table. C'était un Laguille ou un truc comme ça. Alors j'ai pris le Laguille et j'ai mis cinq coup dans le dos de ma môman.

Elle a même pas crié. Ni pleuré. Moi j'aurais pleuré à sa place. Déjà que je pleure quand Tommy il me donne des coups pieds à la récré.

C'était tout rouge sur le carrelage de la cuisine. Et j'ai dit à Aldo « J'espère qu'on me forcera pas à nettoyer. J'aime pas nettoyer ». Puis j'ai regardé ma môman et des larmes ont coulé de mes yeux. Ça m'a fait de la peine quand même.

Mais Aldo souriait. Pour lui, c'était bien. Alors pour moi tout baigne.

Après, Aldo il m'a dit que le Laguille c'était pas assez pour mon pôpa. Il était plus robuste que Môman et donc ça risquait d'être dur s'il avait le temps de réagir ou qu'il tombait pas tout de suite. Heureusement Pôpa prenait son bain, un bon bain chaud comme il les aime, et Aldo m'a dit que c'était le moment parfait pour le faire.

Alors je suis rentré dans la salle de bain. Pôpa écoutait la petite station radio qu'on a mis dans la salle de bain. C'est Tata Susanne qui l'a offert à Môman pour son anniversaire. La musique était très forte donc il m'a pas entendu rentrer. C'était les Beatles. Môman aimait bien les Beatles. Surtout la chanson « Hey Jude ». J'aimait bien quand elle me la chantait. Puis Aldo m'a expliqué comment j'devais faire et je l'ai fait.

Tout est devenu noir quand la radio est tombée dans la baignoire. Comme les jours où y'a le tonner et les éclairs. J'ai peur des éclairs. Et j'dois avouer qu'ça m'a fait un peu peur aussi quand ça à tout sauté. Quand la lumière est revenue, mon pôpa tirait la langue et ça sentait mauvais. Comme quand on oublie le pain de mie dans le toasteur. J'ai regardé Aldo. Il souriait.

Pour Aldo c'était bien. Alors pour moi tout baigne.

Le vieux monsieur avec ses grosses lunettes me regarde bizarrement. Il continue de griffoiller sur sa feuille. Il fait une tête étrange. Mais moi je souris.

« Pourquoi est-ce que tu souris ? » il me demande.

Je lui répond que c'est pour rien. Mais si je souris, c'est parce que je sais que tout sera bientôt fini. Aldo me regarde et me souris aussi. Il est là. Juste derrière monsieur Martin. Et il tiens un couteau dans sa patte, sûrement un Laguille.

Je savais qu'il allait venir. On est inséparable lui et moi. Des vrais amis. Jamais il m'aurait abandonné tout seul ici.

Je souris parce que je sais que bientôt tout sera fini. Et que Aldo et moi on sortira d'ici ensemble. Main dans la main.

Moi et lui contre le monde entier.

Cette nuit-là, j'avais parcouru la campagne silencieuse pendant des heures. Une corneille noire m'accompagnait dans cette folle course nocturne en poussant des croassements rauques. Sa robe iridescente et mon long manteau sombre fusaient dans l'air vif de la plaine.

Depuis dix ans, toutes les nuits, je répétais le même scénario. Au dernier coup de minuit, je sortais de mon refuge souterrain. Je recouvrais de terre et de branchages la lourde trappe qui m'isolait des humains et de leur existence puis, humant les effluves du sol et tendant l'oreille à l'affût du moindre bruit, je m'enfonçais dans l'obscurité.

À une heure, j'atteignais le village. La petite maisonnette qui fumait devant moi, abritait une superbe jeune fille.

Ses longs cheveux blonds dénoués caressaient le velours de sa peau jusqu'à la taille. Son regard bleu frangé de longs cils avait transpercé mon âme et, pour rien au monde, je n'aurais manqué ce rendez-vous nocturne.

J'aimais cette créature délicate, presque femme. Son visage pur, le velouté de son teint et son cou gracile me hantaient. Seule l'image de cet être lumineux apaisait les errances de ma vie solitaire et mes souffrances. Je ne l'avais jamais approchée mais, chaque nuit, dissimulé derrière la fenêtre de sa chambre, je la regardais dormir.

Cette rencontre avait fait vibrer mon cœur de vieillard pour la première fois. Pendant un court instant, la psyché installée dans la chambre de la jeune fille avait renvoyé mon visage. De lourdes larmes coulaient sur mes joues creusées. Dans le reflet éphémère du miroir, j'avais cru voir un être vivant, presque humain.

Le jour, je me reposais de mes escapades nocturnes. À minuit, je me réveillais assoiffé. Mon irrésistible besoin de me nourrir me rendait souvent incontrôlable.

Je redoutais ces moments de lutte avec moi-même mais ces envies frénétiques nécessaires à ma survie l'emportaient sur ma raison.

Avant l'aurore, je revenais épuisé mais repu. Mes vêtements froissés et souvent souillés révélaient mes méfaits mais je me réfugiais dans mon repaire pour dormir et oublier... Ma vie n'était qu'une lente agonie, sans amour.

Mes ancêtres nés en Roumanie étaient des strigoï, tueurs sanguinaires maudits et traqués. Aucun d'entre eux n'avait survécu alors que leur destin de vampire leur assurait la vie éternelle. N'acceptant pas cette vie solitaire, certains avaient passé leur existence à rechercher une compagnie mais leur quête d'amour infructueuse les avaient conduits au suicide. D'autres, contraints de sortir de leur cachette pour se nourrir, avaient commis des erreurs fatales les vouant à une mort violente. Le destin des strigoï semblait inéluctable.



Des pouvoirs surnaturels et des sens surdéveloppés me rendaient quasi-invincible et j'avais traversé les siècles sans m'être mis en danger. Si ces facultés extraordinaires m'avaient sauvé de tous les pièges, elles avaient aussi exacerbé ma sensibilité. Mon extrême lucidité sur l'existence me rendait amer et désespéré. J'errais depuis des siècles, soumis à une terrible fatalité.

Je vidais mes victimes de tout leur sang sans leur laisser la possibilité de renaître en tant que vampire. Je connaissais trop le monde des ténèbres et ma barbarie cessait dès que j'avais assouvi mon besoin porphyrique.

Tandis que j'extrayais de leurs veines, par un baiser mortel, le fluide vital qui me nourrissait, j'aspirais leur vie. J'étais éternel mais j'apportais la mort, je la respirais et je vivais avec elle depuis ma naissance.

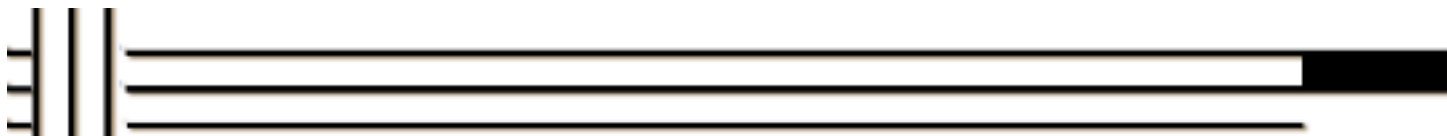
Mon cœur affamé, déshydraté, n'avait jamais battu pour aucun être mais, depuis que je connaissais l'existence de cette jeune fille, de subtiles sensations m'imprégnaient. Je voulais connaître l'amour et le vivre intensément. Je savais que l'amour véritable ignorait le temps. La solitude éternelle me pesait.

Depuis que j'avais entrevu le reflet de mon visage dans un miroir, j'éprouvais des sentiments que seuls connaissaient les hommes.

Peu à peu, mon désir grandissait et se substituait à mes envies nocturnes de recueillir le nectar humain qui me maintenait en vie.

Cette nuit, je ne résisterai pas. Je rendrai visite à la frêle créature qui sublime mes pensées.

Un cri inhumain puis le croassement d'une corneille venait d'interrompre le silence de la campagne. L'aube naissait. Le soleil projetait ses rayons sur la terre éclairant le petit village et un peu à l'écart une jolie maisonnette. Au cœur de la chambre baignée de lumière, sur le lit défait, gisait une forme recroquevillée entièrement calcinée. Une odeur âcre emplissait l'atmosphère.



Au loin déjà, le cri de la corneille s'enfonçait dans la forêt jusqu'à devenir imperceptible. Une ombre noire surgissait près de l'oiseau funeste. Aussi vives que le vent, elles s'engouffrèrent l'une et l'autre dans le sol glacé.

Avant que la terre ne les ensevelisse, l'étrange créature leva son visage vers le ciel. De longs cheveux blonds tombaient sur le manteau qui recouvrait son corps dénudé. Son teint livide contrastait avec la couleur bleu acier de son regard. Sur son cou gracile glissaient deux petites perles de sang.

L'illustration est de Robin NEDEY.



Je préférais le vert. Tilleul doublé amande ou l'inverse. Pourtant le noir m'allait mieux. Je l'achetai donc noir et rouge, pile petit chaperon rouge (un peu rassis), face vampire souriant aux joues roses. Elle était légère comme de la soie, élégante, agréable à porter, allait bien avec la plupart de mes jupes ou sur un pantalon et volait au vent de la manière la plus romantique qui soit. Elle devint l'un de mes vêtements préférés.

Cet hiver-là, je plaisantais beaucoup avec mes collègues à propos de ma cape de vampire. L'hiver était doux, un peu pluvieux et se prêtait bien à sortir en tailleur sous un imperméable. Bien qu'elle fût réversible, je ne portais ma cape que du côté vampire. Je me sentais un peu vieille pour le chaperon rouge. C'était ma dernière année avant une retraite un peu prématurée mais bien méritée. Je me délectais à l'avance des sorties culturelles et voyages que je ne manquerais pas de faire, complètement désintéressée des enjeux de la société qui m'employait et qui continuerait bien sans moi. Ivre j'étais, de bonheur et de far niente anticipés.

Je fus libre au début du printemps. Celui-ci fut agréable mais parfois un peu frisquet. L'imperméable coupait les vents qui guettaient au coin des rues le piéton trop confiant. Le printemps fut suivi d'un été pluvieux. Pas une semaine qui n'apportait une trombe d'eau sur la capitale, et les autres jours le soleil peinait à se montrer entre les rangs de pluie fine qui se succédaient, mouillant jusqu'aux os le pauvre malheureux sorti sans parapluie. La cape de vampire avait à peine le temps de sécher entre deux sorties.

Ah ! la liberté si longtemps attendue, le droit de faire la grasse matinée tous les jours ! Je savourais le bonheur des nuits studieuses et des promenades nocturnes dans un Paris qui ne s'endort jamais vraiment. Bonheur auquel manquait cependant le parfum d'interdit qui accompagne la prévision d'un sommeil trop court.

Ce fut insensible. Après une nuit active et une grasse matinée devenue insuffisante, il fallut enchaîner sur une sieste. La sieste se prolongea en sommeil profond. Deux mois plus tard, je m'aperçus que je ne pouvais plus m'endormir avant le lever du soleil et que je ne m'éveillais qu'à l'heure de son déclin. J'appris la liste des magasins fermant à vingt heures, puis de ceux qui ferment à vingt-deux heures : quelques supermarchés, petits épiciers arabes, boutiques de gare. D'abord amusée, je compris bientôt qu'il y aurait des difficultés pour les démarches auprès des administrations, les visites chez le médecin ou le dentiste.

Justement, à propos de dentiste, ce fut à cette période que je fus prise d'une rage de dent phénoménale. Consulté, le spécialiste fit des radios et m'annonça, éberlué, que de nouvelles dents poussaient sous les canines. Il fallut extraire pour faire de la place aux nouvelles venues. Je dus promettre également de revenir le voir. Il souhaitait visiblement suivre cette patiente bizarre et faire une communication lors de son prochain colloque avec l'intention de se faire un nom sur mon dos, ou plutôt sur mes dents. Je ne tins jamais parole.

Autre signe inquiétant auquel je ne prêtais d'abord pas l'attention qui convenait : mon alimentation changea. Je consommais de plus en plus de viande rouge, d'abord à point, puis saignante, puis bleue et enfin crue. C'est à ce moment que je trouvai la chose bizarre.

La transformation totale prit environ six mois.

La première fois que je me laissai aller à la pulsion de mordre, j'en éprouvai un plaisir coupable.

Un de mes neveux de province m'avait demandé l'asile pour la nuit. Il dormait comme un ange dans mon canapé, beau jeune homme appétissant et plein de vie. Je me penchai tout doucement et plantai délicatement mes crocs tout neufs dans son cou. Son sang était délicieux. Je bus longuement, extasiée. Je revins à moi lorsqu'il bougea et jeta sa main sur son cou comme pour écraser un moustique. Par bonheur, il ne se réveilla pas.

Le lendemain, il était fatigué. Je lui fis un petit déjeuner copieux et le rassurai sur la piqûre à son cou : avec ce temps pourri, les moustiques étaient énormes cette année. Il n'avait aucune raison de suspecter sa vieille tante, aussi s'en alla-t-il gaiement à ses activités de jeune homme. Je pus enfin me coucher, repue, encore troublée par mon audace et par le plaisir d'avoir satisfait ma faim. Ma vie venait de basculer.

Finies les corvées de supermarché ! Maintenant je chasse.

Oh ! il ne faut pas croire que je suis une bête fauve réduite à ses instincts les plus primitifs. Non, je suis urbaine, policée et les activités culturelles tiennent une grande place dans ma vie. Je sors presque tous les soirs après une toilette soignée. Je prends un bain parfumé au jasmin ou à la pêche. Je me maquille subtilement, jouant suivant les nuits sur des airs de femme fatale ou d'innocente énamourée. Mon nouveau régime semble me rajeunir et j'ai moins de mèches blanches à dissimuler.

Depuis ma première saignée, mes canines ont bien poussé. Elles sont fines et pointues comme des crocs de chat ; lorsque je souris, elles me donnent un air cruel dont je ne me lasse pas. Évidemment, j'évite de les montrer en société, lorsque je veux me faire aimable ou simplement me déplacer paisiblement au milieu de mes ex-semblables, prendre le métro par exemple. Enfin, je ne m'habille plus que de noir, à l'exception de ma cape doublée de rouge.



Soucieuse de ma santé, je me suis établi un menu équilibré que je respecte autant que possible, semaine après semaine.

Lundi, je cherche un de ces gros apoplectiques qui traînent dans les quartiers populaires. J'arrive derrière eux silencieusement, les estourbis légèrement et leur rends service en les soulageant d'une bonne pinte de sang. Au réveil, ils sont persuadés d'avoir eu un malaise, bien prévisible vu leur état de santé. Cependant, il ne faut pas abuser de cette nourriture, elle est trop riche en cholestérol. En outre, il y en a beaucoup qui puent l'ail. Je les sens de loin et les évite ; leur odeur me répugne, ce qui est bizarre car autrefois – cet autrefois qui me paraît si loin – j'aimais bien la cuisine méditerranéenne.

C'est une chasse facile qui se pratique en début de soirée, lorsque les proies prennent le frais ou promènent le chien. Ensuite, si je suis d'humeur joyeuse, je vais en boîte danser jusqu'au matin.

Mardi, je préfère la subtilité d'un sang jeune. J'ai affaire à un gibier grégaire. Il me faut attendre qu'un individu se sépare de sa bande pour l'attaquer et me régaler. Une traque intéressante : les jeunes sont vifs, à l'affût de ce qui les entoure, mais handicapés par la musique qu'ils se fourrent dans les oreilles. Même perchée sur des talons aiguilles qui font tac-tac sur le trottoir, ils ne m'entendent qu'au dernier moment. Et qui se méfierait d'une petite femme plus très jeune ? Ils sont pris par surprise et s'écroulent sans faire ouf. Une fois rassasiée, je leur pique leur téléphone portable ou bien je leur laisse la marque de quelques coups de pied pour qu'ils croient connaître la cause de l'attaque surprise : le vol ou la couleur de leur peau.

L'inconvénient avec les jeunes, c'est la drogue. Pas trop le hasch mais je crains l'héroïne. Elle n'est pas si fréquente que certains se plaisent à le croire. La première fois je ne me suis pas méfiée et j'ai été sérieusement malade. Depuis, dès que je sens le goût du poison, je crache et je me cherche un autre gamin.

Mercredi, je vais au cinéma. Ce que je préfère, ce sont les films de gangsters, les histoires d'amour un peu mièvres, les westerns. J'évite les films d'horreur ; certains me font peur, la plupart sont complètement ridicules, surtout les films qui mettent en scène des vampires.

À la sortie, je suis une esseulée qui rentre chez elle tranquillement. Le menu du mercredi est assez varié mais rarement décevant. C'est ce soir-là que j'ai le plus de chances de vampiriser une femme. Agréablement différent, surtout celles qui font attention à leur ligne et se nourrissent essentiellement de légumes verts et de fruits. Leur sang a une fraîcheur et une clarté qui repose le palais.

Une fois dans la semaine, selon les occasions qui se présentent, j'aime bien manger exotique. Le sang asiatique est parfumé par les épices, subtil et différent selon le pays d'origine : curry de l'Inde, nuoc-mâm vietnamien, gingembre... La variété est immense. Le sang noir est riche, souvent pimenté par une cuisine bien relevée. En outre quelques gouttes rouges sur une peau noire ont une esthétique qui me touche infiniment.

Le jeudi et le samedi, je commence ma nuit par les nourritures spirituelles, soit une exposition grâce aux nocturnes des musées, soit un spectacle, théâtre ou cabaret, parfois concert. Puis je vais du côté de la rue Saint-Denis. Les hommes en quête des plaisirs of-

ferts par le quartier sont des proies faciles. Dans la semi-obscurité des quartiers chauds, je peux encore faire illusion. Il n'est pas très compliqué d'en attirer un à l'écart, de l'envelopper dans un grand envol de cape et de parfum capiteux, de l'étourdir de paroles passionnées promettant tous les plaisirs du monde avant de lui planter un baiser goulu dans le cou. Lorsque épuisé par la soudaine perte de sang, éberlué de l'aventure, il pense à s'étonner, je suis déjà loin.

C'est la nuit des ivresses. Certains ont beaucoup bu lorsque je les bois. Bien sûr j'hérite de leur ébriété. Leur sang a goût de whisky ou de cognac et plus fréquemment de gros rouge nettement moins bon et surtout lourd à digérer. La bière est un peu amère, parfois aigre. Pourtant, c'est une de mes boissons favorites : souvent je prends un demi au comptoir d'un bistrot aux petites heures du matin, avant de rentrer me coucher. Une seule fois, je suis tombée sur un type qui avait bu un alcool de prune. Ah ! mes amis ! grisant, très parfumé, fin et long en bouche, je ne vous dis que ça.

Je rêve de faire un élevage. Je pourrais préparer la pâtée en fonction du goût attendu : épicé, doux et sucré ou délicieusement alcoolisé. Plutôt en libre parcours qu'en cage pour avoir des sujets en meilleure santé et plus goûteux. Pour l'instant c'est hors de question, malheureusement.

Vendredi, je fais maigre. Je m'abstiens de sang afin de purger mon organisme. Je me contente d'un ou deux verres de bon vin, de quelques fruits séchés et je m'installe pour lire. J'ai une belle bibliothèque amassée du temps où j'étais humaine. Je la complète dans les librairies trop peu nombreuses ouvertes en nocturne, celle des gares, principalement.

Je ne me passionne pas pour les histoires de vampires. Elles sont écrites par des ignorants qui suent la peur ou qui cherchent à effrayer. Ils parsèment leurs récits de détails macabres délirants. Je ne vis pas dans un tombeau humide mais dans un appartement aux volets clos sur le soleil, ouverts la nuit sur la tour Eiffel dans son habit de paillettes. Je n'ai pas éprouvé le besoin de m'acheter un cercueil et je dors le jour dans un lit confortable. Ne cherchez pas non plus les toiles d'araignée, je les enlève comme toute bonne ménagère.

Quant à la croyance qu'il suffit d'être mordu par un vampire pour en devenir un, il faut se faire une raison : depuis que je sévis dans les rues parisiennes, la capitale devrait être abondamment pourvue de mes semblables, un mois suffirait pour qu'ils soient plus de cinq cent milles. Ce n'est pas le cas. Je n'ai encore rencontré aucun concurrent ni compagnon. Heureusement car la nourriture manquerait. Contamination avec les histoires de loups-garous à mon avis. À moins que je n'appartienne à une nouvelle race de vampires.

Le dimanche n'est pas un bon jour pour la chasse. Trop de familles qui rentrent tard. Des amoureux qui ne se séparent pas. Des migrants hebdomadaires qui tirent leur valise. Je les ai essayés. Ils sont fatigués par le voyage, par l'effort physique inhabituel, leur sang est aigre. J'ai donc décidé de rester à la maison.

Cela m'évite aussi une tentation. Les jeunes couples qui reviennent de week-end avec leur bébé. J'ai goûté une seule fois le sang d'un petit enfant. Sublime ! Imaginez un petit cochon de lait, tout tendre, savoureux. Un repas de fête. Une nuit je me permettrai peut-être une folie : estourbir toute une famille. Ce serait plantureux, avec le bébé au dessert.

Mais, bon ! Être vampire n'empêche pas le sens moral. Je me retiens. Je peine surtout lorsque je suis contrainte de sortir en fin d'après-midi pour une démarche indispensable. Les rues sont pleines de mamans avec leurs petits. Heureusement, la nuit, ils dorment. Le danger vient surtout de ce qu'une ponction normale leur serait fatale. S'il y avait des décès en série d'enfants exsangues, je pourrais déclencher une chasse au tueur en série. Pas une chasse au vampire, personne n'y croit plus.

Presque toutes mes proies restent en vie bien sûr. Je prends garde à ne pas les boire intégralement. Mais il y a quelques accidents. J'ai appris à maquiller le fait en usant d'un couteau affilé pour faire croire à un crime crapuleux et je déleste le malheureux de ses objets de valeurs. Ensuite je déplace le cadavre. Désagréable mais nécessaire, il n'y a pas assez de sang sur le lieu du crime supposé. J'essaie de varier les blessures. Pourtant si je veux éviter que le légiste remarque la morsure, il faut bien que je déchire la peau et les tissus jusqu'à l'artère. À éviter absolument ! Les assassinats donnent lieu à des dossiers qui peuvent être ensuite comparés, recoupés et mener à des conclusions trop proches de la réalité pour ma tranquillité.

Je suppose que certaines de mes proies vont voir leur médecin. Les morsures sont sans doute attribuées à des insectes, peut-être à de grosses araignées, sûrement pas à un vampire, les médecins n'aiment pas passer pour des illuminés. En dehors de la marque des crocs, les symptômes sont trop banals pour donner lieu à des communications entre praticiens.

Au total, la vie de vampire parisienne serait excellente s'il n'y avait la solitude. J'ai bien essayé de garder des relations avec mes ex-amies et collègues. Nous n'avons plus guère d'intérêts en commun, à part les expositions et les films. Je m'ennuie et me surprends à ne voir en elles que des réservoirs à nourriture. Lorsque mon neveu me demande à nouveau de l'héberger, je trouve une excuse pour refuser. Je crains de ne pouvoir me retenir. Si je le saigne à mort, je serai bien embarrassée du cadavre et des explications à donner aux parents.

À part cela, je suis satisfaite de ma nouvelle vie et ne voudrais pas en changer.

* * *

Coup de tonnerre ! Dans mon ciel nocturne si serein que je verrais une multitude d'étoiles si le smog parisien et les clartés de la ville-lumière ne les rendaient quasi invisibles ! J'ai fait pratiquer un examen de routine dans un centre de dépistage anonyme du sida : je suis séropositive. Croyant à une erreur car je me supposais protégée par ma nature vampirique, j'ai refait le test et obtenu les mêmes résultats. Les vampires peuvent-ils mourir du sida ? Suis-je mortelle ? Ma transformation s'est faite si progressivement que je suis un peu incertaine de ma nature.

Et si oui, si je dois mourir comme n'importe lequel d'entre vous, que se passera-t-il après ? Devrai-je en passer par tout ce cirque du tombeau poussiéreux et du cercueil capitonné ?

En espérant que mes héritiers ne décident pas de me faire cramer avant de me disperser n'importe où. Cela mérite réflexion et dispositions déposées chez un notaire. Je vais faire construire mon caveau et préciser les modalités de l'enterrement pour ne pas rester prisonnière d'un cercueil de trop bonne qualité. Pour donner le change, je peux jouer les anxieuses qui ont entendu parler de personnes enterrées vivantes.

Comme j'ai une tendresse particulière pour mon neveu, j'en ferai mon exécuteur testamentaire et j'exigerai sa visite sur ma tombe. Ainsi je pourrai assouvir ma première faim de trépassée dans la même artère que celle de mes débuts dans la carrière. Et il emportera mon secret dans la tombe. La sienne, bien sûr.

L'illustration "La cape de vampire" est de Gabrielle LEBLANC.

lundi 18/09

J'écris ces quelques lignes à titre d'essai sur les nouveaux cahiers de brouillon qu'a commandés fin août la coopérative scolaire. Format 16122. 96 pages. Grands carreaux, avec une marge violacée à gauche de chaque feuille. Le papier, bien qu'un peu grisâtre, est bien lisse sous la plume, il ne contient pas ces petites pailles qui accrochent et gênent l'écriture, comme celui des cahiers de l'an dernier. On a eu raison de râler, à la réunion de juin. Ils feront parfaitement l'affaire pour les exercices en classe et aussi pour l'étude du soir, que cette année je serai seul à diriger. Gustave a déjà assez de boulot comme ça avec ses fonctions de directeur, Marie-Noëlle est accaparée par ses deux gamins en bas âge, et ni Pierrot (qui n'est pas un foudre de guerre), ni Zohra (la petite nouvelle, tout droit arrivée de son IUFM), n'ont tenu à surveiller l'étude cette année. Ça m'arrange, soit dit en passant : je viens de faire poser le nouveau carrelage de la cuisine, cette rentrée d'argent frais tombe à pic.

jeudi 21/09

Ça a recommencé tout à l'heure. À deux reprises. Déjà, avant-hier soir, après le départ des enfants, alors que je mettais la dernière main à mes prépas de grammaire et de maths pour aujourd'hui, j'ai entendu un bruit, un petit tapotement, comme si quelque chose de dur heurtait une surface qui faisait caisse de résonance. J'ai d'abord cru que quelqu'un demandait timidement à entrer, je suis allé voir, j'ai tiré la porte, personne sur les trois marches, personne non plus dans la cour baignée par la lumière du soleil déclinant, où s'allongeaient déjà les ombres. Un pivert dans un des platanes ? Non. C'était moins sec que ça, plus furtif. Et puis, ça venait du dedans. Je suis rentré, ai navigué entre les pupitres en tendant l'oreille. Toc, tocotocotoc. Pas moyen de le localiser. Ça a cessé au bout d'une minute. Mais ce soir, c'est revenu. Je n'en ai toujours pas découvert la source. Je suis même allé voir dans les deux classes mitoyennes en passant par le couloir : celle de Marie-Noëlle derrière le tableau, dans mon dos, et celle de Pierrot, de l'autre côté du mur du fond de la classe. Rien, évidemment. Et s'il y avait des souris ou des rats qui sortaient après le départ des gamins ? Il faudra que je demande à Gérard, un des deux employés municipaux détachés à l'école, s'il n'a pas des pièges en réserve. Pas question de mettre de l'arsenic. Les enfants.

Ce n'est pas grand-chose, mais c'est irritant. À l'instant, comme je corrigeais l'exercice de français de mes CM1, je me suis aperçu que je tendais l'oreille. Je n'arrivais plus à me concentrer. Ce cahier, où l'autre soir j'ai noté quelques lignes, traînait dans le tiroir de mon bureau, je l'ai ouvert et me suis retrouvé à écrire dedans. Dis, assez lambiné. Il me reste encore du boulot !

vendredi 22/09

Elles sont drôles, ces deux petites. Enfin, quand je dis drôles... Elles sont là, au troisième rang, impossibles à distinguer l'une de l'autre, sauf que Clara porte un tee-shirt rose alors que celui de Lucie est jaune. Sinon, les mêmes cheveux bruns, mi longs, une coupe très sage, le même visage rond et pâle, les mêmes yeux globuleux derrière des lunettes à monture d'écaille qui ne leur vont pas. Qu'est-ce qui a pris à leurs parents de choisir ce genre de lunettes ? Elles leur mangent la moitié du visage.

Gustave me les a amenées au début de l'étude. « Salut Claude. Les sœurs Morand. Lucie. Clara. (Les petites m'ont regardé sans sourire, sans inquiétude apparente non plus). Des jumelles qui n'ont fait leur rentrée qu'aujourd'hui, leurs parents viennent d'emménager. Elles sont sages comme tout. Tu me les prends ? »

Aucun problème. Il n'y a que vingt-deux inscrits pour l'instant, calmes dans l'ensemble – Louis excepté, mais, celui-là, j'en fais mon affaire... J'ai installé les fillettes à des pupitres libres, au troisième rang, leur ai demandé leur cahier de textes. Elles avaient une dictée à préparer. Je suis revenu voir à deux reprises, elles s'en sont bien tirées. Ensuite elles ont terminé un dessin pour illustrer Mon petit chat, le poème de Maurice Carême que Gustave leur a fait noter. Je trouve que c'est un choix curieux pour une classe de CM2. Assez cucul, pour tout dire. Ils ont l'âge d'apprendre, disons, Les machines, pour rester chez le même auteur, un texte qui se prête bien à l'amorce d'une réflexion. Mais je ne vais pas commencer à débiter les collègues. Après tout, s'il aime le genre « frais et mignon »...

Ce qui est bizarre, comme je le disais, c'est le dessin qu'elles ont fait. J'ai vu celui de... tee-shirt rose... Clara, en allant réexpliquer à Ymed comment poser une multiplication à plusieurs chiffres. Le poème évoque un petit chat qui « Jamais ne mange / Ni souris ni rat », et aime plutôt « le nougat / Et le chocolat ». Parfaitement sucré, quoi. Or le chaton de Lucie était tout sauf mimi, une énorme boule noire, hirsute, plus un hérisson qu'un félin, avec de vastes yeux jaunes dilatés et des crocs acérés qu'elle avait dessinés comme les enfants de dix ans représentent les montagnes. Il regardait vers moi avec une froide cruauté. Bien sûr, elle n'a pas voulu lui donner cette expression. Le résultat était néanmoins inquiétant. J'ai risqué un œil vers la page de sa sœur qui elle aussi illustrait le poème. Son chat non plus n'était guère avenant. Squelettique et long, interminablement long – Lucie l'avait représenté de côté –, sa patte jouant avec une forme maculée de rouge, une souris, un oiseau ? Sûrement pas du nougat ou du chocolat, en tout cas. Elle avait dû s'inspirer du dessin de sa sœur, car l'œil avait la même couleur fluorescente et la dentition un profil similaire.



Je leur ai demandé si elles avaient un chat chez elles. Clara m'a dévisagé avant de faire non de la tête, tandis que Lucie a brièvement levé les yeux pour m'adresser un sourire. Le premier que je lui voyais. J'ai souri en retour. Un peu mal à l'aise. Sur le coup, son expression m'a paru moqueuse. Mais je me suis forcément trompé.

Eh, un peu de sérieux... Voilà qu'au lieu de préparer la lecture suivie de demain matin, je me retrouve encore à noter des fadaises dans ce cahier. Curieux, moi qui n'ai jamais ressenti le besoin de tenir un journal, voilà que, plus ou moins malgré moi, j'en ai entamé un.

lundi 25/09

Ce matin, j'ai pensé à parler à Gérard du bruit dans la classe. Vendredi dernier, j'avais oublié... et il n'est pas là le samedi. Il a trouvé des pièges dans son atelier et les posera demain soir, il n'a pas le temps avant.

À propos de vendredi, j'ai hésité à évoquer avec Gustave les dessins de Lucie et Clara. J'ai bien discuté avec lui au cours de la récré du matin, mais, au moment où j'allais lui en toucher un mot, je me suis dit qu'il allait sûrement trouver bizarre que ça m'ait tracassé au point que je lui en parle après le week-end. Finalement je n'ai pas mis le sujet sur le tapis.

Bon. Au travail.

Même jour, un peu plus tard.

18 H 13. Je rouvre ce cahier – qui est vraiment en passe de devenir mon journal ! Les dernières à partir, tout à l'heure, ont été Clara et Lucie, j'ai échangé quelques phrases avec leur mère, une petite femme falote qui a les mêmes lunettes que ses filles. Décidément. En plus, elle aussi est assez... particulière. Elle m'a remercié chaleureusement d'avoir accepté de m'occuper des petites en début de soirée. C'est l'expression qu'elle a employée : « en début de soirée ». Bizarre. Le plus étrange est la ferveur avec laquelle elle m'a empoigné puis serré la main. Oh là ! Je me contente de les surveiller à l'étude, moi.

Peut-être une demi-heure avant la sonnerie, le tapotement a de nouveau retenti, aussi léger que les autres fois, presque imperceptible en fait, sauf si on l'avait déjà entendu et qu'on le guettait inconsciemment. Comme je redressais la tête, je me suis aperçu que les jumelles me considéraient, leur visage arborant la même expression concentrée. J'ai fait mine de porter mon attention sur le groupe des CP, à ma gauche. Du coin de l'œil, j'ai vu que les fillettes échangeaient un regard ; quand je suis revenu à elles, toutes deux étaient de nouveau penchées sur leur cahier.

J'ai voulu en avoir le cœur net.

« Personne n'a entendu un bruit ? »

Les yeux des enfants se sont portés vers moi. Interrogatifs.

« Oui, un petit tap-tap-tap... » Je l'ai imité du doigt, sur le bureau.

Il y a eu un temps de silence.

« Non, m'sieur, on n'a rien entendu », m'a finalement répondu Thibaud, un garçon que j'ai en classe et en qui j'ai confiance : il me disait la vérité. Et puis, pourquoi les enfants auraient-ils menti ?

J'ai haussé les épaules. De toute manière, le bruit avait cessé. Pour reprendre un quart d'heure plus tard. J'ai levé les yeux du cahier que je corrigeais. Personne ne semblait l'avoir remarqué. Excepté les jumelles qui avaient redressé la tête. Nous nous sommes regardés un instant. Elles ont pris cet air faussement détaché que les élèves affichent quand, au cours d'un contrôle, ils sont surpris par le maître à lorgner sur une autre feuille que la leur, puis, portant les yeux de côté, comme si elles cherchaient l'inspiration, elles se sont remises à écrire.

Elles aussi l'ont entendu. J'en jurerais. Seulement, pourquoi n'ont-elles rien dit ?

jeudi 5/10

Ça y est, l'automne est vraiment arrivé. Depuis mardi, sous un ciel bas et sombre, il pleut des cordes.

Gérard est venu me voir sous le préau, au moment de la récré de l'après-midi. Il n'a rien trouvé dans ses pièges ce matin. Il en avait déjà posé le mardi de la semaine dernière, en vain, et a recommencé avant-hier. Parlant fort pour couvrir le tohu-bohu – tu parles, cinq classes surexcitées massées sous un petit auvent ! –, il m'a dit être sûr qu'il n'y a ni souris, ni rats dans l'école : il a eu beau chercher, il n'a pas repéré les crottes oblongues caractéristiques de ces rongeurs. Ma foi, s'il le dit...

Je n'ai plus entendu le bruit. En revanche, tout à l'heure, à la fin de l'étude, je suis allé ranger des cahiers dans le placard du fond de la salle. Et j'ai vu le graffiti sur la table.

J'ai d'abord pensé à ce vaurien de Louis. Puis j'ai réalisé que je l'avais justement installé à côté de mon bureau, aujourd'hui. J'ai fait un effort de mémoire. Quatrième rang, second pupitre en partant de la droite ? Une des jumelles. Je n'en aurai pas juré, mais comme il y avait peu d'élèves de ce côté de la salle, je ne me trompais sans doute pas.

J'ai froncé les sourcils. Ça ne leur ressemblait guère. C'est vrai, je les trouve spéciales, ces gamines, mais je ne les vois absolument pas se livrer à ce genre de dégradations.

Le graffiti avait été tracé au stylobille. Ce n'était ni vraiment un dessin, ni vraiment des lettres. Sans doute encore un de ces trucs japonais provenant d'un manga. Je l'ai trouvé profondément déplaisant. Ça a l'air idiot, mais ces sortes d'idéogrammes avaient quelque chose de poilu qui faisait naître une impression de sauvagerie latente, de méchanceté ramassée sur elle-même.

Je suis allé chercher le tampon Gex sur le lavabo, au fond de la classe, et ai frotté avec soin. Si je ne veux pas déclencher une épidémie, je ne peux me permettre de laisser courir. Teresa, l'employée de la mairie qui nettoie les classes, aurait bien entendu fait disparaître le gribouillis. Mais elle ne vient qu'en début de semaine. Compression de personnel.

vendredi 6/10

J'ai coincé les jumelles à la récré, ce matin.

« Hier soir, après l'étude, j'ai trouvé un graffiti. Sur votre table.

C'est pas moi, m'sieur.

C'est pas moi non plus. »

Les fillettes m'adressaient un regard de défi calme, derrière leurs grosses lunettes. J'avoue que je m'attendais à ce qu'au moins l'une des deux se trouble, écarquille les yeux ou affiche ce visage tendu qu'arborent les enfants qui mentent. J'ai insisté. Celle de gauche – laquelle ? Clara ? Lucie ? – m'a dit qu'il était déjà là quand elles s'étaient assises. J'ai réfléchi. C'est la place de Karim, que je connais pour l'avoir eu l'an dernier en classe. Je suis quasiment certain que ce n'est pas lui... Mais comment le prouver ?

Un coup dans l'eau. J'ai soupiré, les ai laissées partir, en les prévenant que, désormais, je ferai très attention.

Et ce soir, histoire de bien marquer le coup, j'ai entrepris des « rondes » durant l'étude, circulant plus qu'à l'ordinaire, passant et repassant dans leur dos. Stratégie payante : quand la sonnerie a retenti, les pupitres étaient immaculés.

mardi 10/10

18 H 21. Hier, le bruit est revenu, après le départ des élèves. Et à l'instant aussi. Il m'a semblé plus net du côté de mon bureau que vers le fond. Le plus déconcertant, c'est que je surveille l'étude dans ma propre salle. Or le tapotement ne se manifeste jamais durant la journée. Je suis sûr de mon fait : je le guette.

Il y a encore eu un incident avec les jumelles tout à l'heure. Ça pourrait sembler anodin, mais décidément, je n'aime pas trop l'attitude qu'il implique.

Vers six heures moins cinq, peu avant la sonnerie, l'une des deux a levé la main.

« Oui, Clara ?

Moi, c'est Lucie, m'sieur ».

Une vague de rires étouffés a parcouru la classe ; j'ai grimacé un sourire. Je n'arrive vraiment pas à les distinguer.

« Qu'est-ce que tu veux ?

Je peux effacer le tableau ?

Bien sûr. »

Les gamins adorent ça. Il y a toujours des volontaires pour promener l'éponge sur la surface qu'une journée d'écriture puis de brossage hâtif ont transformée en un palimpseste

grisâtre, et retrouver le vert noir profond derrière le maculage de craie. Les jumelles ne me l'avaient jamais demandé. J'ai donc naturellement sauté sur l'occasion de montrer à la petite que je lui faisais confiance. Une façon de m'attirer la sympathie de cette élève que je n'arrivais pas trop à cerner – ces petites ruses sans malice font partie du métier.

Tandis qu'elle allait emplir le seau au lavabo puis s'activait au tableau, je suis revenu à ma lecture du référentiel pour mettre au point la séance de sciences nat' prévue le surlendemain.

Une étude qui travaille n'est jamais silencieuse. Non que ce soit le chahut, mais il y règne un fond sonore fait de pages qu'on tourne, de remarques qu'on murmure, de règles ou de stylos que l'on repose un peu bruyamment... Or un silence soudain était tombé sur la classe. Surpris, j'ai délaissé les Instructions Officielles, ai balayé les élèves du regard. Ouvrant de grands yeux, ils me regardaient. Non, ai-je compris. Ils regardaient derrière moi. J'ai vivement pivoté.

De la pointe de l'éponge humide, Lucie avait tracé des formes qui ressortaient en sombre sur le fond crayeux. Je n'ai pu les voir qu'un instant ; elles ressemblaient singulièrement au graffiti de la semaine dernière. Dès que la fillette m'a vu me tourner, elle les a escamotées d'un grand coup d'éponge.

« Qu'est-ce que tu fais, Lucie ? »

J'efface le tableau.

Non. Tu avais dessiné quelque chose.

— Pas du tout, m'sieur. »

Je me suis retourné vers la classe. Appeler à la délation, ce n'est pas beau, mais elle commençait à me courir sur le haricot, celle-là.

« Quelqu'un peut me dire ce que Lucie avait tracé au tableau ? »

L'omerta. Tous m'ont dévisagé sans mot dire, l'air gêné pour certains, moqueur pour d'autres, Louis notamment. Mais aussi Clara qui, depuis son pupitre, soutenait sans vergogne mon regard.

Je me suis mis debout.

« File à ta place ! »

Lui prenant brusquement l'éponge des mains, j'ai fini d'effacer le tableau. Un incident mineur, qui me donne néanmoins à réfléchir. À quoi jouent donc ces gamines ?

jeudi 12/10

18 H 37. Je viens de repérer la source du tambourinement. Et je ne comprends pas. Ça m'a tout l'air de provenir du tableau noir. Du bas de ce tableau, pour être précis. Le « tocotoc » a commencé au moment où je me penchais pour récupérer ma sacoche, appuyée au mur sous la gouttière à craie.

Je me suis levé en silence, ai collé mon oreille contre la surface lisse.

Tocotocotoc. Incontestablement, la source en était là, tout près. Et tandis que j'aiguais mon ouïe, il m'a semblé entendre d'autres bruits en sus du petit rythme sec, comme des crissements, mais aussi des murmures ténus. Sans nul doute la rumeur de l'eau dans des tuyaux. Ou alors y avait-il quelqu'un dans la salle adjacente ?

Je me suis écarté à pas de loup. J'ai ouvert la porte sur le couloir, plongé dans la pénombre depuis que les jours ont nettement commencé à raccourcir, j'ai franchi l'intervalle qui me séparait de la salle de Marie-Noëlle, glissé puis tourné en douceur la clé dans la serrure. Deux ou trois éclairs, les néons se sont allumés quand j'ai actionné l'interrupteur. Les pupitres, les chaises, bien alignés. L'armoire au fond à droite. Rien d'autre. Cependant, quand j'ai collé mon oreille au mur, j'ai entendu le tapotement, beaucoup moins net de ce côté, toutefois.

Il y a quelque chose dans les murs.

vendredi 13/10

J'ai demandé à Gérard si des rongeurs ou d'autres bêtes pouvaient circuler derrière le tableau noir de ma classe. Il m'a répondu que ça l'étonnerait beaucoup ; toutefois, après la cantine, il m'a accompagné dans ma salle. J'ai tellement insisté qu'il a accepté de démonter le tableau. Le visage fermé, il a ôté les vis, puis je l'ai aidé à déposer le lourd panneau. Derrière, nous avons retrouvé l'ancienne peinture, un jaune bilieux. Mais ni trou, ni fissure. Il a tapé, écouté, j'ai fait de même. En vain. Nous avons ensuite remonté le tableau. Après quoi, un peu embarrassé tout de même, je me suis excusé. Il a grommelé dans son épaisse moustache que ce n'était rien. J'ai pourtant remarqué ses regards en biais, son attitude sur la défensive ; il doit me prendre pour un dingue. Au fond, je m'en fiche. C'est plutôt cette histoire de bruit qui me tracasse.

mardi 17/10

Le tambourinement est revenu six fois au cours de l'étude, ce soir. Accompagné de grincements. J'ai beau me dire que ce n'est rien, je ne m'y fais pas. J'ai passé une heure et quart à sursauter au moindre bruit.

En outre, depuis l'incident du tableau, mardi dernier, j'ai l'impression désagréable que les enfants savent très bien quand le tapotement va retentir. Et qu'ils me surveillent. Une illusion causée par la fatigue, bien sûr. Ces débuts d'année, je les trouve de plus en plus durs. Heureusement, les vacances de la Toussaint sont pour bientôt.

N'empêche. Presque à chaque reprise, les jumelles regardaient dans ma direction. Et, en deux occasions au moins, j'en suis presque certain, avant que ne commence le « tocotoc ». En outre, quatre autres enfants au moins paraissaient guetter ma réaction. Est-ce que je deviendrais parano ?

vendredi 20/10 :

Non, je ne suis pas parano. Tout à l'heure, sur deux cahiers de brouillon, ceux de Stacy et de Maxime, des élèves qui pourtant ne sont pas dans la même classe et, pour autant que je sache, ne se parlent jamais, j'ai revu le graffiti. Je me suis mis en colère. « Pourquoi vous avez fait ça ? » Maxime a levé sur moi de grands yeux innocents. « Mais pour rien, m'sieur, c'est juste un gribouillage. » Stacy quant à elle, a baissé le nez, je n'ai rien pu en tirer. Alors, j'ai déchiré les pages, les ai roulées en boule puis bazardees dans la corbeille avant de reprendre en hurlant : « Je ne veux plus voir ce truc ! Vous m'entendez ? Je préviens le directeur si l'un d'entre vous s'amuse à recommencer ! » La classe me regardait en silence. Sans sourire. Sans avoir l'air indigné par mon coup de sang. Sans montrer quelque expression que ce soit, en fait. Ça m'a douché. Je me suis rassis en marmonnant : « Bien, je vous que nous nous sommes compris. »

J'évite autant que faire se peut de crier sur les enfants. Ça ne sert pas à grand-chose, le message ne passe pas mieux que si l'on garde un ton ferme et mesuré. Je dois être vanné pour perdre ainsi le contrôle de mes nerfs. Remarque, je leur trouve un air fatigué, à eux aussi. Ils doivent se coucher trop tard : la plupart ont le teint blême, les yeux cernés. Foutue télé. Foutus jeux vidéo. Foutus parents, surtout. On a beau le leur dire, insister, ils laissent faire...

lundi 23/10 :

Je suis de plus en plus mal à l'aise quand je prends en charge cette étude. Je suis désormais persuadé – sans pouvoir rien prouver – que les enfants me dissimulent des choses. Voilà quelques minutes, quand j'ai circulé entre les pupitres, j'ai entendu des bruits de papier qu'on froissait dans mon dos, je me suis retourné brusquement, tout avait l'air normal. Mais les regards entendus que je surprends du coin de l'œil, et puis ces drôles de gestes des mains qu'ils effectuent quand ils pensent que je ne les vois pas... Vivement les vacances, à la fin de la semaine ! Je ne sais pas si je continuerai à surveiller l'étude à la rentrée. Je vais y réfléchir à tête reposée puis j'en toucherai un mot à Gustave.

Un seul « tocotoc » ce soir. Est-ce que ça se calmerait enfin de ce côté-là ?

jeudi 26/10

Avant de sortir, cinq ou six élèves sont venus me voir au bureau, ils m'ont demandé si l'on pouvait organiser un goûter d'Halloween demain soir. Je n'apprécie pas, mais alors pas du tout cette nouvelle mode : ce n'est pas une vraie fête traditionnelle, juste un truc commercial... Le pire, c'est que ça marche. Des gens pris d'une frénésie d'achats idiots, des

lampes citrouilles, de répugnantes fausses toiles d'araignée, des masques hideux de sorcière, zombi, démon ou créature de Frankenstein. Et chaque fois que je sors en ville, il faut que je me fade le spectacle de ces vitrines enlaidies à plaisir par des commerçants peu inspirés...

Pour revenir aux enfants, j'ai trouvé ça surprenant. Ce genre de requêtes, on me les présente plutôt quand la classe « tourne » bien. Du coup, je dois le dire, j'ai ressenti un certain soulagement : c'était un peu comme une offre de paix que me faisaient les élèves. J'ai accepté, à la condition qu'ils ne se déguisent pas. N'exagérons rien. Mais des cakes, des sodas, des jus de fruit, pourquoi pas ?

Plus aucun bruit en provenance du tableau. Les choses ont l'air de s'arranger finalement.

vendredi 27/10

17 H 21. Demain à onze heures trente... Les vacances ! Ce n'est pas du luxe ! Christine et moi, on a prévu de passer quelques jours à Grenoble, chez ses parents. Bons gueuletons et balades au bord de l'Isère, ça me fera le plus grand bien...

Alors, ce soir les enfants ont amené des bonbons, des gâteaux au chocolat bien bourratifs, fabrication maison, des sodas aux couleurs chimiques et des sachets de bonbons tellement fluo qu'ils en ont l'air radioactifs. De mon côté, j'ai fait un effort et ai acheté des assiettes et gobelets en carton, des couverts en plastique... et une citrouille. Déjà préparée, avec les yeux, la bouche en dents de scie et tout le toutim, hein, faut pas pousser non plus, je ne me voyais pas passer ma soirée d'hier à creuser de la cucurbitacée à la petite cuiller. J'ai allumé une bougie chauffe-plat pour la placer dedans. C'est vrai que ça fait son petit effet. Les enfants n'ont toutefois pas paru tellement impressionnés. Ils doivent avoir la même chez eux, en plus belle.

Pour l'heure, sucreries, gâteaux et citrouille trônent sagement au fond de la classe, sur les pupitres que j'ai alignés contre le mur en guise de table de banquet. J'ai dit aux gamins que l'on faisait quand même étude jusqu'à cinq heures et demie, pour consacrer la dernière demi-heure à leur petite fête.

* * *

17 H 29. Claude pose son stylo, repousse le cahier dans lequel il prenait des notes. Lève les yeux vers la classe. Et se fige.

En silence – absolument en silence, il n'a pas même entendu grincer une chaise –, tous les enfants se sont mis debout. Ils posent sur lui des yeux fixes.

« Eh, oh, dites donc ! On va le faire, votre goûter ! Mais c'est moi qui vous dis quand vous devez vous lever. »

Aucune réaction de la part des élèves. L'instituteur repousse son siège pour contourner le bureau. Et comprend que ce n'est pas lui que les enfants regardent.

Il tourne la tête. Le tableau. Il est couvert de centaines de graffitis. Non pas réalisés à la craie, mais profondément gravés dans la surface vert noir. Les mêmes idéogrammes velus qu'il a effacés du pupitre, les mêmes qu'il a entrevus le jour où la petite peste est venue au tableau, les mêmes qui souillaient les deux cahiers de brouillon... De toutes les tailles, ils se chevauchent au point de ne plus former par endroits qu'une indistincte masse blanche.

Comment cela est-il possible ? La surface était vierge voilà une dizaine de minutes, la dernière fois qu'il a fait sa tournée des pupitres pour regarder où en étaient les devoirs.

Et, Claude le réalise soudain, ce n'est pas tout.

Le tambourinement. Il a repris, il gagne en intensité, ça fait comme une averse de grêle sur un toit en tôle. S'y mêle des grincements prolongés, et aussi des chuchotis, des rires, des grognements. Comme s'il y avait une foule là derrière – ce qui est absurde, bien entendu.

« Qu'est-ce que... ? »

Il avance de quelques pas. S'immobilise.

Le tableau est en train de se fissurer. À la manière d'une coquille d'œuf. Et, poussés de l'intérieur par d'innombrables petites mains noueuses aux ongles démesurés, des fragments commencent à pleuvoir sur le sol, de plus en plus, jusqu'à ce qu'à la place de la surface sombre bée un vaste orifice rectangulaire.

Claude se met à hurler quand il voit ce qui, par ce passage, pénètre dans la salle de classe

.
Il recule.

Recule.

Bouscule chaises et pupitres.

Recule encore.

Les élèves ! Mon Dieu, faire sortir les élèves !

Il se tourne.

Quelques enfants sont en train de découper des parts de gâteaux, d'ouvrir les sacs de bonbons ou bien de se verser sodas et jus de fruit. La plupart d'entre eux, immobiles et muets, regardent placidement dans sa direction. Avec peut-être, dans leurs prunelles, une lueur de joie anticipée.

L'illustration "Ce petit bruit" est de Cyril CARAU.

Prolifération

Une maladie génétique rarissime a détruit mon existence, me clouant de façon définitive dans cette pièce isolée de l'extérieur. Branché à un appareillage compliqué qui me maintient en vie, mes cellules prolifèrent, se multiplient à un rythme ahurissant.

Un seul visiteur, qui se prétend mon père, vient me voir. Il me surnomme affectueusement son tas de viande. Papa prend soin de moi, me dit de garder foi en l'avenir, même si je n'y crois plus.

Chaque matin, à l'aide d'un couteau aiguisé, il taille dans ma masse, élimine les surplus de chair, avant de les présenter à l'étal de sa boucherie.

Copyright : François Schnebelen mars 2007.

Copyleft : Ce texte est libre, vous pouvez le copier, le redistribuer et le modifier selon les termes de la Licence Art Libre <http://artlibre.org>



L'illustration "Prolifération" est de WENDORE.

« Voilà, Madame Delage ! Je vous mets une petite couverture, il se peut que vous ayez froid...

— Oui, oui, je sais. Mais dire une “petite couverture”, vous êtes bien mignonne ! Même votre sumo a l’air anorexique à côté de moi.

— Oh, mais il y a déjà du mieux, n’est-ce pas ? Bon, allez, je vous laisse un moment, vous allez sans doute vous assoupir...

— Vous savez, les aiguilles, je m’y suis faite mais... j’aime pas trop rester seule ici avec toutes ces... statues autour de moi...

— Allons, allons ! Ce ne sont que des sculptures. Fermez les yeux et tout ira bien. »

J’ouvre la porte avant que Madame Delage ait répliqué. Sa tête trop petite pour son énorme corps dépasse à peine de la couverture qui fait comme une montagne au centre de la pièce. Elle va rapidement s’assoupir et se réveillera à peine quand j’entrerai à nouveau dans la pièce. Pendant son sommeil, sa graisse va fondre, un peu, pas trop... et elle applaudira la magie de mes moxas lorsqu’elle montera à nouveau sur la balance. Bien sûr, elle éprouve un léger malaise à se retrouver seule dans une grande pièce blanche où la lumière feutrée laisse deviner des formes sombres le long des murs ; un malaise qu’oublie rapidement tous mes patients lorsqu’ils se rendent compte de l’efficacité de mes soins. En peu de temps, le bouche à oreille m’a amené une clientèle nombreuse de migraineux, d’arthritiques... mais surtout d’obèses qui font vite abstraction de l’étrangeté du lieu et dont certains apprécient d’être reçus dans un cabinet d’acupuncteur aussi étonnant.

Au milieu de la pièce aux murs blancs soulignés d’une mince frise rouge, trône la banquette de soins. En fait de banquette, il s’agit d’une stèle rectangulaire sur laquelle j’ai posé un confortable matelas recouvert d’une soie dont le grenat est ponctué de volutes dorées. Aucune fenêtre ne troue cet espace où les diverses sculptures qui constituent ma collection personnelle font une sorte de ronde. La lumière provient de la baie ouverte dans le plafond et qui permet de voir les nuages, le soleil ou les étoiles. Rares sont ceux qui remarquent les dessins du carrelage. Ils forment une sorte de spirale au centre de laquelle est disposée la stèle. Mes sculptures, mes amies très chères qui depuis si longtemps m’accompagnent... Il y en a neuf. Sumo dont la patine ocre semble luire dans la pénombre, est le préféré des obèses. Non loin de lui se dresse Khalia aux bras de lianes et aux seins dressés. Près d’elle se tient N’goma le guerrier africain à la lance étincelante, puis le profil de Néfri la serpentine égyptienne, la splendeur granitique du phallique Priapi, Viala au savant drapé, Tsonga à la crinière de feu, Savana dans sa simple nudité et enfin Mortis, ses côtes



saillantes et son rictus. C'est la plus petite de mes pièces mais pas la moins impressionnante. Je l'ai placée dans l'angle le plus sombre de la pièce, hors du champ de vision de mes patients ou visiteurs et, généralement, personne n'a le temps de la détailler. Neuf sculptures de terre. Neuf personnages dont je suis la maîtresse, la prêtresse.

Vingt heures, Madame Delage vient de sortir. J'imagine déjà son petit cri de joie lorsqu'elle montera sur sa balance : la fonte miraculeuse de sa graisse se poursuit, semaine après semaine et je sais qu'elle donnera mes coordonnées à toutes ses amies.

« Je t'en prie, installe toi ! » Mathilde entre timidement dans la pièce après avoir accroché son sac à la patère du vestibule. C'est la deuxième fois que je vois cette jeune fille, aussi blonde que je suis brune. Obnubilée par sa migraine, elle ne prête aucune attention au décor. Ce sont ses migraines et son léger surpoids qui l'ont menée jusqu'à moi. Rares sont les êtres d'une telle pureté et, chance incroyable, elle n'a pas de famille ni de petit ami.

« Voilà, je te couvre pour que tu n'aies pas froid. Il y a un peu plus d'aiguilles que la première fois pour accélérer le processus. »

En fait, son corps nu est truffé de moxas. Elle n'a fait aucun commentaire quand je lui ai dit de se débarrasser de tous ses vêtements. J'ai presque des scrupules.

« Tu vas t'assoupir un moment et puis ça ira mieux. »

Elle ne bouge pas. Avant qu'elle puisse réaliser que les aiguilles provoquent chez elle une paralysie quasi-totale, elle s'est endormie. C'est alors que tout commence.

Cette fois-ci, c'est le grand jeu. Après avoir ôté la couverture, je vérifie qu'elle est bien endormie et que les aiguilles sont correctement placées. Son corps nu reçoit la lumière d'une lune amie. Ses blonds cheveux épars lui font une auréole.

« C'est un ange, mes amis ! Un ange venu à nous ! »

Autour de moi, le silence semble agité, pressé. Sans plus attendre, j'ôte mes vêtements et c'est nue que je commence à danser autour de la stèle, en suivant le dessin du carrelage. C'est un neuf qui se répète en s'élargissant. Je le suis jusqu'à frôler mes amis déjà mis en éveil par l'appel des moxas. Car il en est ainsi. Une fois plantées dans la chair de mes proies, les aiguilles réveillent mes compagnons dont l'appétit de chair fraîche est toujours intact malgré les années. Je dois toujours veiller à ce qu'ils n'aspirent pas les énergies, les maux ou les graisses en trop grande quantité, juste ce qu'il faut pour que mon office perdure. Mais cette jeune fille est une proie trop belle.

« Venez mes amis, venez vous repaître ! »

Ils approchent. Ils se sont défait de la raideur dans laquelle je les maintiens. Ils sont mes créatures, mes créations du temps où la sculpture était le seul passe-temps auquel je m'adonnais. C'était il y a très très longtemps. L'incroyable est arrivé alors que j'étudiais les

techniques chinoises de guérison dans mon humble maison pleine de plantes et philtres en tous genres. La première à prendre vie fut Savana, un soir où la lune était ronde. J'étudiais alors la technique des moxas et m'étant fiché une aiguille dans le lobe de l'oreille, je crus mourir de peur en voyant un rai de lumière me relier à ma sculpture et lui donner vie. Depuis, j'ai créé les huit autres et j'ai appris à les contrôler. Mais, revers de la médaille, pour les maintenir en semi-vie, il me faut les nourrir.

« N'oubliez pas : celle-ci est mienne. Ne la finissez pas ! »

Par le biais des moxas, chacun aspire lentement, qui un peu de graisse, qui une tension... c'est ça qu'ils veulent, en apéritif. Le nombre important des petites perforations dues aux aiguilles fait rapidement réduire le volume de la jeune Mathilde. Sumo a posé une main sur l'un des seins ronds à la pointe érigée et sa tête lunaire montre un sourire béat. Les lèvres de Néfri frôlent le front de l'endormie, y aspirant le mal et... un peu de sa substance. Je freine les ardeurs de mon guerrier N'goma, le rut de Priapi ou les désirs saphiques de Khalia, trop enclins à pousser plus loin leurs avantages. Quand à Mortis, il attend. Moi-même, à genoux au-dessus d'elle et environnée de mes créatures, je sens vibrer en moi l'énergie nouvelle que fait naître ce sabbat.

C'est alors qu'elle ouvre les yeux.

Incapable du moindre mouvement, seuls ses yeux agrandis par l'effroi vont d'une créature à l'autre avant de revenir à moi. Un instant décontenancée par ce réveil imprévu, je baisse mes bras que je tenais tendus vers le ciel sans étoiles. Ses yeux cherchent mon secours... avant qu'elle ne réalise que moi aussi, je suis un danger pour elle... LE danger.

Je murmure : « Allons allons, ma belle ! Inutile d'essayer, ton corps ne t'obéit plus. Domage pour toi, ce réveil. Tout aurait été plus simple si ton petit cerveau m'avait obéi lui aussi. »

Le front plissé, les yeux fermés, je vois l'effort qu'elle tente de fournir pour parvenir à bouger. Des perles de sueur gonflent sur sa peau, vite lapées par Néfri, Khalia ou Savana, mes belles déesses. Je sais qu'elle sent ce qui lui est fait : ce petit contact, la langue râpeuse ou caressante, les doigts de N'goma, les assauts encore mesurés de Priapi... À présent réveillés, tous ses sens reçoivent ces informations impensables, innommables. Son corps paralysé est à nous mais son esprit résiste et veut croire à un cauchemar.

« Non, ma belle ! Non, tu ne rêves pas. Tout cela est réel. Mes amis ont besoin de ta sève, de tes cellules, de tes émotions, de ton sang... et moi aussi. Tu comprends... regarde-moi ! Inutile d'espérer quoi que ce soit... Tu comprends, chacun a un destin et le mien est de vivre, vivre... éternellement. Le tien est de mourir ici et... de nous nourrir... »



D'un geste de la main, je stoppe net l'élan de Sumo qui roule des yeux gourmands et bave devant l'imminence de l'ultime assaut. Khalia a déployé ses lianes autour du ventre et du son cou de notre victime mais elle sait qu'il pas encore temps pour quelque étranglement. Tsonga retrousse ses babines et Néfri darde sa langue bifide entre ses crochets.

Mathilde pleure. Les larmes qui s'écoulent sont immédiatement absorbées par les bouches avides de mes créatures. Ses yeux implorant. C'est touchant. J'applaudis :

« Tu es un vrai joyau. Ton réveil est une aubaine... ta détresse, une énergie des plus délectables. Vois, j'en tremble. Dommage que tu ne puisses parler... ni même mordre... » Je dépose un baiser sur ses lèvres, sans tenir compte de la dénégation affolée de ses yeux.

« Mmmm, ma douce ! Et si je te laissais partir, là, maintenant ? Oh oui, je vois l'espoir dans tes yeux... Une très belle énergie, merci ! »

Un bref instant, son corps se détend.

« Ah, ma belle, j'adore ce petit jeu du chat et de sa proie... Non, je ne peux plus te laisser partir. Imagine les cauchemars que tu ferais... Heures migraines qui t'ont menée à moi. Tu vois, elles sont parties... tout comme tes rondeurs. C'est ce que tu voulais, non... ? Ah... ! La colère ! Oui, je veux aussi ta colère ! Ooohh... »

Autour de nous, toutes mes créatures se déchaînent. Il n'est pas une parcelle de sa chair qui ne soit touchée, palpée, explorée. Les ondes des moxas se croisent et s'entrelacent au-dessus de nous, faisant une nacelle au centre de laquelle nous nous trouvons, elle et moi. Elles se prolongent en faisceaux lumineux qui gorgent de vie mes créatures. Je m'allonge sur elle, peau à peau, ventre à ventre, mes mains sur les siennes... mes seins plus lourds que les siens les débordent largement, mais nos corps ne font presque plus qu'un. Mes yeux dans les siens, je vois encore ses iris affolés qui semblent vouloir s'échapper de ses yeux, échapper à cette torture de l'esprit et du corps que nous lui infligeons.

Je sens qu'elle s'affaiblit. Sa chair perd de son moelleux. Je me redresse, juste avant que le tressage des moxas ait créé un passage, à la verticale de sa poitrine.

C'est le moment. Cessant les jeux divers auxquels ils s'adonnent, les neuf se serrent autour de la stèle. Prêts pour la renaissance ultime. Cette chance ne nous est pas souvent donnée. Saisissant la lance de N'goma, je la présente au centre du tressage. Immédiatement, les ondes lumineuses se resserrent autour du manche et le happent. D'un mouvement brusque, la lance est soulevée vers la trouée de ciel noir, juste



au-dessus de nous. Mes créatures et moi nous tenons bras ouverts comme pour accueillir la foudre. Le souffle suspendu, je jette un dernier coup d'œil à la jolie Mathilde dont le corps porte désormais les traces de nos agapes mais dont les yeux toujours agrandis d'horreur supplient une dernière fois en fixant la pointe brillante de la lance.

« Ooooooh, ciel noir, reçois cette âme pure, ce cadeau vivant qui me permet de traverser les âges... Ooooooh ! »

À l'instant où je baisse les bras, les neuf font de même et la lance vient se fiché dans le sternum de la jeune femme. Dans quelques minutes, elle sera morte.

Le corps de Mathilde se met à vibrer, comme si son âme tentait de se débarrasser de cette enveloppe mortelle. Le mien vibre à l'unisson. Je vais cueillir son dernier souffle. Alors, je sentirai le feu délicieux, la sublime renaissance qui cheminera en moi. À nouveau, je serai jeune, ardente et belle. Autour de nous, les neuf attendent la fin de notre union pour se jeter sur elle et terminer leur ouvrage. Mortis, le méticuleux esquisse un sourire. Comme de nos précédentes victimes, il ne restera rien de la charmante Mathilde...

Mais que se passe-t-il ? Quelque chose ne va pas. Pourquoi cette douleur ? Pourquoi cette raideur ? Je tente de parler, je voudrais appeler, alerter mes créatures fidèles, leur dire de tout cesser... j'ai si mal ! Mes neuf, mes chéris, ne m'entendez-vous pas ? Les ondes des moxas... je ne contrôle plus rien. Au-dessus de moi, pesant sur mon ventre, je vois cette femme brune, très belle malgré son corps fatigué... Une boucle de mes cheveux blonds danse devant mes yeux. À l'instant où elle se penche vers mes lèvres pour y cueillir mon dernier souffle, je réalise l'impensable... Cette saloperie de petite âme pure a pris ma place. Je suis prisonnière du corps de Mathilde et là, celle qui approche sa bouche de la mienne, celle qui me regarde avec aux yeux un air de triomphe, c'est... moi.

« Oui, ma belle, murmure-t-elle avant d'aspirer ce qui me reste de vie, on ne peut pas toujours gagner. Il arrive que les anges aient le dernier mot. »

C'est étrange de vivre dans un corps étranger. Bien que ce soit mon mode habituel de renaissance, c'est toujours une surprise, ce glissement dans l'autre. Le corps de la douce Mathilde que je viens d'abandonner ne me convenait pas vraiment. Je l'avais emprunté un peu par hasard, juste pour voir comment c'était d'habiter une ingénue. Dès le premier ren-



dez-vous avec la très renommée Aïda, acupuntrice, j'ai su qu'elle serait le prochain corps où j'élirais domicile. La chance a voulu qu'elle me le donne après totale réfection. Rajeunie d'une bonne vingtaine d'années, je ne peux qu'être une autre. Et demain, je serai loin.

Dès qu'il n'y a plus eu la moindre parcelle de chair, la moindre goutte de sang et que toutes les aiguilles ont été sans substance, les sculptures ont repris leur immobilité autour de la stèle. Comme je n'ai que faire de tout ce cinéma de moxas et sculptures affreuses, avant de quitter les lieux, je les ai méticuleusement fracassées. Ce sera un vrai casse-tête pour la police, tout ce bordel. Dans le vestibule, je prends soin de récupérer le sac de la défunte Mathilde. Céleste sera mon nouveau prénom, jusqu'à ce que je rencontre une nouvelle diablesse.

Les sculptures sont de Lita.s.

Avant propos

Ce texte est une nouvelle expérience pour moi. En effet, l'idée m'en est venue à la lecture de la nouvelle « **Prolifération** » de **François Schnebelen**. Vous pouvez la trouver à l'adresse suivante : <http://inlibroveritas.net/lire/oeuvre8842.html> ou dans ce numéro d'Univers & Chimères.

Le texte de François est très court. Il n'en est pas moins fort et efficace. Après sa lecture, mon imagination s'est emparé de ses mots. Et l'histoire a continué à me travailler pour, petit à petit, s'intégrer naturellement à l'un de mes univers. Celui de mes deux héros culinaires, j'ai nommé Wogku Lambert et Ensipio Gilobi, les personnages de deux de mes nouvelles : « Le gigot de sept heures » et « Les oeufs ».

Je n'ai pas hésité à coucher mes mots sur l'écran en utilisant, au départ, ceux d'un autre, car François a eu l'excellente idée de mettre Prolifération sous Licence Art Libre. En faisant cela, il me permet (il vous permet aussi) de modifier son oeuvre et d'en faire ma propre version, sous certaines conditions que vous pouvez consulter sur le site de Copyleft Attitude (<http://artlibre.org>).

Pour finir, je tiens à remercier François pour l'occasion qu'il m'a donné d'écrire cette histoire, et j'espère qu'il ne m'en voudra pas pour le sort que je fais subir à l'original.

Expansion

Il fait noir. J'entends le ronron des machines qui me maintiennent en vie depuis... depuis... depuis combien de temps, au fait ? Impossible de me le rappeler. Toujours plongé dans l'obscurité, je ne vois défiler ni les jours, ni les nuits. Je passe du sommeil à un état de veille comateux sans aucun repère.

Je sens une horrible démangeaison dans ce qui, autrefois, fut mon dos. Je crois... Comprenez moi bien, je dis horrible, mais elles le sont toutes. Disons que celle-ci l'est encore plus que les autres irritations. Toutes les autres...

Je dois vous dire : je suis malade. Un truc génétique, paraît-il. Mes cellules prolifèrent, mon corps est lancé dans une expansion permanente et chaotique. Je commence d'ailleurs à être à l'étroit dans la pièce où il m'a enfermé. Pour mon bien...

Il, c'est mon père adoré. Mon seul visiteur. Mon seul lien avec le monde extérieur. Mon bienfaiteur. Mon tortionnaire.

Le bruit de la clé dans la serrure m'avertit qu'il arrive. La lumière blanche, qu'il allume aussitôt après avoir claqué la porte derrière lui, me blesse les yeux. Pourtant il lui faut traverser la chair épaisse de mes paupières. Je ne peux plus les soulever depuis des lustres.

Je le sens qui me badigeonne avec sa mixture. Cela doit m'aider à guérir, dit-il. Tu parles ! Ça me brûle là où je suis à vif. Autant dire partout. Je sens monter dans mes narines à

moitié bouchées l'odeur épicée familière. Je baigne dans cette odeur, plus ou moins forte, depuis que ma mère m'a abandonné et que papa s'occupe de moi.

Je sens ses mains expertes qui tâtent mon corps, il soupèse certaines excroissances par-ci, par-là. Il fait son choix. J'entends le glissement de la lame sur le fusil. Il affûte son outil. La peur me contracte. J'anticipe la douleur.

Papa me murmure tendrement des mots doux. Il cajole ma chair blessée. Soudain, il taille dans la masse et tranche une grosse part de ma viande, qu'il enveloppe dans du papier. Quelques secondes plus tard, il est sorti et je tombe dans l'inconscience.

« Alors mon cher Ensipio, d'où nous vient ce délicieux fumet ? Voyons ça... »

Wogku Lambert, le fameux critique gastronomique, pose affectueusement la main sur l'épaule de son chef personnel, mais surtout ami. Il se penche pour humer le parfum qui s'échappe du plat en cours de confection.

« Un rôti ! Hum... Il m'a l'air délicieux. Je ne reconnais pas la viande. Qu'est-ce ?

- Je ne sais pas... J'ai été nous la dégoter à des années-lumière d'ici. Sur la planète Augaïme. C'est la spécialité de Boris McQuick, un boucher dont la réputation est parvenue jusqu'à mes oreilles. Je me suis permis d'emprunter votre astronef...

- Vous avez bien fait, mon ami. Vous avez bien fait ! Rien n'est plus important que de découvrir de nouvelles spécialités. Espérons que celle-ci sera délicieuse et tiendra les promesses que nous font ces délicieux effluves. J'en salive d'avance.

- Je l'espère aussi. Bon, je vais mettre la table.

- Non, non. Restez devant vos fourneaux. Je me charge de mettre le couvert. »

Tout en surveillant la cuisson, Ensipio Gilobi admire, d'un oeil amusé, son mentor en train de virevolter dans la pièce. Quand il s'agit de manger, le gastronome à l'allure pachydermique est aussi vif et agile qu'une frêle gazelle. En un rien de temps, la table est prête et Wogku s'assoit sagement, patient.

« C'est prêt. Annonce le maître-queue.

- Vite, vite, vite ! s'exclame le gourmand en se frottant les mains d'excitation.

- Pour la recette, j'ai scrupuleusement suivi les conseils de McQuick. La viande est déjà préparée par ses soins avec des épices locales. Je me suis contenté de faire cuire et d'ajouter la garniture. »

Ensipio découpe deux belles tranches. Il en place une dans l'assiette de son ami et une autre dans la sienne. Il y ajoute les légumes, puis demande :

« Voulez-vous de la sauce ?

- Non, non, non, pas tout de suite, je veux, tout d'abord, goûter ce rôti au naturel. C'est mieux pour en évaluer la saveur intrinsèque.

- Bien sûr. Suis-je bête ? »

Les deux hommes coupent chacun une bouchée, se regardent et dans un ensemble parfait, mettent leur morceau de viande cuite à point dans la bouche.

Première mastication. Deuxième mastication. Les compères s'arrêtent, interloqués. Ils se regardent incrédules. Passé un temps d'hésitation, ils reprennent leurs activités buccales et avalent. Aussitôt, ils coupent un autre bout, ailleurs sur la tranche, et l'enfourment.

Première mastication. Deuxième mastication. Les deux hommes crachent alors dans leurs plats. Après s'être essuyé les lèvres le critique demande d'une voix grave :

« Savez-vous ce que cette viande me rappelle , mon ami ?

- hmm, oui. Je pense. »

Les deux hommes ont la face d'une blancheur de craie.

« Et bien, je vais vous le dire, tout de même. Elle me fait fortement penser à votre fameux gigot de sept heures !

- En effet, j'ai la même impression. Mais je vous assure...

- Je sais bien, mon ami. Et puis, je vois bien que vous n'avez d'autres prothèses que vos deux jambes en plastacier.

- Vous pensez que McQuick a bâti sa réputation sur des cadavres... humains ?

- Il me semble légitime de le croire. N'êtes-vous point d'accord ?

- Si, si... mais que pouvons nous y faire ? Je ne nous vois pas aller à la police et expliquer comment nous pouvons suspecter le boucher de vendre de la viande humaine. Dévoiler, notre anthropophagie passagère, même si j'en suis la victime consentante, me paraît plutôt risqué pour notre liberté ou, pour le moins, pour notre réputation. Pensez aux médias ! Ils se jetteraient sur vous comme une meute de hyènes sur une charogne.

- Nous ne pouvons tout de même pas le laisser continuer sans rien faire. Depuis combien de temps parle-t-on de sa fameuse spécialité ?

- Hmm, on en parle depuis quelques mois, mais je crois bien qu'il en vend depuis près de quinze ans.

- Rendez-vous compte du nombre de victimes !

- Bien sûr, vous avez raison, on ne peut le laisser continuer. Mais que faire ?

- Il faut que j'aïlle sur place. il faut que je le vois. Peut être, là-bas ou pendant le voyage, aurons nous une idée.

- Quant partons nous ?

- Tout de suite, je vais faire préparer l'astronef. »

Wogku part en trombe et sort de la pièce. Puis repasse la tête par la porte entrouverte.

« Ah ! Au fait, Ensipio ! Nous n'avons pas mangé, si vous...

- Ne vous inquiétez pas, j'allais justement nous préparer un petit panier garni pour le voyage.

- Mon ami, vous êtes une perle ! » Puis, il disparut dans le couloir.

* * *

Boris McQuick vient juste de fermer la porte de son magasin après une dure journée de labeur. Il s'apprête à baisser son rideau en plastacier, quand deux hommes frappent à la vitrine avec insistance. Il croit reconnaître le maigre avec ses jambes artificielles. Un client sans doute. Oui, c'est bien ça. Il est venu ce matin.

« C'est fermé ! » Crie-t-il.

Les deux hommes continuent à parler avec agitation, mais il n'entend rien à travers l'épaisseur de la vitre. Soupirant, il se décide à ouvrir la porte.

« C'est fermé, je vous dis. »

Le gros homme pousse son compagnon sur le côté et répond vivement.

« Excusez nous, mon cher, je sais qu'il est tard, mais voyez-vous je suis Wogku Lambert. Peut être me connaissez vous de nom ? »

Le boucher gratte sa tête chauve d'une grosse main velue, mais d'une propreté irréprochable. Effectivement, ce nom lui dit vaguement quelque chose. Jambes-artificielles déclare d'un air entendu :

« Voyons, Wogku Lambert... LE critique gastronomique. Un boucher aussi talentueux que vous doit bien avoir entendu parlé de lui.

- Bien sûr, bien sûr... excusez moi, c'est que l'on a pas l'habitude de voir des célébrités par chez nous.

- Vous êtes tout excusé mon cher. Savez-vous pourquoi nous sommes là ?

- Euh, ben non...

- Voyons, vous n'avez pas une petite idée ?

- Euh, non, non. Je ne vois pas.

- Votre viande, mon cher. Votre viande ! Mon chef, ici présent, m'a fait découvrir, ce midi, votre délicieuse spécialité. J'aimerais en faire le sujet d'une de mes chroniques. Après ça, vos ventes vont littéralement décoller. Alors qu'en dites-vous ?

- Euh, et bien... c'est très flatteur. J'aimerais beaucoup. Mais il faut que je vous dise, que je ne pourrais pas fournir plus de marchandise. Ma... euh... source d'approvisionnement est limitée.

- Comme c'est dommage... Mais au fait, d'où provient cette viande si spéciale ? »

Le visage rougeaud de McQuick se ferme aussitôt.

« Dites donc, je ne suis pas idiot, je ne vais pas vous donner ma source.

- Non, non, bien sûr, vous m'avez mal compris. Ce n'est pas ce que je veux savoir. En fait, je me demande : quel peut bien être l'animal qui procure une aussi délicieuse chair. Je me targue d'être un connaisseur. Mais là, je l'avoue, je sèche.

- Ah ça ! Secret professionnel.

- Mais le consommateur a le droit de savoir ce qu'il mange !

- Non ! Ma spécialité, c'est ma spécialité. Le client n'a pas besoin d'en savoir plus. J'ai plus de clients que de marchandises, alors c'est à prendre ou à laisser pour ceux qui veulent y goûter. C'est comme ça ! »

Voyant le boucher se braquer contre son compagnon, Gilobi préfère prendre la parole.

« Bien, comme vous voulez. Après tout c'est votre droit.

- Mais non... Et les consommateurs ? Et...

- Mais si, voyons mon cher Wogku. Monsieur McQuick est un véritable artiste dans sa partie. Et un artiste n'a pas à donner les secrets de son art. »

A ces mots, l'artisan se redresse fièrement et sourit au chef.

« Ah, je vois que monsieur me comprend. Lui. »

Il adresse un regard appuyé au gastronome puis s'en détourne pour fixer son attention sur Ensipio avec sympathie et une certaine connivence. Celui-ci poursuit avec un air entendu emprunt d'une certaine indulgence pour son patron.

« Ne lui en veuillez pas trop, mon cher Boris. Je peux vous appeler Boris ?

- Euh... Mais oui bien sûr.

- Bien, alors appelez moi Ensipio. Après tout, nous sommes un peu collègues. Que serions nous, pauvres cuisiniers, sans de merveilleux artisans comme vous, mon cher Boris ? »

Le boucher sourit franchement et se détend devant un interlocuteur qui le comprend si bien.

« Me feriez-vous une faveur, Boris ?

- Bien sûr. Enfin, si je le peux...

- Auriez-vous encore un peu de cette magnifique viande ?

- Ah ! Malheureusement non. J'ai tout vendu. Il faudra attendre demain.

- Mince ! Vous êtes sûr ? C'est que nous n'habitons pas la porte à côté.

- Ben...

- Même pas un petit morceau ? Vous ne voulez pas aller voir dans votre réserve s'il n'en reste pas une miette ? Juste de quoi en faire une ou deux tranches. Entre collègues...

- Bon, bon, restez ici, je vais voir. Mais je ne vous promets rien.

- D'accord, d'accord. Merci à vous, cher Boris.

- Attendez moi là. Je reviens. »

L'homme ouvre une porte dans le fond de sa boutique et s'enfonce dans un couloir. A peine a-t-il tourné à gauche au fond que les deux compères se précipitent en silence à sa suite. Ils arrivent à temps pour voir une des portes du couloir se refermer. Ils s'y dirigent silencieusement, écoutent et distinguent de légers murmures. Les deux hommes hésitent. Doivent-ils entrer ? Soudain, Gilobi reconnaît le bruit caractéristique d'une lame que l'on passe sur un fusil.

« Il faut y aller ! » dit-il en ouvrant la porte en grand et en sortant un petit laser de poing.

La scène qu'ils découvrent les laisse abasourdis. McQuick est là. Un couteau dans une main. L'autre étant posée délicatement sur une énorme masse de viande. Celle-ci est reliée à tout un appareillage médical. Elle palpite. Quoi que ce soit, la créature est vivante.

S'étant retourné au bruit de la porte, le boucher se place entre eux et le monstre comme pour le protéger.

« Non, ne touchez pas à mon fils. Je vous l'interdis.
- Votre fils ? Ça ? »

Effectivement, en observant attentivement, Wogku et Ensipio croient reconnaître l'ébauche d'un corps, couché en chien de fusil, vu de dos. Mais il est tellement boursoufflé, difforme, énorme ! Les chairs sont à vif. Ils distinguent nettement de nombreuses excroissances dont certaines grandissent lentement, mais sûrement, sous leurs yeux.

Le père est toujours devant eux, faisant rempart pour qu'ils ne puissent atteindre sa progéniture. Il pleure, il est désespéré. Il supplie.

« Je vous en prie, ne lui faites pas de mal. Il n'y est pour rien. Et puis, il n'est pas dangereux. C'est génétique, ce n'est pas contagieux. Je vous en prie... Laissez nous en paix. »

Le critique et son ami, se regardent interdits. Le chef demande en montrant la pierre à aiguiser sur un plateau et le couteau que le boucher avait lâché dans la panique.



« Mais si c'est votre fils... Pourquoi... la boucherie ? Pourquoi tout ça ?

- Pour l'argent, pardi ! Il faut bien payer tout cet équipement. Quand la maladie a commencé, l'hôpital a tout de suite coûté une fortune. Les visites chez les spécialistes et les examens ne sont pas donnés. Et puis, lorsque l'on a découvert que c'était génétique, l'assurance a refusé de rembourser. Selon elle, la maladie était un vice caché lors de la signature du contrat. Nous aurions dû la prévenir. Et comme, en connaissance de cause, elle aurait refusé de nous prendre en charge, elle nous a attaqués pour récupérer toutes les sommes versées. Déjà pas très riches avant ça, nous étions ruinés. Alors, la maladie a empiré. Les hôpitaux nous ont refusés car nous n'avions pas d'assurance. Ma femme n'a pas pu supporter de voir notre garçon se déformer petit à petit et de plus en plus vite. Elle s'est suicidée. J'ai... J'ai dit au gamin qu'elle était partie. Je n'ai pas pu lui avouer qu'elle s'était tuée. J'ai quitté mon boulot pour m'occuper de lui. Progressivement, il a plongé dans le coma, mais je n'ai pas pu me résoudre à le laisser mourir. J'ai donc fait des recherches sur le réseau pour voir comment je pourrais le maintenir en vie et j'ai acheté les machines à crédit en falsifiant les documents pour dire que j'avais toutes les cautions voulues. Tant que je pourrais payer les remboursements, il n'y aurait pas de problème.

- Mais comment êtes-vous devenu boucher ?

- Un jour, un médecin, plus humain que les autres, m'a expliqué comment freiner l'expansion en taillant dans les chairs, puis en aidant la cicatrisation avec un mélange d'huile et d'épices. C'était efficace et beaucoup moins cher que les traitements hors de prix que l'on m'avait donnés jusque là. Quelques temps après, j'ai eu un job de livreur de bi-doche. C'était pratique, j'avais fini en début de matinée. Ça me permettait d'être là dans la journée. Une fois, j'ai dû passer à la maison pour traiter le petit, alors que j'avais mon chargement avec moi. Je ne sais pas comment je m'y suis pris, mais j'ai livré ce que j'avais extrait de son corps avec le reste. A la livraison suivante chez ce boucher, un vieux proche de la retraite, il m'a redemandé de cette viande particulière. Au début, j'ai rien capté. Puis quand j'ai compris j'ai refusé. Vous pensez ! Mais l'un de ses meilleurs clients avait goûté la viande et lui en redemandait tous les jours. Aussi, il m'a proposé de me l'acheter un bon prix. J'ai encore rejeté son offre, mais en disant que je réfléchirais pour qu'il me laisse tranquille. En retournant chez mon patron j'ai démissionné, je ne voulais pas avoir à retourner chez le boucher. C'est en jetant les restes d'une nouvelle séance, que je me suis demandé pourquoi ne pas accepter. Si c'est pour la jeter, autant que la chair de mon enfant serve à lui permettre de survivre. Alors je suis retourné chez le vieux boucher et j'ai passé un marché avec lui. Je lui fournissais la viande, mais en plus de me payer, il m'apprenait le métier. A sa retraite, j'ai repris l'affaire. Et maintenant vous savez tout.

- Mon dieu, mais quelle horreur !

- C'est mon seul enfant.

- Mais vous ne pouvez pas continuer à laisser vos clients manger de la chair humaine. C'est inconcevable !

- Si vous appelez la police, s'ils me mettent en prison, que va-t-il devenir ?

- L'état va le prendre en charge, ils vont le mettre dans un hôpital et lui prodiguer tous les soins possibles pour apaiser ses souffrances.

- Vous en êtes certains ?

- Bien-sûr, comment pourrait-il en être autrement ?

- Vous avez peut être raison. Et puis, je suis si fatigué. Si fatigué...

- Alors ? Nous les appelons ?

- D'accord, mais à une condition. Promettez moi que vous vous tiendrez au courant pour le petit. Je veux savoir que quelqu'un se préoccupe de lui.
- Vous pouvez nous faire confiance.
- Bien, appelez-les... »

* * *

Nous sommes quatre mois plus tard, Wogku Lambert entend le visiophone sonner.

C'est la clinique, une infirmière le prévient que Paul McQuick est mort dans la nuit. Depuis son hospitalisation, ses souffrances avaient été amoindries par de fortes doses de drogues. Ainsi, il a fini par s'éteindre paisiblement. Le gastronome est triste, mais en même temps soulagé. Le petit a fini de souffrir. Il a demandé à l'infirmière de le laisser lui-même apprendre la nouvelle à Boris, toujours enfermé, et pour longtemps, dans la prison d'État d'Augeaime. Il appelle Ensipio et se prépare pour le voyage.

* * *

Neuf ans ont passé, Wogku Lambert reçoit un message électronique et le lit :

Monsieur Lambert, Il y a près de neuf ans, vous êtes venus, avec monsieur Gilobi, m'apprendre la nouvelle du décès de mon unique enfant. Mon fils Paul. Après toutes ces années, j'arrive enfin à écrire son nom.

Vous m'aviez promis de vous tenir au courant de ce qui lui arriverait. Aussi pourrez-vous, peut être, m'expliquer ce que signifie l'image en pièce jointe.

Cordialement.
Boris McQuick.

Wogku ouvre le fichier accompagnant le message et se met à pleurer.

* * *

Une heure plus tard, Ensipio est inquiet : son ami n'est pas descendu dîner. Il monte à son bureau. Qu'est ce qui peut bien retenir le critique ? Lorsqu'il entre dans la pièce, celui-ci est assis en larmes devant l'écran de sa console. Curieux, Gilobi approche et regarde le carré lumineux dans lequel on peut voir une image. Il s'agit de la une d'un journal financier. Le titre en est :

Augeaime, premier exportateur de viande de la Galaxie !

* * *

Il fait noir. J'entends le ronron des machines qui me maintiennent en vie depuis... depuis... depuis combien de temps, au fait ?

Papa ne s'occupe plus de moi. Quelqu'un le remplace. Il est méchant, il me fait mal exprès. Il râle toujours lorsqu'il s'occupe de moi. Mais tout ne va pas si mal. Je suis dans une très grande pièce maintenant. Et vous savez quoi ? Je ne suis plus tout seul. Il y en a des centaines comme moi ici.

Copyright : Didier Gazoufer d'après la nouvelle Prolifération de François Schnebelen, publiée à l'adresse suivante :

<http://inlibroveritas.net/lire/oeuvre8842.html>

Copyleft : Ce texte est libre, vous pouvez le redistribuer et/ou le modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette licence sur le site Copyleft Attitude (<http://artlibre.org>) ainsi que sur d'autres sites.

La version originale de ce texte est disponible sur le site Chimeres.org (<http://www.chimeres.org>).

L'illustration "Expansion" est de Olivier JUBO.

 **Les buveurs de temps** 135

Estelle VALLS de GOMIS

 **La galerie des monstres** 140

Univers & Chimères



Voici revenue l'heure rouge où l'on boit du temps. C'est sur les ailes du vampire que l'imagination de l'homme a parcouru les ténèbres séculaires depuis le premier crépuscule de la création.

Il serait fastidieux de retracer ici en détail la genèse du vampire, car nombreux sont ceux qui l'ont fait, et bien fait, avant nous. Sachons seulement que, mythologiquement, cet être existe depuis toujours et qu'il marche à nos côtés depuis que nous-mêmes marchons sur la terre. Les écrits religieux tels que la Torah, la Bible et le Coran — ordre dans lequel ils ont été rédigés par l'humanité — renferment les sources du vampirisme, mais bien avant cela, les mythologies de tous les pays du monde avaient déjà esquissé la silhouette de notre créature. La Grèce antique et la Chine ancienne en sont de bons exemples et d'autres cultures abondent en ce sens¹. La mythologie Celtique n'était pas en reste puisque l'on trouve des traces du vampire dans ses légendes² ainsi que dans les aventures des Chevaliers de la Table Ronde, particulièrement dans le cas de Gauvain³.

Précisons également qu'il est apparu dans nos recherches que ce sont principalement les peuples qui ont, à certaines périodes de leur histoire, tenté de régner sur les autres — comme l'ont fait par exemple les européens, les asiatiques et les nord-africains — qui comptent des vampires dans leur culture, tandis que la créature ne se retrouve que de manière très altérée dans les cultures aborigènes, africaines ou indiennes d'Amérique du nord⁴.

Ainsi, l'homme a toujours considéré le vampire comme un fait, d'abord superstitieux puis culturel. Bien évidemment il fut objet de superstition surtout à partir du Moyen Age où quelques récits mentionnent des êtres qui lui sont semblables⁵. A une époque où le diable et la sorcellerie tenaient le haut du pavé, il était naturel que ce revenant trouve naissance.

Il eut également ses inspirateurs dans l'histoire : le célèbre Vlad Tepes (1431-1476) dit aussi Vlad Dracula, Prince de Valachie, celui qui empalait à tour de bras et écorchait vifs ceux qui le contrariaient, marqua la mémoire humaine de ses sombres méfaits, sa vie⁶ de tyran et sa mort mystérieuse contribuèrent à faire de lui le modèle du personnage de Bram Stoker qui porte son nom. Il ne fut pas seul parmi ceux que l'on nomme parfois 'les vampires historiques' car en Hongrie, naquit en 1560⁷ Erzsébet Bathory qui devint elle aussi célèbre pour les bains de sang de vierges qu'elle prenait afin de préserver sa beauté et sa jeunesse, sans manquer de les torturer odieusement auparavant ; il est souvent dit qu'elle inspira Le Fanu pour sa Carmilla⁸.

Mais plus généralement, pour le vampire, ces incursions un peu effacées dans le monde se prolongèrent au cours des siècles pour atteindre leur apogée au XVIII^{ème} siècle⁹.

C'est à ce moment là que le vampire trouva d'abord son public. A travers journaux et gazettes furent relatés à travers toute l'Europe — d'Allemagne et de Hollande en Angleterre et en France pour atteindre le sud du vieux continent — des événements ayant eu lieu en Europe de l'Est (appelée plus volontiers en ce temps Europe Centrale) aux alentours de la Serbie. Il s'avéra à cette époque que des individus se transformaient en vampires dans certains villages à la suite de circonstances plus ou moins banales. Nous citerons l'aven-

ture plus que connue d'Arnold Paole, mort en tombant d'une charrette et revenu peu après sous forme de vampire pour décimer en partie son village. Ledit Paole aurait de son vivant été tourmenté par un vampire et se serait enduit de sang de vampire après avoir mangé de la terre du tombeau de la créature afin de se délivrer de ses infestations. Ces délicieuses précautions — superstitions de l'époque au même titre que le pain au sang de vampire — se révèlent d'une inutilité à toute épreuve puisque tous les vampirisés de l'époque en prenaient plus ou moins de semblables. En fin de compte, les autorités hongroises envoyées sur les lieux en rapportèrent des témoignages 'dignes de foi'¹⁰ et les journaux propagèrent l'information qui fut largement débattue par Calmet (op. cit.) et Voltaire¹¹.

Le vampire de ces récits n'avait rien de séduisant, mais il était source de nombreux fantasmes et il va sans dire que la littérature en fut grandement influencée. Les poètes, d'abord allemands avec Goethe et *La fiancée de Corinthe*¹² (1797), puis anglais comme Coleridge avec *Christabel*¹³ (1797 à 1801) et plus tard Keats avec *Lamia* et *La Belle Dame Sans Merci*¹⁴ (1819), se firent une joie de poser les premières pierres du mausolée vampirique. C'est en 1817 que parut en Angleterre *The Vampyre*¹⁵ de John William Polidori — célèbre pour avoir été médecin ou secrétaire de Lord Byron — qui mettait pour la première fois en scène un vampire de sexe masculin qui devint l'archétype du futur 'tombeur des ténèbres'. A cette image s'ajoutèrent les clichés des romans gothiques -sombres et séduisants vilains aux pratiques répréhensibles, vieux châteaux et incursion du surnaturel dans le réel-¹⁶ pour aboutir enfin, après que Le Fanu ait recréé la femme vampire en 1871 avec *Carmilla* (op. cit.), à la venue au monde de *Dracula* (1897), né des amours de Bram Stoker et de la fée imagination.

Il faut savoir que c'est au XIX^{ème} siècle également que fut écrit et publié sous forme d'épisodes appelés alors 'penny dreadfuls' le célèbre et trop rare roman *Varney le vampire* ou *le festin de sang* (1847) dont le ou les auteurs restent difficiles à identifier. Ce sont les premiers chapitres de ce roman qui vous sont présentés dans cet ouvrage. Il est flagrant que le sujet, l'atmosphère et les personnages sont typiques du style vampirique de l'époque et en vérité, tout ceci contribue à en faire un intéressant recueil de clichés du genre, une sorte d'encyclopédie romancée du vampire. Le détail du portrait de l'ancêtre devenu vampire est important puisque l'élément portrait est typique de la littérature qui suivit comme le prouvent *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde (1891), *Le Portrait Ovale* d'Edgar Poe et bien d'autres romans à portraits et miroirs donnant la part belle à l'étude de l'âme, comme c'est aussi le cas dans *Dracula*.

Varney le Vampire est une pièce rare — ce qui contribue à son attrait et à son mystère — dont la lecture tant attendue procure sans doute autant de plaisir qu'en éprouva Varney lui-même la première fois qu'il goûta au sang frais d'une jeune vierge. Mais l'on ne peut toutefois faire de ce roman un rival au *Dracula* de Stoker qui fut le roman vampirique du XIX^{ème} siècle et restera, comme l'atteste la popularité du personnage, le parangon de la littérature vampirique.

Le XX^{ème} siècle vit, lui, une véritable déferlante d'oeuvres sur ce sujet, car après l'Angleterre - le succès des œuvres vampiriques suivant ainsi l'apogée des puissances mondiales puisque le dix-neuvième siècle fut le temps de la splendeur de la Grande Bretagne et le vingtième celui des Etats-Unis — ce furent les auteurs américains qui apportèrent leur

contribution avec plus ou moins de bonheur. Il est indispensable de citer *Je suis une légende*¹⁷ (1954) de Richard Matheson, un roman qui rompt avec la tradition vampirique et le thème 'humains pourchassent vampire' pour passer avec un terrible savoir-faire à 'vampires pourchassent humain'. D'autres écrivains comme Stephen King avec *Salem*¹⁸ (1975) ont américanisé le mythe, suivis par d'autres de moindre talent qui marqueront sans doute peu le public par rapport à leurs prédécesseurs.

Puis vint Anne Rice qui, avec *Entretien avec un vampire*¹⁹ (1976) et *Lestat le Vampire* (1985), rendit au vampire son aura et sa splendeur. Revenus de siècles magnifiques, tourmentés par les contradictions de leur nature, Louis, Lestat et leur aréopage de compagnons envoûtent le lectorat depuis plus de vingt ans. Cependant, si les deux premiers volumes des *Chroniques des vampires*²⁰ étaient — surtout *Lestat le Vampire* — d'une richesse impressionnante et ce malgré un style inégal, les romans suivants échouent à ranimer la flamme passionnée qu'avaient attisée leurs prédécesseurs.

D'autres domaines artistiques nés avec les progrès de la technique adoptèrent le vampire au cours du vingtième siècle et continuèrent à populariser le mythe. C'est le cas notamment du cinéma qui eut encore davantage que la littérature l'occasion de magnifier ou de ridiculiser — quelquefois avec talent et humour, parfois involontairement — le vampire. La télévision lui emboîta le pas mais ne nous livra guère jusqu'à présent de sujets d'extase bien qu'elle nous ait parfois divertis à coup de publicités d'une bêtise inqualifiable.

La bande dessinée, si elle s'avère parfois décevante, est cependant un bon moyen de perpétuer picturalement le mythe. Les français s'y essayent, ainsi que les japonais, mais il faut bien dire que les 'comics' américains débordent d'exemples, ne serait-ce qu'avec la belle *Vampirella*, série qui connut son heure de splendeur dans les années 1970. Mais d'autres titres surent tirer leur pieu du jeu et il y eut même un *X-MEN* versus *Dracula* en 1993. Aujourd'hui des séries comme *Crimson* ou *The Coven* reprennent le thème, sans oublier les intéressantes *Purgatori* et *Chastity* des éditions 'Chaos! Comics'²¹. Le problème des comics reste encore et toujours le talent inégal des dessinateurs qui se partagent les séries et il faut bien dire qu'il en ressort Alan Davis, qui fut l'un des rares capables de rendre l'atmosphère gothico-horrifico-vampirique dans de vieux épisodes de sa série *Excalibur*²² à la toute fin des années 1980, ainsi que dans un épisode hors-série de *Gen 13*, grâce à son don de transporter les héros dans l'autre monde.

Signalons également que les jeux vidéos ont tendance à produire de jolies choses au niveau vampirique. Ainsi nous incarnons un beau vampire à crinière blanche, Alucard, à travers un château fantastique dans '*Castlevania Symphony of the Night*'²³ (qui n'a rien à voir avec les inélégantes versions de ce jeu chez Nintendo dont il est inspiré) qui doit en grande partie son intérêt à l'illustratrice Ayami Kojima ; nous poursuivons *Dracula* dans son château et un décor en trois dimensions dans '*Dracula : résurrection*'²⁴ qui s'inspire légèrement du '*Dracula*' de Coppola pour certains personnages et du '*Bal des Vampires*' de Polanski pour les scènes d'auberge ; et enfin, nous accompagnons D, le chasseur de vampires à nouveau dans un beau château à la fois antique et moderne dans l'adaptation du manga '*Vampire Hunter D.*'²⁵ également en trois dimensions. Si tous ces jeux n'innocent pas tellement en reprenant le thème de l'aventure et des combats - hormis dans '*Dracula : résurrection*' où le héros ne se bat pas - à travers un château, il faut leur reconnaître

une qualité : ils sont tous très bien conçus au niveau esthétique et maniabilité et sollicitent un léger travail cérébral ce qui ne gâche rien.

Ainsi que nous venons de le voir, le vampire n'est pas une créature que l'on enterre facilement, de nos jours, la tradition se perpétue et il semblerait qu'à l'instar du vampire mythologique présent dans toutes les cultures du monde, le vampire littéraire connaisse une pareille universalité et en fin de compte, l'admiration qu'il suscite est pour le moins méritée.

Pourtant, l'emprise du vampire sur notre imaginaire ne peut s'expliquer d'une seule façon, et à vrai dire, elle ne peut s'expliquer du tout. Il est possible qu'au-delà de l'interprétation selon laquelle il représenterait la peur des ténèbres et de la mort physique, il ne soit en fait qu'un reflet de la créature idéale étant donné son passage dans notre culture de créature fétide à objet de fantasmes : immortel, censé être beau et/ou séduisant dans la plupart des cas, puissant, et bien sûr d'une charge sexuelle qui fait pâlir l'humanité²⁶ .

Aujourd'hui, donc, le vampire aurait cessé de n'être qu'un mort sorti du tombeau pour subir une mutation et représenter une sorte de super-héros ténébreux que chaque lecteur rêverait d'incarner ou de rencontrer. Mais le joyau noir de la littérature fantastique possède de multiples facettes et nous ne pouvons qu'espérer que ce voyageur du temps ait encore, grâce au talent de maints artistes de toutes sortes, de belles nuits devant lui... et si possible en notre compagnie.

Notes :

¹Pour plus de détails il est utile de consulter :

Markale, Jean. L'énigme des vampires. Paris : Pygmalion, 1991.

Marigny, Jean. Le vampire dans la littérature anglo-saxonne. Paris : Didier Erudition, 1985.

Faivre, Tony. Les Vampires. Paris : Losfeld, 1962.

Silhol, Greg. 'Vampires d'Extrême Orient : essai de mythes comparés.' in :

Silhol, Léa (éd.). Vampire. Portraits d'une ombre. Montpellier : OxyMORE, 1999. Et bien d'autres...

²The Giant Book of Celtic Myths and Legends and Tales of Old Ireland. Bristol : Paragon, 1998.

³Markale, Jean. Le Cycle du Graal-5 :Gauvain et les chemins d'Avalon. Paris : Pygmalion, 1994.

⁴Recherches entreprises dans le cadre de la rédaction de la thèse Le Vampire au Fil des Siècles, encore en cours de rédaction.

⁵Ils se retrouvent dans certains des ouvrages cités puis entre autres chez :

Dom Augustin Calmet. Dissertation sur les revenants en corps ... Paris : Jérôme Millon, 1986.

Lecouteux, Claude. Histoire des vampires. Paris : Imago, 1999.

⁶Cazacu, Matei. Histoire du Prince Dracula. Genève : Droz, 1996.

⁷Machecourt, Dorian. 'Erzsébet Bathory'. In : 'Requiem' n°7. Montpellier, avril-juin 1998.

⁸Le Fanu, Joseph Sheridan. Carmilla. In : Best Ghost Stories. Bleiler, E.F. (éd.). New York : Pbk Editions, 1964. (édité en France chez Denoël).

⁹Tous les essais sur le vampire en font état et on peut consulter :

Faivre, Tony. 'Du vampire villageois au discours des clercs'. In : Colloque de Cerisy. Les vampires. Paris : Albin Michel 'Cahiers de l'Hermétisme', 1993.

Introvigne, Massimo. 'La naissance du vampire dans l'Europe du 18^e siècle'. In : Vampire. Portraits d'une Ombre. (op. cit.)

¹⁰voir le fameux rapport Visum et Repertum chez Faivre (op. cit.) et Lecouteux (op. cit.) ce dernier en offrant un extrait.

¹¹Dictionnaire philosophique dont on trouve un extrait dans :

Les Cahiers de l'Herne : Dracula. Paris : Editions de l'Herne, 1997.

¹²In : Sadoul, Barbara (éd.). Les cent ans de Dracula. Paris : Libro, 1997.

¹³Coleridge, S.T. The Rime of the Ancient Mariner and Other Poems. New York : Dover Thrift Editions, 1992.

¹⁴Keats, John. The Complete Poems. Harmondsworth : Penguin Classics, 1988.

¹⁵Polidori, J.W. Le vampyre. Arles : Actes Sud, 1996.

¹⁶N'oublions pas qu'en France, Théophile Gautier nous offrait en 1836 La Morte Amoureuse, un pilier du genre et Baudelaire Les Métamorphoses du Vampire.

¹⁷Matheson, Richard. I am Legend. London : Orion Books Millenium, 1999.

¹⁸King, Stephen. Salem's Lot. USA : Doubleday, 1975.

¹⁹Rice, Anne. Interview with the Vampire. NY : A.A. Knopf, 1976.

The Vampire Lestat. NY : A.A. Knopf, 1985.

²⁰Huit volumes à ma connaissance, et certainement bientôt un neuvième.

²¹Tous ces titres et les suivants disponibles chez tout bon pourvoyeur de comics US.

²²Co-fondée avec le scénariste Chris Claremont.

²³Castlevania Symphony of the Night. Konami, 1997 sur Playstation.

²⁴Dracula : résurrection. Microïds et al., 2000 sur Playstation.

²⁵Vampire Hunter D. JVC/Capcom, 2000 sur Playstation. (oui, j'ai une Playstation et je lis aussi des comics !)

²⁶En effet, le vampire est intelligent et il a depuis toujours compris que ce qui fait courir les humains c'est le sexe et, grâce à cela, tous sont attirés à lui comme les phalènes par la flamme, et, faute de pouvoir s'immoler sur son pieu – puisqu'il n'a de vie sexuelle que buccale en général – la plupart lui retournent l'offense en lui en plantant un dans le cœur. Ainsi, pendant un temps – que l'on se remémore seulement l'aura de la 'vamp' – le vampire usa de ce stratagème pour trouver des victimes. Mais de nos jours, un être qui a été pourchassé, décapité, transpercé, brûlé etc. cherche surtout des alliés, d'où sa transformation littéraire de figure 'autre' à figure 'amie'.

La galerie des monstres

BERNARD DUMAINE



CAZA



FREDRITH



GILLES FRANCESCO



SATURNE



SEBASTIEN BERMES



Les chroniques

✧	La nuit sans fin	Jean-luc RIVERA	145
✧	Le Sacre de la Nuit	Lucie CHENU	146
✧	Lemashtu – Chroniques des Stryges	Lucie CHENU	147
✧	Mina Loween (T1) Cœur de goulue	Lucie CHENU	148
✧	Néfésis (T1) Résurrections, (T2) Néménès, roi maudit d'Aboucinti	Lucie CHENU	149
✧	Psykoses	Lucie CHENU	150
✧	Homo vampiris	Jean-luc RIVERA	151
✧	La chasse du comte Zaroff	Jean-luc RIVERA	152
✧	Petits arrangements avec l'éternité	Jean-luc RIVERA	153
✧	Guide de survie en territoire zombie	Jean-luc RIVERA	154
✧	Arachnae	Jean-luc RIVERA	155
✧	Angemort	Lucie CHENU	156
✧	Cannibales	Lucie CHENU	157
✧	La Danse des Ombres. L'Opéra du sang tome 1	Lucie CHENU	158

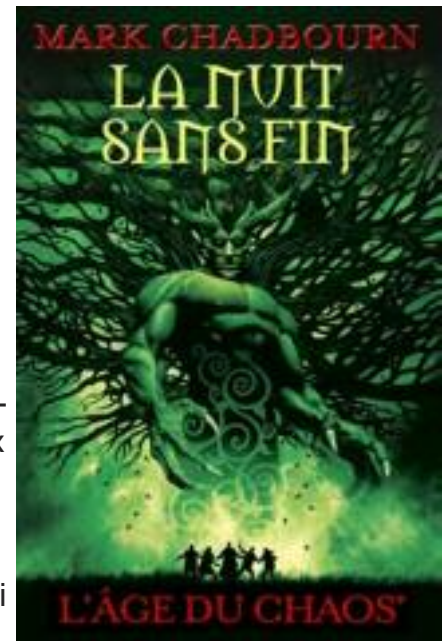


Auteur : Mark Chadbourn
Editeur : Calmann-Lévy
Parution/Collection : Orbit

Je viens de terminer le premier volume d'un roman superbe, celui de Mark Chadbourn - auteur jamais encore traduit en France -, "La nuit sans fin", volume 1 de "L'Age du Chaos", paru dans la nouvelle collection "Orbit" dirigée par Audrey Duvernet chez Calmann-Lévy.

Il s'agit là de l'un de ces récits superbes comme seuls les Britanniques savent en écrire, mêlant fantastique, thriller et mythes celtiques: si je vous dis que l'intrigue de base est le retour des vieux dieux et créatures de la mythologie celte et que, pour essayer d'empêcher ce retour à l'Age de la magie et du chaos, le seul moyen qu'ont les 5 héros, les frères et Soeurs du Dragon, est de retrouver la Lance de Lugh, l'Epée de Nuada, la Pierre de Fal qui crie lorsque le vrai roi la touche et le Chaudron magique de Dagda, vous allez me répondre qu'il n'y a là rien de très nouveau.

Faux ! Chadbourn réussit à reprendre des thèmes très classiques de l'imaginaire et de la mythologie celtique et arthurienne, à les mélanger avec le folklore traditionnel anglais, gallois et écossais, les phénomènes fortéens les plus disparates - des ley lines aux OVNI et aux félins mystérieux - et à faire ainsi l'un des romans de dark fantasy urbaine les plus originaux, les plus beaux et les plus prenants que j'ai lu depuis longtemps. La quête des 5 héros dépositaires de l'esprit de Pendragon, de pauvres citadins découvrant petit à petit la réalité de la magie et le fait que leur destin a été écrit pour eux par des forces qui les dépassent, leurs réactions d'hommes et de femmes du début du 21ème siècle matérialiste face à des créatures puissantes comme les Fomorii, les Tuatha Dé Danann ou la Chasse infernale que l'on ne peut combattre que par des moyens traditionnels plus ou moins oubliés, est une aventure avec laquelle tout lecteur peut entrer en résonance. Bien écrit, plein de rebondissements tout en étant une réflexion sur l'état actuel de notre monde et de notre société, voilà une belle lecture peu après la fête de Samhain et à l'approche de celle de Yule.



Le Sacre de la Nuit

Auteur : Louise Cooper

Editeur : Nestiveqnen

Griette Agate, à l'esprit brisé, vit recluse dans un hospice. Après lui avoir rendu visite, à l'occasion de son anniversaire, sa fille, Calliope, assiste à une scène pénible : une foule enragée poursuit une créature de la nuit et la tue sauvagement, pour la brûler ensuite. Foss Agate, le père de Calliope, considère cela comme un terrible gâchis : Que n'aurait-il pu apprendre s'il avait eu loisir d'étudier la créature ! Il faut dire que Foss Agate est membre d'une prestigieuse Société dont l'objectif est l'étude des choses et des causes et que Calliope le seconde dans ses travaux.

Ailleurs, dans une autre dimension, la reine Sélénaée apprend la mort d'un membre de son peuple dans le monde des humains, ce monde si attrayant et si dangereux pour les êtres de la nuit. Mais avant de clore définitivement le portail entre les dimensions, Sélénaée doit savoir s'il est encore possible de sauver son fils, disparu là-bas depuis longtemps. Elle envoie son second, Charn, pour une dernière quête, désespérée. Charn sera piégé, rencontrera Calliope et les multiples questions qui se posent sur la folie de Griette trouveront leur réponse.

L'histoire est passionnante et se lit d'une traite, le style est admirable et parfaitement rendu par la traduction de Nicolas Cluzeau. Mais *Le Sacre et la Nuit* n'est pas seulement l'un des plus beaux romans de fantasy que j'ai eu l'occasion de lire, ça n'est pas seulement une très belle histoire d'amour, c'est un hymne à l'altérité, une ode à la différence. Un livre magnifique.

Critique initialement parue sur nooSFere, revue et corrigée.



Lemashtu – Chroniques des

Auteur : Li-Cam

Editeur : Griffes d'Encre

Si Li-Cam avait déjà publié des nouvelles, en particulier dans la très belle et très originale collection « Petite Bulle d'Univers » des éditions Organic, *Lemashtu – Chroniques des Stryges* est son premier long récit, une uchronie plutôt originale et bien menée. Dans le passé, une mutation a provoqué l'apparition d'une sous-espèce d'*Homo sapiens* : les Stryges (ou « strigoïs » en roumain), privés d'une enzyme essentielle à la digestion, et qui doivent, pour se nourrir, absorber du sang (ce qui a donné naissance au mythe du vampire).

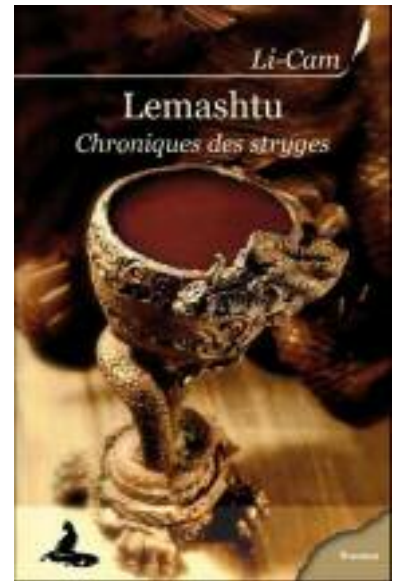
À notre époque, les banques de sang devraient permettre aux Stryges de vivre en bonne entente avec leurs cousins humains, mais ils ont été décimés pendant la Seconde Guerre mondiale. Depuis, le Vatican tente de les aider, par le biais d'une société secrète, Lux Anima, qui doit à tout prix protéger Lemashtu, le dernier représentant de la caste des Voïvodes dont la particularité est d'être inter-fertile avec les humains. Lemashtu est un adolescent qui vit dans un pensionnat londonien, reclus, ceci afin de protéger les humains de ses pulsions et de le protéger, lui, de deux dangers : des fanatiques cherchant à l'abattre, et des bouleversements hormonaux que pourraient générer en lui la proximité de jeunes filles désirables.

Ce premier roman n'est pas exempt de défauts : il est trop long pour l'épaisseur de l'intrigue, certains passages sont confus, il y a des redites, le style est parfois un peu lourd. Mais ce sont des défauts de jeunesse qui devraient s'estomper avec le temps et l'expérience, et ne nuisent pas au plaisir de lecture. Un autre point peut déranger : les changements d'ambiance brutaux. Certaines scènes semblent écrites pour la jeunesse – les lycéens rappellent les premiers Harry Potter – malgré les références sexuelles explicites –, d'autres sont beaucoup plus sombres, glauques. Toutes sont intéressantes, mais il est déroutant de changer plusieurs fois d'état d'esprit au cours de la même histoire. D'autre part, les fiches explicatives sur les Stryges, éparpillées entre les chapitres, auraient été plus faciles à consulter au moment voulu si elles avaient été regroupées en annexe en fin d'ouvrage.

Mais *Lemashtu* a surtout de nombreuses qualités. Au-delà de l'intrigue déjà intéressante en elle-même, le roman entrecroise plusieurs sujets passionnants : le rapport avec l'autre, la différence, l'exclusion, mais aussi l'adolescence, les bouleversements physiologiques, psychologiques ou comportementaux auxquels chacun se trouve confronté, à un moment ou à un autre, et l'a-normalité, cet état que les autres baptisent « folie », faute de le comprendre... On reconnaît des thèmes que Li-Cam a déjà développés et qu'elle excelle à traiter, à creuser. Des thèmes essentiels qui touchent à tout âge.

Et puis, l'histoire est passionnante, se lit avec plaisir et se quitte en donnant envie de découvrir bientôt de nouvelles Chroniques des Stryges.

Critique parue dans *Galaxies-SF* n°4, printemps 2009
avec l'aimable autorisation de *Galaxies-SF*



Mina Loween (T1) Cœur de goulue

Auteur : Nori, Lillycat, Lylian

Editeur : Les Humanoïdes Associés

Mina est une collégienne mal dans sa peau, surtout depuis la mort de sa mère, quatre ans auparavant. En ce début des vacances de la Toussaint, elle est particulièrement déçue que son amie Kathy ne puisse rester, comme prévu. Les deux adolescentes comptaient bien faire la fête ensemble la nuit d'Halloween, mais Kate doit se rendre à Bordeaux où l'un de ses oncles est au plus mal. Mina rentre, triste, chez elle, se dispute avec son père et sa belle-mère.

C'est au cimetière qu'elle passera la soirée, seule – enfin, au début. Sur la tombe de sa mère qu'elle, au moins, n'oublie pas. Elle y fera des rencontres plus étonnantes les unes que les autres, et découvrira le monde des Goulus (les morts) qui ne rêvent que de se nourrir de l'énergie vitale des Charnus (les vivants).

Nori et Lylian avaient déjà co-écrit le scénario de L'Éveil du Kurran, illustré par Dune, ils réitèrent avec cette histoire de fantasy urbaine qui part du quotidien le plus ordinaire pour arriver dans un monde de rêves et de cauchemars. Les dessins de Lillycat rendent à merveille le mélange de joie et de tristesse qui caractérise Mina. Les visages donnent aux personnages une allure de marionnettes ballottées par les événements, les couleurs irradiant l'énergie des Charnus, mais aussi leurs sentiments, ainsi que la faim des Goulus. Le résultat de cette rencontre entre un univers, par définition morbide, et des couleurs parfois flashy est un véritable conte de fées moderne, parfaitement ancré dans l'adolescence et ses douleurs, ses bonheurs, et ses terribles questions existentielles.

Au-delà du (grand) plaisir de lecture, Mina Loween est une série qui fait réfléchir à la valeur des choses de la vie. Les ados, comme leurs aînés, y trouveront de quoi méditer, ce qui n'est pas si fréquent en bande dessinée. Hélas, j'ai appris avec regret que les Humanos ne comptaient pas publier le second volume, alors que celui-ci est prêt. J'espère que Nori, Lylian & Lillycat sauront rebondir et qu'un autre éditeur reprendra cette merveilleuse série...

Critique parue en juillet 2007 sur la Yozone, relue et augmentée



Néfésis (T1) Résurrections, (T2) Néménès, roi maudit d'Aboucinti

Lucie Chenu

Auteur : Denis-Pierre Filippi & Silvio Camboni

Editeur : Dupuis

Lorsqu'elle était enfant, Margot accompagnait ses parents, égyptologues, sur les chantiers de fouille. Jusqu'au jour où, accidentellement, elle fut possédée par l'esprit du pharaon Némès. Elle devint ainsi l'une des premières « inspirées ». Devenue adulte, dans le Paris du début du XX^{ème} siècle, elle est étudiante le jour, et la nuit, collabore avec la police sous le masque de Néfésis, pour retrouver ceux des « inspirés » qui se servent de leurs pouvoirs extraordinaires pour commettre le mal.

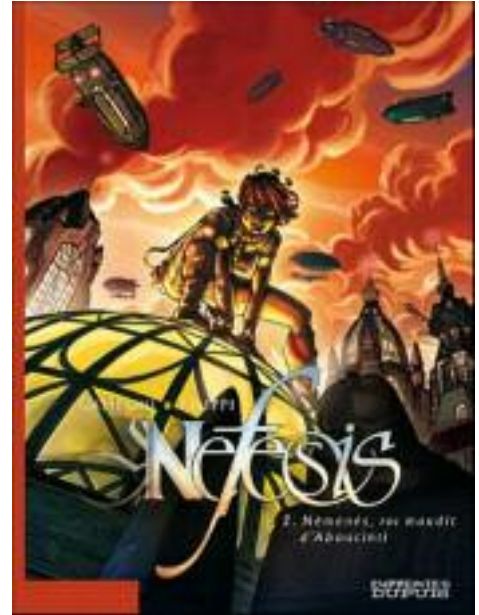
Le premier volume de cette série se présente comme un steampunk aux couleurs chaudes et lumineuses, un dessin hardi et harmonieux, et surtout, une intrigue prenante, tel est le premier volume de cette nouvelle série fort prometteuse.

Néfésis campe une super-héroïne séduisante et les seconds rôles – pardon, les personnages de second plan –, attachants ou effrayants, rehaussent encore davantage l'intérêt. On regrettera juste les passages trop elliptiques du début de l'histoire. Mais ce désagrément n'est pas suffisant pour nous faire boudier notre plaisir.

Hélas, le second tome s'avère une déception. Le scénario, bourré de clichés (l'esprit d'un pharaon diabolique, Néménès, se manifeste : il veut le pouvoir à tout prix, le pouvoir, et la vengeance contre Némès, qui était son frère et son ennemi), traîne en longueur sans tenir le lecteur en haleine pour s'achever brutalement, à la va-vite ; les dessins sont, la plupart du temps, invisibles, masqués par des couleurs sombres et sans contraste. Pourtant, Résurrections était plus qu'alléchant alors, que s'est-il passé ? Espérons que ce déclin n'est que passager et qu'un troisième opus rattrapera la sauce, car l'univers steampunk dans lequel est située l'intrigue est passionnant à découvrir et l'idée originelle fort intéressante.

Lucie Chenu

Critique parue octobre 2006 sur la Yozone, relue et complétée.



Psykoses

Auteur : Philippe Heurtel
Editeur : Black Coat Press
Parution/Collection : Rivière Blanche

Le premier roman de Philippe Heurtel, qu'on savait excellent nouvelliste, était fort attendu. Sa livraison est particulièrement appréciée, d'autant qu'il ne s'agit pas, contrairement aux apparences, d'un roman épais, mais de deux petits qui se suivent.

Le Jour de la Première Séance, un phénomène inexplicable a transformé la totalité des humains : beaucoup sont devenus des Psykos, se répartissant en diverses « castes » (Max, Bates, Tronçonneurs, Éventreurs, Zombies...), le reste constitue une vaste réserve de Victimes que les Psykos confinent dans des villes telles que Teen Town. Et à Teen Town, vivent un grand nombre de teenagers qui boivent du milk-shake, applaudissent Johnny Bowdie, le champion de tri-ball et oublient très vite comment se sont fait assassiner leurs camarades.

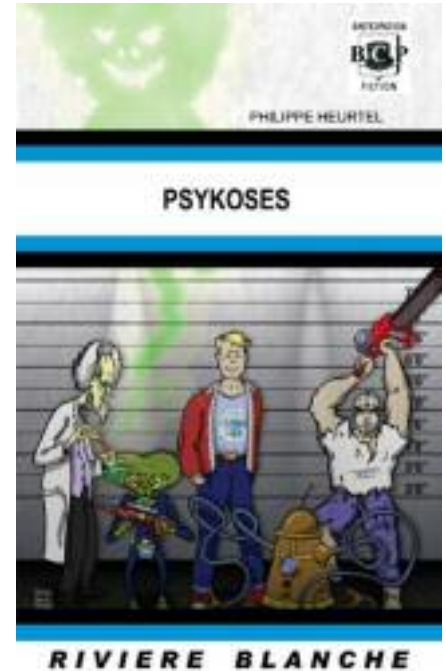
La première partie (le premier roman), *Psykoses*, raconte une enquête au sujet d'un massacre commis à Teen Town, massacre qui inquiète davantage les Psykos que les Victimes – les seconds ayant une grande propension, sans doute génétique, à l'oubli, les premiers n'admettant pas que soient commis des meurtres « illégaux ». Le second récit, *Retour à Teen Town* voit l'arrivée d'extraterrestres et la difficile initiation d'un jeune Tronçonneur qui séjourne en ville dans le but de commettre son premier massacre, mais se lie d'amitié avec quelques Victimes, à moins qu'il ne s'agisse d'extraterrestres, ou sans doute un peu des deux.

Malgré quelques redites et explications inutiles qui ralentissent l'intrigue, surtout dans la première partie, *Psykoses* est un monumental régal. La parodie et l'humour sont les rois de cet hommage aux films de série Z qui rappelle les romans pastiches de Michel Pagel tout en gardant un ton propre à Heurtel. On s'amuse autant à essayer de reconnaître les références nombreuses qui parsèment le récit qu'à suivre le déroulement de l'histoire, exactement comme on le fait en regardant une bonne vieille vidéo.

À noter que l'illustration de couverture, tout à fait réussie, a été réalisée par Vincent Corlaix qui a repris les rênes du célèbre fanzine culinaire *Marmite & Micro-Ondes* dont Philippe Heurtel était le fondateur et rédac-chef durant des années. Et pour ceux qui, comme moi, se sont bidonnés à la lecture du double-roman, il faut lire « Les trois petites Victimes et le grand méchant Psyko », une nouvelle qui se déroule dans le même univers et a été publiée dans le numéro 117 (février 2009) de *Lanfeust Mag*.

Lucie Chenu (critique parue dans *Galaxies-SF* n°4, printemps 2009)

avec l'aimable autorisation de *Galaxies-SF*



Homo vampiris

Jean-Luc RIVERA

Auteur : Fabien Clavel

Editeur : Mnémos

Parution/Collection : Icares

Fabien Clavel, dont on n'a pas oublié la belle uchronie gallo-romaine "La Cité de Satan" (Mnémos), vient de nous livrer, après deux jolis romans de fantasy jeunesse chez Mango, un très beau roman sombre intitulé "Homo vampiris" (Mnémos collection Icares). Il s'agit d'un roman qui, certes, est une histoire de vampires mais pas que cela: il ressort de la SF car il se déroule dans une soixantaine d'années, dans un monde dont on devine qu'il est au bord de la catastrophe écologique et économique - c'est d'ailleurs l'un des ressorts des actions des personnages - et du thriller car les complots et intrigues des différents protagonistes s'entremêlent de manière inextricable. Les personnages, "bons" comme les 5 de l'Ancolie et "méchants" comme les Bathory ou les 3 Juges, ne sont jamais caricaturaux mais évoluent en fonction du temps et réagissent de manière toute très humaine, la lutte pour la survie personnelle et de l'espèce étant le but ultime malgré l'interférence des sentiments, ce que découvrira, en même temps que son état de vampire, l'héroïne du roman, Nina, une jeune étudiante. L'auteur nous fait découvrir par petites touches toutes les facettes de cette Terre inquiétante et ravagée depuis des milliers d'années par des luttes souterraines, utilisant avec bonheur des événements mythologiques ou historiques, tout en écrivant un roman nerveux aux actions aussi violentes que sanglantes, sans jamais sombrer dans le gore. Je ne veux pas en écrire plus afin de ne pas déflorer cet excellent roman mais voilà un livre qui devait combler beaucoup de lecteurs !



La chasse du comte Zaroff

Editeur : Bach Film

Bach Film vient de sortir un magnifique coffret collector de "La chasse du comte Zaroff", le chef d'oeuvre de Schoedsack de 1932. Le 2ème DVD comprend "Chang" (film de Schoedsack de 1927 avec des dialogues d'Achmed Abdullah - les amateurs de vieille SF et fantastique apprécieront...) et "Bloodlust" (le remake de Zaroff de 1961). Il y a en outre une plaquette contenant la nouvelle originale de Richard Connell.

Le tout pour 15 €.

<http://www.bachfilms.com/dvd.php5?type=1&dvd=1304>

C'est dommage de se priver en ces temps de crise !

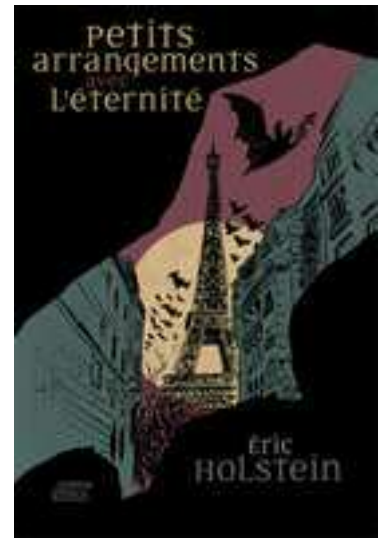


Petits arrangements avec l'éternité

Jean-Luc RIVERA

Auteur : Eric Holstein
Editeur : Mnémos
Parution/Collection : Dédales

Le 1er roman d'Eric Holstein, que nous connaissons tous grâce à ActuSF, vient de sortir chez Mnémos, dans la nouvelle collection "Dédales". Intitulé "Petits arrangements avec l'éternité", il s'agit d'un roman de vampires ne sacrifiant pas à la mode fleur bleue des vampires de la "bite littérature" actuelle. Bien au contraire ! Ecrit avec la truculence et le vocabulaire des dialogues des "Tontons flingueurs", il nous décrit les aventures de vampires psychiques - puisqu'ils se nourrissent de nos émotions tout en appréciant de bons gueuletons bien arrosés ! -. Les héros sont eux aussi des classiques: le truand, la p... et le clodo plus quelques méchants savoureux mais avec des surprises toutes plus amusantes les unes que les autres. Et l'auteur réussit le tour de force d'introduire un bel élément "steam punk" dans un récit se déroulant à Paris de nos jours.
Une belle réussite et un grand plaisir de lecture !



Guide de survie en territoire zombie

Auteur : Max Brooks
Editeur : Calmann-Lévy
Parution/Collection : Interstices

Curieusement je n'ai vu personne signaler cet ouvrage fondamental - consignes gouvernementales pour ne pas paniquer les populations ignorantes ? En effet, l'auteur Max Brooks, fils de Mel Brooks et aussi talentueux que son père au niveau scénario, traite dans une partie du "Guide de survie en territoire zombie" (Calmann-Lévy, collection "Interstices" dirigée par Sébastien Guillot) des différentes épidémies de "zombification" qui ont eu lieu dans le monde et se poursuivent de nos jours... La majeure partie du livre est, comme son nom l'indique, un manuel extrêmement détaillé et précis de toutes les erreurs à ne pas commettre, celles qui nous font bondir dans nos fauteuils en regardant un film où les héros se séparent en plein territoire zombie, de nuit de préférence, ou se battent entre eux ou s'obstinent à défendre un supermarché plein de vitrines etc... sans parler des promenades en pleine nature sans équipement. L'auteur a recensé tous ces écueils et nous indique comment les éviter avec un peu de préparation (comment rendre sa maison "zombies proof", où se réfugier de préférence etc...). Il a manifestement vu et absorbé tous ces films de série Z que nous adorons tous et nous en livre la substantifique moëlle avec un humour parfois très caustique. Rédigé à la manière de ces manuels survivalistes publiés aux Etats-Unis, il se lit avec grand plaisir, surtout si l'on se remémore en même temps quelques scènes de films.

Un complément indispensable à ce guide est l'ouvrage documentaire écrit par Max Brooks, "World War Z" (Calmann-Lévy, "Interstices"), qui regroupe un ensemble de témoignages de survivants de la Guerre des Zombies.

Deux lectures indispensables pour garder le moral et survivre à l'époque actuelle avec ses goules de toutes sortes, principalement financières...



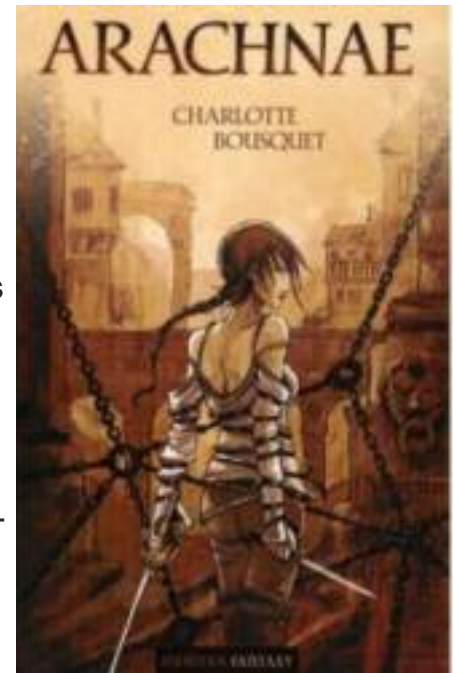
Auteur : Charlotte Bousquet

Editeur : Mnémos

Parution/Collection : Interstices

La beauté de l'écriture et la noirceur de l'intrigue - ou plus exactement des nombreuses intrigues qui s'entre-mêlent - jointes à un univers aussi vénéneux que dépravé font de ce roman une lecture indispensable à tout amateur de "dark fantasy", très, très dark. L'héroïne principale, Théodora, est un personnage tourmenté et attachant, partagé entre sentiments et détachement, égoïsme et passion, liberté et engagement, bref un humain à la personnalité passionnante. Les autres héros de cette tragédie grecque, dans une ville ressemblant à la Rome des Borgia et à la Florence des Médicis mais où Machiavel passerait pour un innocent, dans un univers où le matriarcat est la règle, sont tout aussi intéressants. L'auteur ne recule pas devant les descriptions les plus "gore" ou les scènes de - ciel ! - "sexe" mais celles-ci ne sont jamais gratuites et sont donc partie nécessaire du roman. Certes, le livre n'est pas à mettre dans toutes les mains: prudes et délicats, s'abstenir ! Lecteurs de moins de 18 ans aussi... Mais tous les autres, ceux qui aiment une fantasy adulte, ne vous retenez pas !!!

Charlotte Bousquet nous a livré là un roman superbe, qui ne laissera personne indifférent, et j'espère bien que son éditrice, Charlotte Volper, lui a déjà demandé la suite des aventures de Théodora au milieu des luttes de pouvoir entre le prince Alessio et son épouse, sa belle-soeur, les Moires et tous les autres protagonistes de cet écheveau...



Angemort

Auteur : Sire Cédric

Editeur : éd. Nuit d'Avril

Parution/Collection : 2006

Un garagiste qui trafique des peaux humaines tombe sur une pièce extraordinaire : la peau d'un ange. Cheverny, collectionneur déjanté, l'acquiert pour un bon prix. Il vit dans les catacombes en compagnie de Jad qui est, selon les moments, sa servante, son amante ou une libraire, dans tous les cas une jeune gothique qui possède un don de voyance grâce au toucher et éprouve une grande affection pour les squelettes que son patron collectionne. Madalena, sorcière âgée de plusieurs siècles, qui avait capturé l'ange, veut à tout prix récupérer cette peau afin d'obtenir l'immortalité.

Courses-poursuites et meurtres sanguinolents ponctuent ce thriller de fantasy gothique et follement drôle. Sire Cédric manie l'humour avec dextérité et l'action roule à un train d'enfer. Les allusions au cinéma – particulièrement à Dario Argento – fourmillent, et c'est du côté de la parodie plutôt que du côté du mythe que se classe Angemort. Il n'empêche que Sire Cédric ouvre ainsi la voie à une nouvelle sorte de fantasy, à la fois très noire et torturée, et complètement hilarante.

Critique initialement parue dans Faeries n° 24, hiver 2007, revue et corrigée



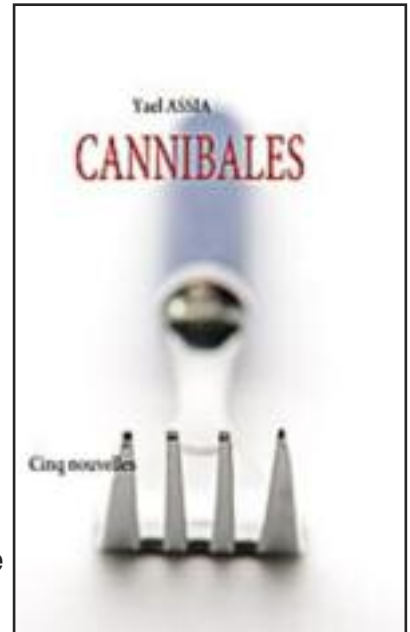
Auteur : Yael Assia
Editeur : B.O.D.
Parution/Collection : 2008

Lélio, dont les lecteurs ont pu apprécier Douze heures du crépuscule à l'aube, son premier recueil de nouvelles paru aux éditions de l'Oxymore, revient sur la scène littéraire sous le nom de Yael Assia avec un recueil de cinq courtes nouvelles : Cannibales. Ces cannibales, qui sont-ils ? Des gens comme vous, comme moi, des gens qui survivent et affrontent leurs cauchemars et, pour cela, s'entre-dévorent, rituellement – le corps du Christ – ou littéralement.

Certains textes sont résolument ancrés dans le réel, comme « Menu solo » ou l'art de dépeindre en quelques pages la déchéance d'une vie de femme abandonnée au pied de l'autel, ou « La Gifle », une terrible histoire de la vie quotidienne qui expose les relations de mauvais voisinage... « Zombies », l'histoire d'un homme qui souffre de terribles maux de tête depuis sa petite enfance, est plutôt borderline – sans doute Berthelot classerait-il cette nouvelle dans la transfiction. « Heaven's door » et « Poussin », quant à elles, relèvent du fantastique le plus étrange, le plus « barré », qui se puisse imaginer. De ce fantastique qui, sans être réellement gore, sait instiller en nous une peur viscérale parce qu'il s'accroche à ce qui fait du lecteur un être humain et le dissèque, comme sous l'œil d'un microscope.

Un grand petit livre, donc, pour trois franc six sous (très exactement : 3,95€), dont le défaut principal est d'être difficile à trouver. Il ne faut donc pas hésiter à le commander sur le net, il est référencé chez les libraires en ligne.

Trop tard : il est épuisé. Finalement, c'est moi qui suis un monstre à vous appâter avec des chefs d'œuvre introuvables !



La Danse des Ombres.

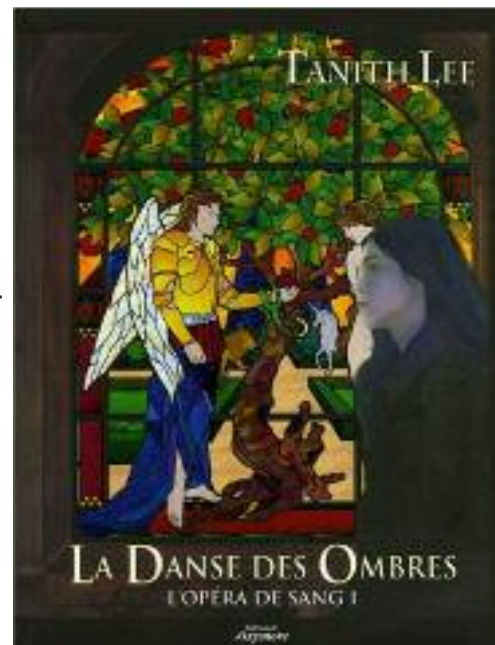
L'Opéra du sang tome 1

Auteur : Tanith Lee
Editeur : éd. de l'Oxymore
Parution/Collection : 2005

L'Opéra du sang, de Tanith Lee, est un nouveau bijou malheureusement épuisé. Il n'empêche, dans la série « Les conseils de Tatie Lucie », La Danse des Ombres ayant été plusieurs fois édité, il devrait être possible de le trouver d'occasion. Plus difficile sera de dénicher les second et troisième volume (Le Festin des ténèbres et Caïn l'obscur) que les éditions de l'Oxymore n'ont pas réédité.

Rachalea Day sait qu'elle ne doit surtout jamais rencontrer sa famille paternelle, sa mère lui a répété de nombreuses fois avant de mourir, aussi ne donne-t-elle aucune suite aux tentatives des avoués chargés de la contacter. Elle finira pourtant pas céder à la pression des événements – perte d'emploi, perte de son logement – et se rendre à la Demeure. Là, dans une pénombre colorée de vitraux extraordinaires, vivent les Scarabae. Nombreux, âgés, fous pour certains, ils ne sont pas antipathiques à Rachaela qui se laisse aller, passive, au rôle de la petite-fille retrouvée. Jusqu'à ce qu'elle rencontre son père et que des relations passionnelles se nouent entre eux. Mais les Scarabae savent-ils aimer ? Et Rachaela n'est-elle pas l'une d'entre eux ?

La Danse des Ombres débute lentement, instillant une ambiance aussi sûrement qu'une vipère son venin. Tanith Lee joue sur les couleurs et les sensations et bien vite le lecteur est emprisonné dans son livre comme Rachaela l'est dans la Demeure. Sans que rien ne soit dit, il lui est impossible de partir, comme il est impossible de lâcher le livre avant la dernière page. Pourtant, on a l'impression qu'il ne se passe pas grand chose tant le temps défile lentement. Ce n'est certes pas un roman d'action, mais à la fin, on s'aperçoit que Rachaela est transformée, qu'elle est totalement non-conforme à l'idée qu'on s'en était faite. Et on s'aperçoit aussi qu'on ne sort pas indemne d'une telle lecture.



Critique initialement parue dans Faeries n° 22, été 2006, revue et corrigée

 **Nos Auteurs et les Monstres** 160
Univers & Chimères

 **Nos Illustrateurs et les Monstres** 177
Univers & Chimères

 **Hommages à Lucie Chenu** 195
Univers & Chimères



Nico Bally

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Tous mes textes sont écrits en état d'ébriété (quand j'ai bu trop de thé, donc).
J'aime aussi les muffins, les nouilles chinoises, et la mousse de spéculoos. Quand je ne mange pas, je dors.
Et pour payer mon loyer et ma nourriture, je travaille dans le karaoké (c'est vrai)

Un site pour en savoir plus ?

<http://sites.google.com/site/nicobally/>

Que représentent les monstres pour toi ?

Les monstres sont des anormaux. Comme moi. Donc ce sont mes amis. La normalité m'effraie bien plus que la bizarrerie. Je suis toutefois conscient que tout le monde va répondre ça, ce qui fait de moi quelqu'un de normal. C'est flippant.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Euh...A rien.

Ton actualité littéraire ?

Récemment un conte farfelu est paru dans Éclats de Rêves 16.
Bientôt sortiront Flammagories (éd. Argemmius) et Contes de Villes et de Fusées (éd. Ad Astra).
Et je dédicacerais Vampire (éd. Glyphes) jusqu'à la dernière goutte !

Matthieu Baumier

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Auteur de romans (Le manuscrit Louise B, Belles Lettres, 2005) et d'essais (La démocratie totalitaire, Presses de la Renaissance, 2007).

Un site pour en savoir plus ?

Celui de Rivière Blanche.

Que représentent les monstres pour toi ?

Le réel du monde matériel.

Ton actualité littéraire ?

Je publie un roman écrit en compagnie de mon ami Gwen Garnier Duguy, Nova Roma, ce mois de mai, chez Rivière Blanche. Une uchronie quelque peu anticipatrice.

Gael Briand

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis né le 9 mai 1984 ce qui explique peut-être mes deux passions que sont la politique et la littérature de SF. 1984 est une année symbolique pour tout lecteur de SF et le 9 mai est le jour de l'Europe. J'ai commencé ces deux passions relativement jeune et l'une a aujourd'hui pris le pas sur l'autre car il est plus difficile à mes yeux de tirer son épingle du jeu en littérature qu'en politique! Je travaille aujourd'hui au Conseil régional de Bretagne sans toutefois avoir perdu ni le goût de lire, ni la volonté d'écrire un jour quelque chose de publiable. En Bretagne, je partage mon temps entre Lorient et Rennes.

Un site pour en savoir plus ?

J'ai ouvert un blog voilà quelques années, mais il a très peu à voir avec la littérature bien que je commente de temps à autre des ouvrages qui m'ont plu : <http://lapolitiqueduchacal.over-blog.com>

Que représentent les monstres pour toi ?

Le mot "monstre" est comme le mot "fou", il se juge face à une norme qui est propre à chaque société. Le monstre montre un travers de l'Homme, ce n'est qu'un homme déformé (vampire, loup-garou, golem). Ce qui m'intéresse chez les monstres, c'est le message qu'ils portent, ce qu'ils tentent de nous dire pendant que nous hurlons de peur comme des cons! C'est ce qui me passionne d'ailleurs dans la SF en général: savoir montrer un travers de notre société en inventant une autre société. Une bonne histoire de mon point de vue doit soit transporter celui qui la lit (lui faire plaisir), soit le faire réfléchir sur sa propre condition ou sur la condition humaine (soit les deux). Dans les deux cas, le lecteur doit être bousculé dans son quotidien et ne pas sortir indemne. Il n'y a rien de pire pour un monstre que de laisser indifférent!

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

J'étais mélancolique. Comme c'est souvent le cas quand j'écris des nouvelles de vampires! L'univers des vampires est souvent violent, mais aussi nostalgique, triste. Le rire des vampires n'est jamais franc, il est las. Parler des vampires, c'est parler de la Mort, mais c'est aussi parler de la Vie. Ne pas pouvoir mourir, être obligé de vivre, c'est être libre ou prisonnier? C'est ce qui m'angoissait étant enfant, c'est ce qui attise ma curiosité aujourd'hui. Je n'ai plus peur de la Mort, je n'ai plus peur des vampires... je les plains!

Ton actualité littéraire ?

Cela fait quelques années que je n'ai pas écrit une véritable nouvelle! Mes derniers textes ont été publiés chez Marmites et Micro-ondes à l'époque où Philippe Heurtel était rédacteur en chef. Aujourd'hui, mon actualité littéraire se résume à des éditos, des articles dans la revue "le Peuple breton" à laquelle je contribue, mais rien qui ressemble à de la littérature malheureusement. Mon intellect a pris le pas sur mon imagination, mais elle reste tapie quelque part... attendant son heure! Que Lucie ait retrouvé ma trace va peut-être la décider à se montrer...

Lucie Chenu

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Passionnée par la SF, le fantastique et la fantasy, que je ne différencie pas vraiment parce que je ne sais pas déchiffrer les étiquettes, je lis beaucoup et j'écris. De fil en aiguille, ça m'a amenée à réunir des anthologies, et à travailler deux ou trois ans pour les éditions Glyphes.

Un site pour en savoir plus ?

Le blog sur lequel je me défoule : [Les Humeurs de Svetambre](#).

Que représentent les monstres pour toi ?

Les humains sont des monstres.

Il y a deux sortes de monstres : ceux qui sont rejetés, torturés, par peur ou par cruauté, tout simplement parce qu'ils sont différents, autres, étrangers.... Ceux-là sont mes amis.

Et il y a ceux qui, en apparence, sont « normaux », mais qui tuent, torturent, rejettent, sont cruels. Ce sont les véritables monstres.

A quoi pensais-tu en écrivant ces critiques ?

Heu... mais qui a eu l'idée de ces questions... comment ? c'est moi ? C'est malin ! La prochaine fois que j'ai une idée débile, préviens-moi, Julien ;-)

Je pensais aux livres que je chroniquais, mais aussi au public auquel je destinais ma critique. Par exemple, je ne parlerai pas de la même façon de Lemashtu aux lecteurs de Galaxies que sur le forum de [Vampire Dark News](#) :-)

Ton actualité littéraire ?

Eh bien actuellement, je travaille à mon premier recueil de nouvelles à moi que j'ai (écrites). Il s'intitulera Les Enfants de Svetambre et doit paraître en janvier 2010 chez [Rivière Blanche](#). Sinon, ma dernière anthologie, Identités, est toujours disponible chez [Glyphe](#), et deux autres doivent paraître ces prochains mois : Contes de Villes et de Fusées, qui regroupe des réécritures de contes de fées, et Passages, une anthologie pour la jeunesse sur le thème de l'Initiation, de l'Adolescence...

Robert Christian

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Au travail à 13,5 ans dans un tissage vosgien, Robert Christian n'a pas perdu de temps à apprendre sur les bancs de l'école.

Ensuite il a lu, appris un peu de mécanique, l'électricité puis l'informatique. L'envie d'écrire l'a saisi, il y a une dizaine d'années. Il a reçu quelques récompenses puis il a eu d'autres priorités...

Mention au concours littéraire des Lettres Castines 1996.

Un des douze écrivains lauréats, sur 200 participants, du prix Gérard de Nerval 1997.

Prix spécial du jury Valognes 1997.

Retenu parmi 300 textes pour le concours d'écriture des 24 heures du livre 1998.

Poème sur la plaquette d'entrée des 24 heures du livre 1998.

Une douzaine de nouvelles policières éditées par le magazine « MAXI ».

Édité dans Suspense et Frissons au Touquet, éditions Arthémuse 1997.

Édité dans Ballade littéraire entre Sarthe et Mayenne, éditions du Petit Pavé 1998.

Il a plus d'une centaine de textes à vous proposer : romans / nouvelles / poèmes. Et il y en a pour tous les goûts : Amour / Romantisme / Policier / Frisson / Aventure / Contes / Jeunesse / Humour / Fantastique / Fantasy / Ésotérique / Érotique.

Lisez et relisez, c'est à consommer sans modération.

Un site pour en savoir plus ?

<http://www.inlibroveritas.net/>

les auteurs classiques en fin de droit sont en accès libre et en téléchargement de PDF gratuit les auteurs modernes et non édités sont en lecture gratuite

Que représentent les monstres pour toi ?

Pour moi ? Rien, se ne sont que les peurs enfouies dans l'homme bien que... Lovecraft me fait repenser aux êtres qui devaient exister bien avant l'être humain et qui restent dans nos inconscients, comme restent les dinosaures magnifiés en dragons (voir les pierres de Glozel qui prouveraient que l'homme du néolithique avait bien conscience des dinosaures car il les avaient gravés sur des pierres)

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Il existe des fermes qui recyclent le méthane produit par le fumier des animaux et la décomposition des végétaux. Je me suis souvent demandé ce qui pouvait bien exister à l'origine des fictions de dragons. Un animal féroce et ailé a existé. Dans les marais le méthane s'enflamme au contact de l'air.

Il suffisait de faire le lien et de trouver une trame au récit

Ton actualité littéraire ?

En ce moment, c'est pauvre. J'ai d'autres problèmes et mes livres viennent de réintégrer les cartons pour retourner en France

à lire : le pape de l'an mil (il créa les bases de l'Europe et 8 siècle de paix avec l'Allemagne !)
à lire, les Amin Maalouf
à lire : Milarepa (sage tibétain)
à lire Lovecraft et Stephen King, de bons auteurs à l'imagination débordante

Vincent Corlaix

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

J'écris depuis une bonne dizaine d'années mais à un rythme plus qu'aléatoire et chaotique. Il y a eu quelques publications (Est-F?, Marmite & Micro-Onde...) et un recueil de nouvelles orbitant autour d'un requiem à paraître chez Argemios cette année si tout va bien...

Autrement, je dessine, je lis, et je passe à côté de plein de belles choses. Comme tous le monde en quelque sorte.

Un site pour en savoir plus ?

Non, pas vraiment. J'ai un site pro (<http://www.nootilus.com/>) et un site perso (<http://vincent.corlaix.net/blog/>) Mais rien qui ne puisse vraiment en donner plus sur mon actualité littéraire.

Que représentent les monstres pour toi ?

Une source de mystères, une source d'émerveillement. Et une source d'ennuis domestiques quand on essaie d'en héberger un chez soi.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Au plaisir de la relire quand je l'aurai oubliée. C'est en fait ma principale source de motivation; me relire en ayant l'impression que ce n'est pas de moi.

Ton actualité littéraire ?

Comme dit plus haut, une nouvelle dans un recueil animé par 14 auteurs ayant chacun écrit sur l'un des 14 morceaux de Flamma-Flamma le Requiem du Feu de Nicholas Lens. C'est à paraître chez Argemios pour dans pas très longtemps.

Julien Fouret

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Né en région parisienne mais Savoyard de cœur et d'ascendance, je suis devenu informaticien en douane. Passionné par la Sf et la fantasy, je me suis tourné vers l'écriture de nouvelles et de scénarios de BDs. Auteur avec Lucie Chenu d'Ulates dans l'anthologie L'Esprit des Bardes aux éditions Nestiveqnen, j'ai également publié un article sur le cinéma Arthurien dans le Faeries n°20.

Je publie également dans ce n°4 d'U&C 4 une nouvelle sous un pseudo que je vous laisse découvrir :-)

Un site pour en savoir plus ?

<http://www.myspace.com/julienfouret>

Que représentent les monstres pour toi ?

Les monstres sont des humains indéniablement. Le mot "monstre" a certainement été inventé par les humains pour désigner certains des leurs. Car les humains sont si effrayants par moment.

Ton actualité littéraire ?

A la fin de l'année une nouvelle dans l'anthologie "Flamma" aux éditions Argemios.

Pour janvier la réédition d'"Ulates" ainsi qu'une autre nouvelle co-écrite avec Lucie et également Delphine Imbert dans le recueil de nouvelles de Lucie aux éditions Rivière Blanche.

Au 1er trimestre 2010, la "leçon de conte de fées" dans l'anthologie de Lucie Chenu "Contes de ville et de fées" (Editions Ad Vitam)

Enfin je travaille sur deux Bandes dessinées: Les leçons de sorcellerie du Grand Jons avec Mathieu Coudray (Editions Argemios) et "Opticienne Isabelle" avec Marion Vandembroucke.

Noé Gaillard

Peux-tu te présenter en quelques mots?

Un ancien - création d'un fanzine début années 70 - . Sourd comme un vieux pot. Ma signature comme critique a dû être vue par beaucoup. Celle comme créateur de collages par beaucoup moins. Il me reste du plaisir à vivre et à écrire même si je suis un perpétuel râleur...

Un site pour en savoir plus?

Éventuellement sur [noosphere](#).

Que représentent les monstres pour toi?

Des gens comme vous et moi et qui se réfugient inconsciemment dans leurs penchants.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle?

A l'art et à la psychanalyse d'une part et d'autre part à tâcher de bien écrire

Ton actualité littéraire?

Un texte en instance de publication dans une antho... Un texte en écriture... Une recherche d'idée pour Sherlock Holmes . De la lecture.

Didier Gazoufer

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis un lecteur qui se trouve parfois obligé d'écrire des nouvelles, car ces histoires demandent à sortir. Une fois que j'en suis libéré, je les diffuse sous la Licence Art Libre pour qu'elles continuent à vivre toutes seules.

Un site pour en savoir plus ?

Chimeres.org (<http://www.chimeres.org>)

Le mettre à jour est dans ma longue liste des "à faire", mais on peut y trouver la plupart de mes textes.

Que représentent les monstres pour toi?

Quelque chose de différent, ce n'est pas forcément négatif. Le plus monstrueux dans un sens péjoratif n'est pas toujours celui que l'on croit.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

A celle de François Schnebelen.

Ton actualité littéraire ?

Pas grand chose. J'ai bien plusieurs nouvelles en cours mais aucune que je sois près à diffuser.

Olivier Gechter

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis père de famille, ingénieur, parisien, gros lecteur depuis toujours, j'écris depuis 2001. Je m'épanouis plus facilement dans l'humour, comme j'ai pu le montrer dans les nouvelles déjà parues dans Univers & Chimères 1 et 3, mais il m'arrive de m'essayer à la mélancolie, à la noirceur. D'ailleurs mes deux premières publications étaient un conte humoristique et une nouvelle horrifique, dénuée de tout espoir. Dans mes nouvelles, même les drôles, il n'y a qu'un seul gagnant possible : la Mort.

Un site pour en savoir plus ?

<http://www.gechter.org>

Que représentent les monstres pour toi ?

De vieux copains, du genre de ceux qui acceptent toujours de jouer les méchants alors qu'ils savent très bien qu'ils vont perdre. Les monstres du folklore ou de la littérature sont rarement aussi effrayants qu'ils voudraient le faire croire et j'ai de bonnes relations avec eux. C'est peut-être aussi pour cela que, lorsque j'en mets un en scène dans mes nouvelles, il est gentil, drôle ou attachant... et de temps en temps, je les laisse gagner à la fin !

Ton actualité littéraire ?

2009 devrait être une année assez active pour moi. Je participe à un recueil collectif qui devrait sortir d'ici Décembre chez Argemios. Ca s'appellera Flammagories, une adaptation littéraire de l'univers musical du compositeur contemporain Nicholas Lens. Vincent Corlaix, Julien Furet, Nicolas Bally, Jess Kaan sont de la partie. J'espère aussi que le recueil PUAT 3 sortira cette année. Il est en souscription actuellement, chez Géante Rouge.

Une nouvelle est parue dans le numéro d'avril de Lanfeust Mag, une autre (à laquelle je tiens beaucoup) est parue dans l'itinéraires n°4 des Chemins de l'Aube, une autre chez les Trois Souhairs et une dernière en fin d'année chez Eclats de Rêves.

En parallèle, je participe activement à Marmite et Micro-onde et j'aide à l'occasion les éditions Mille Saisons. J'ai quelques projets d'écriture qu'il est un peu tôt pour débiter, mais j'ai de quoi m'occuper pour les années à venir, même si je pense ralentir les nouvelles pour pouvoir m'y consacrer.

Jean-Pierre Guillet

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis un improbable mélange d'ingénieur électronicien, de physicien de radiothérapie et de touche à tout brouillon vers la botanique, la photo, le patrimoine rural corse ancien et la SF. Cette dernière me cause parfois du vague à l'âme quand il faut concilier fantasme et rigueur scientifique. J'ai en général réussi à y survivre. Pour ce qui est du lecteur, l'expérience le dira.

Un site pour en savoir plus ?

Pas de site personnel

Que représentent les monstres pour toi ?

Monstres : Pourquoi différents de l'humanité standard ?

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

A surprendre le lecteur.

Ton actualité littéraire ?

Réunir assez de courage (faisable) et d'imagination (plus difficile) pour boucler trois sujets de romans et quelques nouvelles. M'obstiner aussi à trouver un éditeur en Fiction (sans Science avant).

Philippe Heurtel

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

J'aime le chocolat et la SF. Je mange du premier et écris de la deuxième.
Mon rêve : publier une nouvelle sur un emballage de chocolat.

Un site pour en savoir plus ?

<http://philippe.heurtel.info>

Que représentent les monstres pour toi ?

La question qui me taraude est plutôt : qu'est-ce que je représente pour les monstres ? Chaque fois que j'y songe, le soir, je me cache sous la couette et espère que la réponse n'est pas: un bon repas.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Heu, à la nouvelle que j'écrivais: je suis essentiellement mono-tâche.
Bon, d'accord, je pensais sans doute un peu aussi au chocolat.

Ton actualité littéraire ?

En décembre, j'ai publié chez Rivière Blanche un roman de SF/horreur humoristique, "Psykoses", et en février une nouvelle dans Lanfeust Mag se déroulant dans le même univers que le roman.

Jess Kaan

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Jess KAAAN auteur de fantastique, fantasy et horreur. Tente de faire son trou dans le milieu de la litt imaginaire française....

Un site pour en savoir plus ?

WWW.PETITE-HORREUR.COM

Que représentent les monstres pour toi ?

Fascination et répulsion.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

J'ai pensé à cette phrase de Goya: Le songe de la raison engendre des monstres. Et je voulais montrer que notre société ne résisterait pas à une confrontation avec des monstres...

Ton actualité littéraire ?

Quelques nouvelles: Mars 2009 Dans Identites chez Glyphe. Avril 2009 Le syndrome de Midas, aux éditions argemmios. Peut-être deux textes aux usa... Un texte dans tenebres 2008 ... Et un roman de fantasy humoristique aux éditions mille saisons...

Li-Cam

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

J'écris depuis une vingtaine d'année, mais j'ai longtemps considéré cette activité uniquement sous le biais thérapeutique, sans me soucier de qualité ou de publication. Ce sont Lewis Carroll, Alexandre Dumas et Guy de Maupassant qui ont été à l'origine de mes premiers émois littéraires. Ma bibliothèque idéale est différente aujourd'hui et laisse la part belle aux littératures de l'imaginaire, avec des auteurs tels que Philip K. Dick, H. P. Lovecraft, Greg Bear, Jérôme Noirez, Mélanie Fazi...

C'est seulement à partir de 2005, avec la parution de plusieurs nouvelles graphiques chez Organic Editions et notamment avec La Petite Bébêth qui parle de mon enfance et décrit l'autisme de haut niveau de fonctionnement, que j'ai découvert non sans joie que d'autres pouvaient se retrouver dans mes écrits.

Un site pour en savoir plus ?

<http://www.li-cam.net>

ou mon myspace : http://www.myspace.com/li_cam

Que représentent les monstres pour toi ?

Quand j'ai pris connaissance de l'appel à textes sur les monstres, j'ai tout de suite voulu y participer. J'ai une tendresse particulière pour tout ce qui est désigné comme monstrueux parce que ça n'épouse pas la norme, pour les minorités de façon générale. Je me suis longtemps senti comme un monstre, aussi étonnant que cela puisse paraître. Quand je parle du monstre, je ne parle pas de l'Autre mais de quelque chose qui m'est familier. Je vois plutôt le monstre comme un "outsider", enfermé au dehors par la majorité ou - en dedans, si je prend mon ressenti personnel.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Je voulais opérer une "démonstration" comme souvent dans mes écrits, prendre le point de vue de celui qui n'a pas la parole ou dont la parole n'a pas droit de citer parce qu'elle diffère trop.

Je me suis dit : Prenons un archétype qui figure le monstre et essayons de lui donner visage humain.

J'ai tout de suite pensé à Lucifer, le porteur de Lumière, trop "malin" pour son salut et incapable de faire la lumière sur lui-même. Je me suis dit qu'en le confrontant à un psychiatre cynique et désabusé, antipathique, auquel paradoxalement il est assez facile de s'identifier aujourd'hui, je pourrais par un jeu de miroirs redonner visage humain au Diable.

Je ne sais pas si j'y suis parvenu.

Ton actualité littéraire ?

Un premier roman sorti en janvier chez Griffes d'Encre et intitulé "Lemashtu, Chroniques des Stryges":

Le pitch :

Lemashtu Dracul, futur Roi de Walachie, a dû fuir la Roumanie et l'oppression dont sont victimes les siens.

En exil à Londres, il a pour seuls compagnons : Féhik, un prêtre dont la sévérité n'a d'égale que la propension aux sarcasmes ; et Aratar, un maître enseignant suspicieux et moralisateur. Lem étouffe sous la surveillance constante de ses aînés et les innombrables règles de sécurité édictées par le Vatican. Il aimerait pouvoir vivre comme les autres adolescents.

Mais Lem n'est pas humain. À l'aube de ses quinze ans, il sent monter en lui des pulsions obscures et commence à prendre la mesure de sa véritable nature. L'arrivée de Liéga, un jeune strigoï, vient bousculer son morne quotidien et le confronter à la vérité. Et si Lem se trompait, s'il était infiniment plus précieux qu'il l'imaginait...

Si c'était lui qui était en danger...

Deux nouvelles parues cette année dans des Anthologies :

"La frontière de Tamika" dans "Identités" dirigée par Lucie Chenu, chez Glyphe.

"Luciole" dans "L" dirigée par Charlotte Bousquet.

Des textes à paraître :

"Protoxyde ou l'air d'en rire" dans l'anthologie "Air" dirigée par Magali Duez chez Griffes d'Encre.

"Simulation LOVE" dans l'anthologie érotique "Chasseurs de fantasmes", dirigée par Jeanne-A Debats et Mickaël Fontayne, chez Griffes d'Encre éditions.

et des projets à plus long terme :

une nouvelle graphique chez Organic Editions, "La machines à rêver", qui devrait sortir en 2010.

Ou encore un recueil de nouvelles et peut-être la suite de Lemashtu...

Marion Lubréac

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Femmes de l'étrange de Lucie Chenu, j'ai été fascinée très tôt par le fantastique chez les grands écrivains de ce monde: j'ai écrit des nouvelles très courtes, que j'appelle contes fantastiques de la narcolepsie, qui sont des sortes de rêves éveillés: je publie dans des anthologies, sur papier et sur la toile. J'ai participé à Luna-tique, à Horrificque, j'espère publier cette année un recueil de nouvelles horrifiques ACTES ACIDES. La monstruosité chez l'humain me fascine. Elle me terrorise surtout: c'est cette monstruosité froide que je cherche à retracer.

Un site pour en savoir plus ?

Je suis souvent invitée chez Jean Pierre PLANQUE. Je n'ai pas de site personnel: mais en tapant mon nom sur google, on trouve mes nouvelles un peu partout

Que représentent les monstres pour toi?

Une peur panique: ils ne ressentent rien, n'ont aucun remord. Ils sont impassibles et n'ont aucune notion du bien ou du mal. Pas de limites. Pas d'interdits. Ils me terrorisent

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

A la maison dans laquelle je vivais: elle était enserrée de lierre: j'y vivais seule et le voisin me demandait d'arracher cette vigne vierge et ce lierre sur la façade qui présentait trois étages: épuisée, après avoir tout tiré, je me suis assise et j'ai écrit A VOUS MES CHERS AMIS D ANTAN

Ton actualité littéraire ?

La recherche d'un éditeur pour FLOTTAISON et pour ACTES ACIDES, des nouvelles fantastiques et horrifiques.

Malaïka Macumi

Peux-tu te présenter en quelques mots?

Née en 1983, je suis depuis ma plus tendre enfance une mordue de vampires, de fantômes et de littérature fantastique. Je me suis mise à écrire très tôt des nouvelles et des courtes histoires sur ces thèmes, puis j'ai eu la chance de voir quelques-uns de mes récits vampiriques publiés dans des revues et des fanzines (La Salamandre, Le Calepin Jaune, Unexplained, Reflets d'Ombre...). Mon intérêt pour les vampires est tel que je leur ai même consacré un mémoire de Master, au cours de mes études. Aujourd'hui devenue professeur de Lettres, ma passion pour le fantastique n'a pas diminué et je continue à écrire quand le temps me le permet.

Un site pour en savoir plus ?

Oui, j'ai un site personnel : <http://m.malaika.free.fr> ainsi qu'une page MySpace : www.myspace.com/mmalaika

Que représentent les monstres pour toi?

Les monstres (ceux issus de notre imagination) sont pour moi le meilleur moyen d'échapper à la réalité; une réalité souvent trop dure à supporter quand nous sommes confrontés aux monstres réels, dans l'actualité ou autour de nous. Le monstre est devenu une sorte d'exutoire, souvent métaphorique, qui questionne nos propres représentations: qu'est-ce qu'être un monstre aujourd'hui, dans un siècle qui a tout vu ?

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle?

Je me suis toujours intéressée aux fameuses histoires de dames blanches auto-stoppeuses, et cela m'a donc paru naturel de leur consacrer une nouvelle. Mais je n'ai pas voulu réduire cette légende urbaine à un

simple récit d'épouvante. Je voulais surtout que cette histoire soit celle du franchissement des frontières entre le monde réel et le monde surnaturel, entre le noir et le blanc, entre le matériel et l'immatériel, le vampire et le fantôme ; la route permettant, de manière symbolique, le passage "de l'autre côté.

Ton actualité littéraire ?

J'ai écrit un recueil de nouvelles vampiriques intitulé Les Anges de l'Ombre que j'ai proposé à certaines maisons d'éditions ; je suis actuellement dans l'attente d'avis ou de réponses.

Sinon, je continue à écrire de temps en temps...Je m'intéresse plus particulièrement aux fantômes, en ce moment. Peut-être qu'une de mes nouvelles apparaîtra au prochain numéro de La Salamandre ?

Jean-Valéry Martineau

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Non.

Ou alors comme un « roseau pensant » car je ne cesse de réfléchir et de tenter de me découvrir.

Aussi, je préfère redire les mots de mon meilleur ami, lorsqu'il m'a offert deux cadeaux : la BD du Petit Prince de Johann Sfar et cette dédicace :

« Qu'est-ce qui est blond, découvre le Monde avec des grands yeux bleus, est capable d'admirer des fleurs (de sakura) pendant des heures et a la tête dans les étoiles ?

Monsieur Antoine, je vous écris car il est revenu. Il a un peu grandi et il habite en Champagne. »

Un site pour en savoir plus ?

Un vieux site, bizarre, de poésies et réflexions. Son évolution a été marquée par la noirceur lorsque j'ai perdu un être cher : <http://musastrales.over-blog.org/>

Que représentent les monstres pour toi ?

Les monstres sont ce que nous montrons de nos peurs aux autres et à nous-mêmes. Ce qui ne peut vivre et être accepté par la logique, nos phantasmes et nos terreurs, revêt la forme de monstres à nos yeux. Nous avons peur de nos nuits intérieures, de nos blessures d'enfants que nous ne voulons pas accepter devenus adultes, de nos sentiments.

Les monstres ce sont les révoltes de nos rêves rejetés, devenus cauchemars par nos lâchetés et nos égoïsmes.

Les monstres sont des images et des énigmes, des roses noires et vénéneuses qu'il nous faut cultiver différemment pour transformer leur laideur en beauté et en paix.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

A mon frère qui se prénomme Georges J

Lorsque j'écris je ressens davantage que je ne pense. Les émotions deviennent mots. Le sentiment qui vivait en moi au moment de l'écriture était de la tendresse. Dans l'histoire le personnage du clown suscite l'hilarité et non l'amour. Il s'est battu pour exister, pour être davantage qu'un rôle de cirque. Les liens d'amitié dans la rivalité amoureuse, de désir et de plaisir dans le contact avec les autres, font du clown un être qui n'est pas superficiel. Mais alors qu'il est tourné vers son monde intérieur le monde extérieur le rattrape et lui impose échec et douleurs. L'échec d'exister autrement que dans son rôle de clown le transforme en fantôme. Le fantôme est le témoin du regret.

Ton actualité littéraire ?

L'éternelle écriture et réécriture et rature de mon roman: Le chrysalide pourpre.

A quoi s'ajoute l'écriture de nouvelles, parfois primées: 1er prix 2005 et 3e prix 2007 du concours de nouvelle: Une nouvelle pour la Bonne Nouvelle de la Baume. 2e prix 2007 du concours AFAC/ du sagittaire. Une nouvelle que j'aime beaucoup pour la tendresse qui a présidé à sa conception, Le désir de Lumière, a été publiée.

Avec mes amis nous avons fondé depuis 2002 un carré d'écrivain : le SECRET, carré des écrivains cubistes et rêveurs de Troyes. Mais l'éloignement des uns et des autres hors de la ville rend difficile les réunions joyeuses et littéraires.

Meliades

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Marie-Pierre Courant aka Meliades, passionnée de fantastique et plus particulièrement du mythe du vampire depuis toujours.

Infographiste le jour.....

Un site pour en savoir plus ?

Professionnel : <http://www.une-souris-au-menu.com>

Plus perso : <http://www.myspace.com/meliades>

Que représentent les monstres pour toi?

J'ai été élevée dans une famille de monstre ;-))

Alors, c'est plutôt naturel pour moi...

Ton actualité artistique?

Si mon job est artistique alors l'actualité est sans relâche !

Richard Mesplède

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

J'ai 33 ans, je suis animateur en maison de retraite et je vis à Bayonne. Mes loisirs sont variés, mais essentiellement artistiques : peinture, musique, cinéma, lecture et bien sûr écriture. J'écris depuis dix sept ans ; poésie, chansons, nouvelles, scénarios, pièce de théâtre et romans. Les thèmes que j'exploite sont la science-fiction, la fantasy et le fantastique (western ou contemporain). J'ai été rédacteur en chef du fanzine « Cadavrexquis », de 1995 à 2003, et j'ai collaboré à plusieurs sites internet, revues, fanzines et webzines.

Un site pour en savoir plus ?

Je n'ai pas de site internet, ni de blog, mais on peut me lire sur la toile :

anice-fiction.com , l'Alternatif, Bonnes nouvelles, Phénix mag.

Que représentent les monstres pour toi?

Les monstres... Pour moi, c'est d'abord la représentation de nos plus grandes peurs, à commencer par celle de l'inconnu. Gargouilles, vampires, dragons, gobelins ou Grand Cthulhu... tous sont liés à un imaginaire collectif issue de croyances religieuses ou sociales, parfois créées de toute pièce comme c'est le cas pour le mythe de Lovecraft, et ont souvent une grande valeur symbolique. Dans les histoires fantastiques (légendes, mythologies, littérature ou séries américaines), les monstres jouent volontiers le rôle des méchants. Les contes de fée pullulent de ces créatures immondes qui ne sont que les illustrations caricaturales de la pire espèce de monstre qui soit : celle qui peut se cacher en chacun de nous.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

A rien ! Je venais de tomber par hasard sur la définition du mot « schizoglossie » dans un dictionnaire médical, lorsque je me suis fait la réflexion qu'il ferait un bon titre de nouvelle. J'ai donc commencé par recopier la définition sur mon traitement de texte, et la nouvelle a suivi, en écriture automatique, comme cela m'arrive parfois.

Ton actualité littéraire ?

2009 est une année chargée pour moi, mais je me fais un devoir de continuer d'écrire. Je travaille actuellement au deuxième volume de mon livre (qui comptera cinq tomes) et à la recherche d'un éditeur pour mon premier. Sinon, de manière beaucoup plus ludique, je participe à quelques appels à textes dénichés sur la toile...

Raphael Panarisi

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis un jeune homme de 22ans passionné de littérature, particulièrement fantastique. Je suis domicilié à Saint-Etienne où j'exerce comme libraire (métier de rêve pour la découverte littéraire)... Mes goûts sont très eclectique et peuvent passer d'auteurs très classiques comme Baudelaire à des auteurs très contemporain comme Gaiman. Je suis aussi très porté sur le cinéma, tâche à laquelle je m'essaie parfois (à titre purement amateur).

Un site pour en savoir plus ?

Pas de site malheureusement.

Que représentent les monstres pour toi?

Un monstre peut tout à fait être à la fois une créature fantastique qu'un être bien réel (dont le comportement ou l'apparence s'écarte des normes de la société et effraient).

Comme le dit si bien Stephen King : "[...] Aucunes d'entre elles n'est réelle. La chose qui, sous mon lit, guette ma cheville ne l'est pas d'avantage. Je le sais, mais je sais aussi que si je prends bien garde à laisser mon pied sous les couvertures, elle ne pourra jamais m'attraper."

Ces créatures servent à réveiller nos peurs les plus profondes, du surnaturel mais aussi de nous-même et de l'humain en général. Même si nous n'y croyons que peu ou du tout, ces monstres sont omniprésents dans notre culture et sont la représentation physique de nos peurs les plus enfouies.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

En écrivant Aldo, j'ai tout d'abord voulu écrire une histoire sur l'amitié. D'un côté purement fantastique et horrifique bien entendu. Une amitié étrange et malsaine entre un enfant torturé et une chose qui, par contradiction avec ma nouvelle, se doit d'être amicale et rassurante, une peluche.

L'idée de schizophrénie ou de folie se retrouve souvent dans mes écrits. Comment différencier le réel de l'imaginaire, le vrai du faux ? A chaque nouvelle, je veux que le lecteur se pose une question : "Cette entité fantastique est-elle réelle ou est-ce seulement la folie du protagoniste principal qui se manifeste ?" c'est à dire "vrai monstre ou imagination du personnage?

"Toujours laisser le spectateur sur sa fin, c'est la règle!"

Ton actualité littéraire ?

On peut retrouver l'ensemble des mes nouvelles dans un recueil intitulé "Les Nocturnes de l'Ombre" disponible sur commande sur le site d'autopublication "Lulu.com"

Martine Philippe

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je m'appelle Martine Philippe. Je suis secrétaire qualité dans une entreprise à Annemasse (Haute-Savoie). En 2003, j'ai eu un besoin "porphyrique d'écrire". J'ai alors pris des cours par correspondance successivement avec Quality of Course et le CNED.

Au cours de mes navigations sur internet, je me suis inscrite sur plusieurs sites littéraires. Puis, j'ai répondu à une vingtaine de concours ou appels à texte sur internet et j'ai eu la chance d'avoir été sélectionnée deux fois : pour un texte de chanson intitulée "La Toile" mise en musique et interprétée par Damien Deseine, actuellement sur son blog "Carnet de route" et sur myspace, et par Univers & Chimères

Un site pour en savoir plus ?

J'ai un blog depuis peu et j'y ai déposé quelques nouvelles : irisyne.blog4ever.com

Que représentent les monstres pour toi ?

Des monstres, j'ai choisi d'écrire sur les vampires ayant eu l'occasion de voir plusieurs films sur Nosfératu et Dracula. Dans la légende, ces êtres ne doivent connaître ni l'amour ni la mort.

Ils symbolisent nos interdits. Condamnés à vivre éternellement, ils recherchent une compagnie et leur fin ressemble souvent à un suicide. Ce qui explique pourquoi le thème du vampire a été autant exploité par la littérature et le cinéma.

Françoise Regrain

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Lectrice tous azimuts, bibliothécaire par passion de partager, je me suis toujours raconté des histoires. Je les écris parfois.

Que représentent les monstres pour toi ?

Les monstres sont proches et lointains, en chacun de nous et en terre d'imaginaire, bien cachés pour mieux nous surprendre. J'en ai rencontré de méchants et surnois mais ils sont parfois attendrissants. La vie serait peut-être ennuyeuse sans quelques monstres au coin de la page.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Cette nouvelle m'a été inspirée par l'achat d'une cape imperméable réversible. Je l'aurais préférée en deux tons de vert. Mais le noir et rouge m'allait mieux. Je ne peux pas la porter sans penser à des histoires de vampires. Une amie m'a conseillé de l'écrire et j'ai trouvé l'idée savoureuse.

Ton actualité littéraire ?

Un roman terminé, qui cherche son éditeur. Fantasy ou fantastique dans une petite ville telle que tous les provinciaux en connaissent. Un autre en cours.

Timothée Rey

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Replet – voire pis – car gourmand ; barbu car surnois ; quadra car né en 1967.

Prof de lettres-histoire en lycée hôtelier (pas bon pour la ligne). Des nouvelles SFFF & polar dans des zines, revues (Fiction, Galaxies, Black Mamba, Le Codex Atlanticus, Éclats de Rêves, etc.) ou anthos (Malpertuis, Griffes d'Encre). Des illus, lavis assez naïfs, ça et là. Cinq recueils de poèmes (« Bestioles », « Mythologie des courants d'air », etc.) en micro-édition. Un recueil de textes fantastiques, « Caviardages », paru à La Clef d'Argent en 2008. Membre de l'équipe de Parchemins & Traverses et, depuis peu, de Short Stories'Store (webz en construction consacré aux textes ultra-courts). Expose aussi « mues flasques », « spoutniks » (mobiles-poèmes) ou « biotopes extra-terrestres ».

Un site pour en savoir plus ?

Site perso : sans (mais ça va venir).

Site de P&T : parcheminstraverses.com

Site de SSS : shortstoriesstore.blogspot.com

Site de La Clef d'Argent : clefargent.free.fr

Que représentent les monstres pour toi ?

Ça dépend du moment (et du lieu) :

- Le jour : un sujet de récit qui en vaut un autre.[NB : J'ai envoyé une fois un assez long poème titré « Parade » à Éclats de Rêves (paru dans leur n° 13, septembre 2007, dont le thème était « Monstres & C° »), prétexte à une galerie de bestiaux farfelus (option quasi étymologique : le monstre, c'est ce qu'on « montre »). Dans

le cas du texte ci-contre, ça rigole un peu moins (et j'ai choisi une autre option : le monstre, on ne le montre pas ou quasi).]

La nuit, sous une tente, en forêt, loin de tout, avec des « crac » et des « chtonk » dans le sous-bois alentour, j'ai un avis beaucoup moins serein et distancié. Les monstres : un truc auquel je crois en pointillés. Boh – comme beaucoup de monde, non ?

À quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

J'ai essayé de croiser quatre choses :

- a) une sorte de conte d'Halloween qui montre des enfants ordinaires et, donc, inquiétants ;
- b) un hommage à mon père, instituteur de choc dorénavant à la retraite ;
- c) vu que je fais un boulot assez proche, je voulais aussi, d'une certaine façon, retranscrire mon expérience, à savoir : dans une classe, tout peut arriver ;
- d) une narration sous forme de journal (je ne l'ai pas fait souvent, or j'aime bien ça – je rêve d'écrire un jour le « journal d'un zombi », genre : «Lundi 3 mai : cerveau, cerveau. »)

Ton actualité littéraire ?

Ces temps-ci :

- Une antho réalisée en commun avec Michaël Fontayne (« Les Super-Héros ») doit sortir cet été chez P & T (une autre, que je dirige tout seul comme un grand, doit paraître chez les mêmes l'an prochain, sur le thème « L'école »).
- Une nouvelle dans le dernier Codex Atlanticus.
- Des nouvelles dans Fiction n°9 et dans « Glissements – une anthologie des troubles topographiques », aux Moutons Électriques.
- Des nouvelles dans Galaxies n°4 et HS n°41.
- Une nouvelle dans l'antho de Richard Combailot dédiée à Edgar Poe, chez Glyphe.
- D'autres textes en antho, certainement d'ici la fin de l'année.

À un peu plus long terme :

- Un recueil de fantasy saugrenue, « Des nouvelles du Tibbar », à paraître l'an prochain aux Moutons Électriques.
- Un projet de recueil de steampunk humide et blême, sans doute aussi l'an prochain, à La Clef d'Argent.

Jean-Luc Rivera

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Lecteur compulsif de SF et de fantasy depuis plus d'années que je n'ose vraiment l'avouer, étant tombé dedans à l'âge de huit ans et demi, un peu collectionneur - particulièrement pour mes auteurs favoris comme Poul Anderson, Michael Moorcock, Robert Heinlein, Philip José Farmer ou Xavier Mauméjean entre autres -, j'ai créé il y a 6 ans le festival de SF et de fantasy de Sèvres afin de pouvoir remercier à ma manière tous ces auteurs et illustrateurs qui m'ont fait tant rêver et continuent, tout en partageant ce plaisir avec les autres fans.

Un site pour en savoir plus ?

Le site de l'association L'Oeil du Sphinx (www.oeildusphinx.com) dont je fais partie depuis une dizaine d'années et où nous avons créé une petite maison d'éditions pour publier ce que nous aimons dans tous les domaines de l'imaginaire - essais et fictions - et celui de Rivière Blanche (www.riviereblanche.com) qui continue de publier de la bonne SF populaire dans la tradition du Fleuve Noir, celle qui m'a donné le goût de ces littératures.

Que représentent les monstres pour toi ?

Question difficile: les monstres dans la littérature représentent pour moi l'évasion et le droit à la différence, bonne ou mauvaise selon les choix et la morale de chacun. Ils représentent aussi la difficulté d'assumer un

destin que l'on n'a pas forcément choisi et de vivre dans une société qui les rejettent. Mais les vrais monstres, ce sont malheureusement ceux de la vie de tous les jours, auxquels nous ne pouvons pas échapper en refermant le livre...

A quoi pensais-tu en écrivant ces critiques ?

Il s'agissait d'exprimer les coups de coeur que j'ai ressentis en lisant ces livres, l'immense plaisir que j'en ai retiré et d'essayer de donner envie à d'autres lecteurs de le partager.

Ton actualité ?

A très brève échéance, la 10ème édition du Salon de la littérature populaire d'Elven sur le thème "le roman et sa bande: littérature populaire et BD" dont j'ai organisé le programme samedi 5 et dimanche 6 décembre puis la 6ème édition du festival de SF et de fantasy de Sèvres le samedi 12 décembre, dont l'invité d'honneur est cette année Gérard Klein pour les 40 ans de la collection "Ailleurs & Demain" - je me souviens encore du choc ressenti en achetant à sa sortie en 1969 le premier volume de la collection, "Le Vagabond" de Fritz Leiber.

François Schnebelen

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Marié, papa d'une petite fille, je vis dans un village de Charente-Maritime.

Un site pour en savoir plus ?

Pas de blog ou de site internet pour y mettre mes écrits publiés ou refusés, mais on peut me retrouver sur le site <http://www.yozone.fr/>, où je fais des critiques de livres de SF, fantasy et fantastique.

Que représentent les monstres pour toi ?

Mes peurs d'enfance, quand mes parents laissaient la lumière allumée dans le couloir, jusqu'à ce que je m'endorme.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Aux maladies orphelines, auxquelles les grands laboratoires n'accordent pas grande attention, car le marché est trop petit.

Ton actualité littéraire ?

Je n'écris plus de textes depuis plus de six mois. Est-ce que l'envie reviendra ? Je l'ignore. En attendant, je préfère lire qu'écrire.

Sinon, le site web-book.édition vient de mettre en ligne mon seul et unique roman : Jour de nativité, en accès libre et gratuit.

Michèle Sébal

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Artiste, sans aucun doute, même lorsque j'exerce mon métier (psychanalyste). Je marie ce que la nature m'a donné pour dire les émotions : mes mains pour sculpter, dessiner ou peindre, et surtout les images et les mots qui voyagent dans ma tête.

Conteuse, je mets en scène mon imaginaire jamais en panne d'une histoire à inventer. J'aime entraîner le lecteur dans l'univers qui jouxte le réel. Surprendre, saisir l'étrange dans le quotidien, ce qui dérape à partir de la perception que nous en avons... La sensualité est présente dans tout ce que j'exprime... sans la richesse de nos sens, que serions-nous ?

Un site pour en savoir plus ?

- www.dreamlita.over-blog.com

(faudrait que je le fasse vivre un peu plus... du temps, du temps !)

Comprendre l'adolescence pour en gérer les crises, aux Editions Vuibert, paru en 2004

Que représentent les monstres pour toi?

Les monstres existent-ils ? Notre regard, notre attitude "créent" des monstres.

S'ils n'étaient des inventions de l'esprit, Horlas, Golems, Loups-garous et autres Hulks ne seraient-ils pas des êtres souffrant du rejet dû à leur différence ? Les monstres imaginaires sont attirants, fascinants car ils mettent en images et en mots le plus étrange, le plus noir de nous-même... et on peut se délecter des émotions qu'ils nous permettent d'exprimer. Les seuls vrais monstres du réel sont les êtres humains dont "l'inquiétante étrangeté" qui existe au fond de chacun de nous, n'a pas trouvé de limites. Malheureusement, ceux-là existent vraiment.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle?

Lucie m'a proposé de participer à cet appel à textes, une semaine avant la clôture des envois. J'ai donc écrit Moxas très vite. Je venais d'être mal traitée par une acupunctrice qui m'avait bloqué le dos... Je me suis vengée, hé hé !!!

Ton actualité littéraire ?

Mon roman Miel des lunes est sorti chez Glyphe le 30 janvier dernier (que de bons retours pour le moment), ma nouvelle Constance Lolita est sortie le 20 mars dernier chez Glyphe dans l'anthologie Identités, dirigée par Lucie Chenu. Je peaufine un recueil de nouvelles et poursuis l'écriture déjà bien avancée d'un nouveau roman, (titre temporaire, Des anges) dont l'action se situe dans... un funérarium.

Sire Cédric

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis juste un éternel adolescent. Pour vivre, j'écris des livres avec des monstres dedans.

Un site pour en savoir plus ?

www.sire-cedric.com

Que représentent les monstres pour toi ?

Nous sommes les monstres. La littérature n'est qu'un miroir de notre âme.

À quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

Je revenais d'une soirée semblable à celle qui y est décrite, dans une gare des bus squattée qui a d'ailleurs été démolie peu de temps après. J'avais envie de mettre certaines émotions liées à cette soirée sur papier. Le résultat a été cette nouvelle.

Ton actualité littéraire ?

Mon roman L'enfant des cimetières est actuellement en libraires.

Nicolas, le Vampire

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Non mais là je crois que vous plaisantez!

Me présenter ?

Moi ???

Un site pour en savoir plus ?

<http://www.myspace.com/nicolasvampire>

Sur cette page bricolée à mes heures gagnées (rien chez moi n'est jamais perdu), je raconte de temps en temps mon quotidien. Des anecdotes croustillantes. Être le premier vampire en poste à l'élysée est la source de bien des péripéties.

Que représentent les monstres pour toi ?

Mes confrères. Mes amis. Ma famille.

J'ai toujours rêvé d'être un monstre sacré. Je suis en passe d'y parvenir.

A quoi pensais-tu en écrivant cette nouvelle ?

D'abord ce n'est pas une nouvelle. C'est un récit autobiographique.

Le compte-rendu le plus fidèle possible de mon accession à l'Elysée. De mes jours en tant que premier vampire chef de l'état.

J'ai bien conscience de l'importance de ce document.

Tout ce que je fais s'éclairera d'un éclat nouveau pour celui qui aura la chance de me lire.

Ton actualité littéraire ?

Parce que vous croyez qu'avec tous les livres qui paraissent sur moi, je vais m'amuser à en rajouter un???

Non, soyons sérieux.

Je vous le dis et vous le redis: Moi vivant - ça risque de durer longtemps vu que je maintenant suis immortel - il n'y aura pas un livre signé de mon nom. Mon encre est trop précieuse pour que je la répande à droite ou à gauche (la gauche n'existe plus, je l'ai atomisée :-)

Et si quelqu'un s'amusa à subtiliser mon nom, laissez-moi vous dire qu'il aurait de mes nouvelles!

Emma B

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Emma B – Gribouilliste

Un site pour en savoir plus ?

www.emmab-peintre.com

Que représentent les monstres pour toi?

Ceux qui me font craquer, ce ne sont pas les MonSTRES mais les MonsCRES ! Les autres, je les fuis.

A quoi pensais-tu en réalisant The Ghost'Rave?

Exprimer l'invisible par le visible (dixit P. Klee) . Il serait temps de penser que nous ne sommes pas seuls sur Terre !!!

Ton actualité artistique?

Expo sur Aix en provence jusqu'au 6 janvier 2010 - Pleins de projet pour 2010 - Suite des infos sur mon site

Je remercie le Comité Rédacteur, les boss, les Chiefs d'UNIVERS & CHIMERES d'avoir choisi mon gribouillis.

Régis Brindeau

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Brindeau Régis Seunam 47 ans. Passionné depuis plus de dix ans par la création assistée par ordinateur et par tous les procédés de reproduction et d'altération des images. Tailleur de pierres MH, dessinateur 3d 2d, illustrateur, tatoueur, concepteur de pochettes de disques pour les scènes hardcore metal et industrielle et décorateur, créatif indépendants... Je sais ça fait beaucoup mais faut bien vivre.

Que représentent les monstres pour toi ?

Nous les humains!

Un site pour en savoir plus ?

<http://dozergraph.hautetfort.com/>



A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

« le Comte avait laissé passer quelques instants admirablement calculés avant de dire:- Une société où on a le maximum de liberté sans risquer de remontrances de bonne ou mauvaise foi... Je me demande, cher ami, si on ne doit pas s'y ennuyer beaucoup. Il l'avait dit avec un sérieux que démentait la lueur de malice qui dansait dans ses yeux. Jouant le jeu, la comtesse ajouta:- Je ne m'étonne pas que vous ayez inventé le voyage entre les étoiles pour aller vous changer les idées ailleurs.

Cyril Carau

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis né et j'habite à Marseille avec mon âme-sœur Élie Darco. Ensemble nous nous occupons du portail imaginaire OutreMonde et de celui polar et étrange Ananké.

Je suis auteur de nouvelles et romans, également scénariste et réalisateur de films.

En ce qui concerne l'illustration, j'ai commencé à peindre dans les années 80, mes techniques de prédilections sont l'huile, l'acrylique, le crayon et les encres, surtout le sépia.

Mais depuis deux ans environ je me suis initié aux techniques numériques.

Un site pour en savoir plus ?

C'en sera trois :

Mon site personnel où l'on peut découvrir mes différents textes, illustrations et actualités :

<http://abstraisme.free.fr/>

Mon mySpace : http://www.myspace.com/cyril_carau

Mon blogspot : <http://cyril-carau.blogspot.com/>

Que représentent les monstres pour toi ?

Des incarnations de la monstruosité, c'est-à-dire, en terme sociétal, la Représentation.

C'est ce qui pousse un être humain (naturellement libre et créateur) à devenir l'esclave d'illusions mortifères qui finissent par le détruire, voire même le tuer. Le monstre c'est celui qui a échangé sa vie pour du néant, pour rien. La littérature ou les œuvres audiovisuelles procédant par métaphore, je citerai deux exemples de monstres : le docteur Jekyll qui devient Mister Hyde, et le (mauvais) poète William qui devient le sanguinaire vampire Spike, dans « Buffy ».

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

À deux choses : comment rendre de gentils bambins délicieusement effrayants et surtout comment transformer un dessin au crayon pour lui donner le cachet d'une « vieille photo ». Je suis assez satisfait du résultat.

Ton actualité artistique ?

Comme auteur mon roman L'Ange de Marseille publié aux Éditions Sombres Rets et paru au début de l'année. Mon recueil Masques de femmes, co-écrit et illustré avec Elie Darco est paru en mars dernier au Calepin Jaune Éditions, en juillet paraît dans le numéro 3 de Station Fiction ma nouvelle Par-delà le sang et en novembre paraît dans le recueil Les Sombres Romantiques, dirigé et illustré par Maz Coudray mon texte Le Choix de Fausta au éditions du Riez.

Comme illustrateur, il y a eu en mai Chloé, illustration de la nouvelle Écho de Yves-Daniel Crouzet paru dans Ananké n° 2, ainsi que la femme tatouée, illustration du texte de Nicolas Villain : Nanobots paru dans Univers VIII d'OutreMonde.

En octobre j'illustrerai quelques textes de l'anthologie Pouvoirs et Puissances que je prépare en tant qu'anthologiste, elle est prévue chez les Editions Sombres Rets.

Caza

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Philippe Caza, auteur de BD (principalement de SF) et illustrateur (principalement de SF), 68 ans en novembre 2009, à la retraite, soi-disant.

Sur le marché : "Le Monde d'Arkadi", 9 tomes + 1, ainsi que "KronoZone", recueil d'illustrations, chez Delcourt.

"Les Mois sont de papier" 01, 02, 03, ainsi que "Dialogue avec l'extraterrestre", chez Le Pythagore.

Deux dessins animés : "Gandahar" avec René Laloux, "Les Enfants de la pluie" avec Philippe Leclerc.

(Tout ça plein de monstres).

Un site pour en savoir plus ?

<http://www.noosphere.com/Caza/>

<http://philippe-caza.blogspot.com/>

<http://www.facebook.com/profile.php?id=697923773>

Que représentent les monstres pour toi ?

De l'inquiétante étrangeté à l'indicible horreur...

Peux-tu nous raconter l'histoire de ces images, ce qui les a inspirées et la façon dont tu les as créées (technique, etc.) ?

Les monstres me viennent assez spontanément sous le crayon, en fait, comme s'il y avait un circuit direct entre les zones troubles de mon inconscient et ma main dessinante.

Ceux-ci ont pour la plupart été dessinés très librement sur un petit carnet en papier recyclé teinté, à la structure assez grossière, au crayon, avec des rehauts de gouache blanche et quelques touches de couleurs. Le Prési-Dent est un crayon colorisé dans PhotoShop. La Stryge un encrage au feutre, lui aussi colorisé en numérique.

Ton actualité artistique ?

Quelques illustrations de SF, comme toujours : "La Créode" de Joëlle Wintrebert chez Bifrost, "Toons" de Roland C. Wagner chez L'Atalante, l'affiche de Sèvres 2009. Et puis, plus ou moins régulièrement, des dessins d'actualité dans Siné-Hebdo, des bricoles par-ci par-là et toujours des croquis "libres" sur des carnets. dont pas mal de monstres.

Chyme

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis quelqu'un qui veut tout faire, qui commence beaucoup de choses mais qui ne finit rien.

Eternellement insatisfait et pour enrichir la chose, extrêmement lunatique. Un peu de guitare pour emmerder les colocataires. Et quelques gribouillis de temps en temps.

Un site pour en savoir plus ?

Le myspace d'un projet entamé il y a fort longtemps avec Malaïka Macumi, preuve que je ne finis pas ce que je commence. Ca s'appelle ou s'appelait « I can't but now we can » mais, si on doit continuer je crois qu'on va changer de nom, à cause de Barak Obama qui nous a volé notre concept sans notre approbation.

On est en discussion avec ses avocats ; soit il reconnaît qu'il est un grand fan de notre musique et qu'il nous a honteusement pompé notre slogan, soit ça se règlera à grands coûts de dollars.

<http://www.myspace.com/icantbutnowwecan>

Que représentent les monstres pour toi ?

Toute mon enfance j'ai cru au monstre sous le lit. Je ne pouvais pas laisser un bras dépasser des couvertures sans avoir peur de me faire happer par une horrible bête. Le plus traumatisant pour moi c'était les vampires ; je ne saurais expliquer le pourquoi du comment mais j'y ai cru pendant très longtemps.

Encore maintenant, je ne peux pas regarder un film d'horreur tranquillement, dès qu'une petite musique inquiétante se fait entendre, je flippe.

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

Pour « Road Ghost » j'avais en tête les illustrations des « contes de la crypte » que l'on peut voir à chaque début d'épisode.

Pour « Le chant de la perle » ce sont des souvenirs de films d'Hayao Miyazaki qui m'ont guidé.

Bien que j'aie abordé les deux illustrations différemment, le but est le même, retranscrire l'ambiance de la nouvelle et faire quelque chose qui attire l'œil les quelques secondes nécessaires pour que le lecteur se demande ce que peut bien raconter cette histoire.

Ton actualité artistique ?

Faire la vaisselle.

Mathieu Coudray

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis illustrateur indépendant. J'aime tout ce qui touche au domaine artistique donc je ne m'enferme pas dans un secteur, je touche à tout dans la mesure du possible et de mon temps.

Que représentent les monstres pour toi ?

Ils représentent un côté sombre, maléfique. Mais pas besoin qu'ils soient hideux ou complètement difformes. Des fois un beau visage et un beau corps peuvent cacher bien plus de monstruosité.

Un site pour en savoir plus ?

www.coudraymathieu.com

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

Je suis parti sur cette illustration en voulant poser une question : Qui est le plus un monstre ? Le coupable ou la victime qui se venge et se perd dans sa folie... Bien sûr ce sujet soutient le texte pour lequel j'ai dessiné cette thématique.

Ton actualité artistique ?

En octobre sort un ouvrage intitulé "Les sombres romantiques" aux Editions du Riez, avec différents auteurs qui ont écrit sur mes illustrations. J'espère que cela vous plaira ! Puis en début d'année prochaine sort "Les Zozios" aux éditions Pietra Liuzzo, ma bd absurde avec des oiseaux qui racontent tout et n'importe quoi, mais surtout n'importe quoi ! Pour les autres sorties, je travaille toujours dessus donc faudra attendre.

Amandine Courtin

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Bah voilà je m'appelle Amandine, j'ai 20 ans, actuellement en licence d'Arts plastiques. Je dessine depuis toujours et j'espère que ça ne s'arrêtera jamais. Je ne sais pas comment sera mon futur mais devenir illustratrice me semblerai assez bien!(pourquoi pas écrire et illustrer mes propres livres)

Mais j'ai encore beaucoup de chemin à parcourir...

Un site pour en savoir plus ?

<http://wendore.skyrock.com/>

Que représentent les monstres pour toi ?

Heu, des grosses brutes malheureuses, non c'est pas ça?

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

«J'espère vraiment qu'elle va plaire à François! » (François n'était pas au courant que j'avais fait ce dessin. C'était une petite surprise.)

Ton actualité artistique ?

Je suis absente du net, je n'ai plus rien mis depuis l'an dernier sur le blog ci dessus. Mais je continue toujours à dessiner, évidemment. Je pense avoir en tête me mettre à un nouveau blog dans les semaines qui arrivent. A suivre donc...(je l'annoncerai sur l'ancien blog)

Elie Darco

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Auteure, graphiste, Marseillaise d'adoption, pas encore trentenaire, grosse mais intransigente lectrice de littératures de genre.

Un site pour en savoir plus ?

Mon univers artistique (galerie d'illustrations, graphisme...) est à découvrir sur <http://darcosme.outremonde.fr/>. Sur ce site, vous trouverez aussi un lien vers mon blog <http://elie-darco.free.fr/> où je parle de choses diverses mais surtout de création, de mes lectures etc...

Que représentent les monstres pour toi ?

Ce sont des vecteurs d'émotions. Qu'il s'agisse d'un dragon dans une illustration ou d'un tueur en série dans un roman policier, ils focalisent l'attention du lecteur, c'est d'eux qu'on a peur à l'unisson des personnages, par eux qu'arrivent les rebondissements les plus spectaculaires... Pour l'auteur, ils représentent le prétexte à son histoire : le destin de la

victime, le faire-valoir du héros qui va s'y opposer. Ce sont les monstres qui suscitent les sentiments et les passions les plus troublants, je pense.

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

Les deux textes que j'ai eus à illustrer parlaient de monstres très humains. La jeune fille du texte de Marion Lubréac, ressemble à toutes les adolescentes, égocentrée, rebelle à l'autorité, se sentant persécutée, vous savez, du genre : « Personne ne m'aime, personne ne me comprend, surtout pas mes parents ! » elle est juste un peu excessive dans ses actions !

Quant au « Lucifer » de Li-Cam, il n'est sans doute pas le personnage du texte le plus monstrueux – dans le sens « dérangeant ». Mais il me plaisait de le représenter lui, plutôt que le bon docteur, car sa nature démoniaque le retient prisonnier telle une camisole, mais c'est son lien avec l'éternel qui l'aliène et l'a rendu mauvais.

Ton actualité artistique ?

Mon recueil de nouvelles fantastiques illustrées, Masques de Femmes, écrit en collaboration avec Cyril Carau est sorti aux éditions Le Calepin Jaune, au début du mois de mars de cette année. En ce qui concerne les illustrations, j'œuvrerai cette année encore, pour plusieurs zines (Le Calepin Jaune, Univers d'OutreMonde...). Quant aux textes, je participe à l'anthologie « Or et Sang » des Editions du Petit Caveau, « Pouvoirs et Puissances » de Sombres Rets et au second numéro du fanzine Ananké.

Robin Duboz Nedey

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

J'ai 23 ans, je dessine depuis que j'ai 12ans, et je m'intéresse à tout ce qui touche de près ou de loin à l'univers fantastique

Un site pour en savoir plus ?

En cour de réalisation

Que représentent les monstres pour toi ?

J'ai toujours rêvé d'en adopter un!! D'ailleurs mon ami imaginaire était un jeune troll des cavernes.

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

A vrai dire je crois que je pensais aux autres illustrations que j'ai pu faire dans ce genre pour pouvoir m'en inspirer!! Et aussi à Francis Ford Coppola!!

Ton actualité artistique ?

Euh mon actu artistique.... Passer mon CAPES Arts Plastique^^

Bernard Dumaine

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je vis et travaille à Angoulême , Charente, où je suis né le 20 août 1953 ;

Après des études aux Beaux-arts, j'ai obtenu un Diplôme National de Sculpture avec mention pour le dessin à Angers en 1977.

Je me considère comme peintre, même si la majeure partie de mon travail est constituée de dessins ;

J'exerce un second métier, décorateur de dessin animé pour des séries pour la télévision.

Un site pour en savoir plus ?

<http://bernardumaine.deviantart.com>

Que représentent les monstres pour toi?

Les monstres...j'ai été attiré par le fantastique depuis mon enfance; J'aime beaucoup le côté ambivalent du monstre, Frankenstein en littérature ou Freaks en ce qui concerne le cinéma ; En tout cas, le monstre représente toujours quelqu'un qui se démarque de l'ordinaire, que ce soit par son aspect physique, ses actions ou son intellect ; La peinture foisonne de ces créatures, de Jérôme Bosch à Goya...

Peux-tu nous raconter l'histoire de ces images, ce qui les a inspirées et la façon dont tu les as créées (technique, etc.) ?

En ce qui concerne la création de mes images, elles correspondent à une période où j'avais décidé de revenir à plus de "réalisme" par rapport à d'autres créations à la limite de l'abstrait, même si Passage et Search 2 contiennent toujours des zones avec des "formes" assez indéfinies; Mon procédé, bien que numérique, doit être assez proche de celui des décalcomanies chères à Max Ernst, puisque je pars d'images que j'ai déjà créées que je transforme grâce à des filtres et diverses manipulations sur Photoshop ; une fois que cette image de base est achevée, je retravaille ce qui est apparu à l'aide de calques, avec ma tablette graphique, principalement avec l'outil aérographe, d'une manière très proche du dessin traditionnel ; Cette partie du travail est la plus longue..et la plus intéressante, tout cela de manière très instinctive et aléatoire, le hasard occupe toujours une large part dans mes créations ...

Actuellement, je collabore avec plusieurs artistes sur des "cadavres exquis" et j'ai en cours le troisième dessin de ma série "Humble" ;

Pas d'exposition en vue, mais une publication début 2010 dans le livre "Imagine the imagination" qui regroupera 100 artistes du Surréalisme

<http://www.negoist.com/projects.php?id=114>

Gilles Francescano

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis illustrateur depuis mes 23 ans, après avoir passé bcp d'heures à lire les textes fantastiques et SF, s. King, Sturgeon, Vance, Asimov, K. Dick, Thomas Tryon...

Pour moi, les illustrations de couverture étaient la continuité logique de mes amours de lecteur.

Lorsque je me suis rendu compte qu'illustrateur pouvait être un métier et que "Siudmak" n'était pas une marque de produit mais bien un être vivant, c'est naturellement vers ce métier que je me suis tourné !

Je me souviens de mes premières lectures et de mes premières interrogations (à l'assaut de "l'invisible" de Van Vogt a semé le trouble dans mon esprit de 10 ans pour assez longtemps).

Le dessin s'est imposé durant mon enfance (nous passions des heures à rivaliser d'adresse et d'imagination avec Thierry mon frère jumeau, avec un net penchant pour le morbide et les zombies).

Lorsque pour mes 18 ans des amis m'ont offert mon premier aérographe, les dés étaient jetés.

Cet outil m'a accompagné 10 heures par jour durant près de 20 ans.

Je viens de le quitter sans regret depuis 3 ans au profit d'une palette graphique.

Que représentent les monstres pour toi ?

Les monstres sont indéniablement source d'attraction quasi physique.

Cela me plonge dans les peurs de mon enfance et les souvenirs, donc souvent nostalgiques.

Je me souviens avec délectation des Frankenstein vu tard le soir (trop tard pour un enfant raisonnable !) ou la peur panique provoquée par les jeux lors de colonies de vacances, heureusement passées avec mon frère.

Je suis très attiré par tous les monstres "humides", l'aspect dégoulinant d'un Alien, ou d'une créature des marais me renvoie à mon attraction pour l'eau stagnante, dans laquelle se reflète une autre réalité.

Le reflet devient autre, une clin d'œil à ma jumeauté sans doute, mais dans ce cas là l'autre est l'identique, monstrueux à souhait n'est-ce pas? :)

Peux-tu nous raconter l'histoire de ces images, ce qui les a inspirées et la façon dont tu les as créées (technique, etc.) ?

Angé: porte le nom d'angelus, la prière allusion faite à l'ombre portée des mains qui forment la vision de l'angelus de Millet revu par Dali.

C'est un tableau en forme de prière pour une amie dont j'étais amoureux sans l'avouer, Axelle Curci, morte avant ses trente ans, du sida.

Axismu1: tableau formant un diptyque pour les deux tomes parus chez Nestiveqnen, un livre bien déjanté. Je devais illustrer un autre livre du même auteur mais cela ne s'est jamais fait.

Bien que j'ai fait la première couverture des éditions Nestiveqnen, celles-ci m'ont enlevé depuis de leur base de données, sans trop savoir pourquoi, une histoire courante dans l'édition en France. Je les croise toujours avec plaisir mais je n'ai plus travaillé pour eux. Retour: le retour de Kane, fait partie de la série illustrée en sa totalité de Robert Howard au Fleuve Noir, une période bénie de travail assidu et intense. Cela a permis de faire des images que d'autres livres n'auraient pas permis. Peut être sur certaines, aurais-je dû me retenir!. Cette image est une de mes préférées. Deuxième de la série, faite très rapidement, en trois jours recherches comprises, elle s'est imposée d'elle-même. Je me souviens qu'elle avait bien impressionné Jim Burns à Jersey, petite satisfaction personnelle. Wax: deuxième film de Waxwork, couverture de jaquette vidéo pour Antares vidéos, un éditeur basé à Issy-les-Moulineaux et qui partageait son activité entre horreur et films érotiques. Beaucoup de mes amis de l'époque et mon frère ont posé pour cette couverture. Je me souviens que j'avais livré l'original en vélo! Cette image m'a valu le grand prix de la convention SF du Canada en 96 si mes souvenirs sont bons!

Ton actualité artistique ?

Mon actualité: actuellement sur un livre illustré à sortir au mois de Mai 2010 (dans les premiers jours de Mai comme dirait mon ami Roland Wagner) avec l'ami Pierre Bottero que l'on ne présente plus. Ce livre s'inscrit d'une manière originale dans sa série sur Ewilan et vient éclairer l'histoire d'un œil nouveau...

Fredrith

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Difficile à situer, hors du contexte femme invisible dans la grande banlieue de déviant art (hahaa), j'ai fait quelques sorties comme illustratrice pour les éditions Oxymore, les anthos Esprits Mutants (présences d'esprits) Un ange passe (l'Orchestre Fantomatique), Conquêtes et explorations infernales (Parchemins & Traverses) En dehors de ça, j'oscille assez chaotiquement entre la tentation de m'engager plus sérieusement dans cette voie et mon inaptitude sociale récurrente qui révisé assez mes ambitions à la baisse. Pour l'instant c'est donc plutôt un exutoire qui arrive parfois à faire se tenir tranquille cet antagonisme invivable !

Que représentent les monstres pour toi ?

Quelque chose que je n'aimerais pas trouver sous mon lit ou plus généralement ces parts de soi qu'on ne tient pas à connaître au grand jour et dont on n'est pas sûr d'avoir à imputer l'existence à autre chose qu'un choix qui devrait nous appartenir. En tout cas, quelque chose qui dérange, mais je pense que ça ne devient vraiment effrayant qu'à partir du moment où la frontière entre répulsion et fascination devient floue.

Un site pour en savoir plus?

http://www.myspace.com/fredrith_art

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

Je ne m'en souviens pas ;)

Ton actualité artistique?

Rien de particulier pour le moment, je m'en tiens prudemment au plaisir de dessiner en attendant le coup de foudre, sachant que c'est toujours au moment où on s'y attend le moins qu'on va avoir besoin de la pleine possession (on peut toujours rêver :D) de ses moyens - ce ne sont pas les idées qui manquent et rien que de canaliser tout ça va pas mal m'occuper...

Olivier Jubo

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

JUBO petit artisan du grand biscornu ... ne vivant pas de sa plume ni même de son pin-ceau... mais vivant pour.

Un peu peintre et illustrateur de SF- fantastique... et terreur, j'ai publié durant les 90s une centaine de pages bd et divers images pour divers fanzines tels que :

FOND DE POCHE, LES CHRONIQUES BAIRDARDIENNES, MICRONOS, CASES DALLE, AQUATICK-ZONE.

Après divers publications " érotiquo-poétiques " avec le dessinateur JEAN MICHEL LE-MAIRE

dans la revue KISS COMIX (Espagne et France) je collabore régulièrement avec les éditions Tourangelles WEEK END DOUX- GNOU- MINE DE RIEN.

Au terme d'une vie de libraire (spécialisé bd-comics) et éditeur (de cartes postales) au sein des NAGEURS DE SABLE (1994-2006) je collabore en tant qu'illustrateur pour BIFROST- BRINS

D'ETERNITE- NOCTURNE- AOC et divers fanzines et webzines dans le genre.

J'ai depuis à mon actif un autre grand nombre de courtes en bd (toutes un peu inclassables) et ce travail (plus de 150 pages) s'étale finalement sur près de 20 ans cette année.

Il est grand temps que je me penche sur la propagation de cette oeuvre underground et sous-marine... tout en continuant mes avancées sur le dossier GANDAHAR projet bd visant l'adaptation de la saga du même nom... le tout en compagnie de JEAN PIERRE ANDREYON.

Que représentent les monstres pour toi ?

Ils sont une importante facette... un visage de l'humain... le profond de nous tous.

Sous notre apparence humaine, ils sont cachés mais à portée de main de notre essence " divine et cosmique " dont ils ne sont pas forcément le négatif.

Un site pour en savoir plus ?

<http://aquatick-zone.blogspot.com/>
<http://otherjubo.blogspot.com>

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

A tomber une image collant au texte... mais pas trop...une image qui ouvre aussi le texte vers... d'autres histoires.

Ton actualité artistique ?

Le projet BD GANDAHAR avec ANDREVON

De + en + de commandes + ou - payées chez divers petits éditeurs et fanzines.

Un vaste chantier de 8 grosses images pour le prochain IAIN BANKS chez LE BELIAL.

Une couverture couleur + plein de dessins pour SPIN

...une revue FINLANDAISE qui consacre un n° sp sf FRENCHY.

Gabrielle Leblanc

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Jeune québécoise de 26 ans amoureuse de la vie.

Un site pour en savoir plus ?

gabrielleleblanc.blogspot.com

Que représentent les monstres pour toi ?

L'imagination, et il ne faut pas les laisser mourir, ils sont si importants!

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

Au désarroi de voir s'écrouler ce qui nous tient à coeur.

Ton actualité artistique ?

Graphiste de métier, je m'intéresse à l'univers de l'édition de plus en plus. J'y suis plongée depuis un an en tant qu'illustratrice et graphiste. J'ai réalisé le concept de couverture d'une série d'épouvante jeunesse (Zone Frousse) et fait les illustrations de deux couvertures de romans (horreur et science-fiction). Depuis le début de 2009, j'ai collaboré à plusieurs revues et j'espère pouvoir continuer ma voie dans l'édition.

Philippe Lemaire

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

En quelques mots ? Pas facile à 45 ans... Pour faire rapide, disons qu'après un passé à multiples facettes, j' ai décidé d' essayer de vivre d' une de mes passions: le dessin et sous forme de bd parce que je trouve que c' est un moyen d' expression qui me convient. Un petit lien vers une page de mon site si c' est trop bref : <http://pagesperso-orange.fr/lemaire.philip/Historique.html>

Un site pour en savoir plus ?

Houps... j' ai répondu par anticipation dans la question précédente... Ben la page d' accueil de mon site alors... <http://pagesperso-orange.fr/lemaire.philip/index.htm>

Que représentent les monstres pour toi ?

Ce ne sont pas les monstres en général qui m' interpellent mais le vampire en particulier. Pourquoi précisément ? Je l' ignore. Ca date de mon enfance puisque la nature m' ayant doté d' une paire de canines proéminentes, j' ai très tôt entendu le mot de vampire... lol ! (véridique). J' ai bien entendu exploré une bonne partie de la littérature vampirique (ma préférence au Dracula de Stoker, Carmilla de le Fanu et Saberhagen et Kalogridis plus récemment. Au cinéma, ma préférence au Nosferatu de Murnau et... au Bal des Vampires de Polanski ! J' aime fouiner dans les origines du mythe (j' ai lu l' étude de Dom Augustin Calmet...) et me suis rendu au Col de Borgo en Roumanie récemment où je compte retourner pour approfondir certaines choses en discutant avec les roumains à propos de leurs "strigois". Je précise ne pas croire aux vampires (du moins sous l' aspect que leur donne la littérature et le cinéma) mais je serais curieux de connaître l' origine du mythe et en tant que pratiquant du spiritisme, je suis capable d'admettre plus de choses qu' un cartésien pur et dur.

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

L' auteur de la nouvelle n' ayant pas fait de description physique du vampire, je lui ai donné le physique du vampire de ma bd en cours (Radu Dracula) en prenant soin de ne pas montrer de crocs puisque Sire Cédric ne fait pas référence à cet aspect du vampire. J' ai donc dessiné cette illustration en pensant à la tête que ferait Radu si on lui tirait une balle dans le front et à la tête que ferait le tireur en voyant le résultat de son coup de feu...

Ton actualité artistique ?

16, rue du repos", une bd fantastique ayant pour cadre le Père Lachaise avec Philippe Ward au scénario a été publiée en fin d' année dernière. Je poursuis avec Philippe Ward sur un projet que nous espérons voir devenir une série : Radu Dracula. Ce projet est destiné à nous permettre de revisiter le mythe du vampire, à y apporter notre conception personnelle du "monstre" en promenant notre sangsue aux 4 coins de la planète de 1476 à aujourd' hui, voire demain...

Lna

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Lna, 3 lettres en guise de pseudonyme, diminutif de Helena, mon prénom. Actuellement, je suis étudiante, en train d'achever ma première année d'étude (la Probatoire) à Emile Cohl à Lyon. Autrement, je fais quelques illustrations par-ci par-là, ou du webdesign.

Un site pour en savoir plus ?

Le site étant toujours en construction... je n'ai que mon blog, <http://lnamog.blogspot.com/>

Que représentent les monstres pour toi ?

Quelque chose d'effrayant. Souvent lié à l'enfance, le monstre dans le placard, sous le lit... qui nous terrorisait à l'heure d'aller dormir. Et puis, on grandit, et ça devient quelque chose de banal.

Aujourd'hui, on les croise partout, ciné, télé, livre, Bd... Et puis le monstre prend un autre visage : celui de l'homme. Cette facette noire en chacun de nous.

A quoi pensais-tu en dessinant ces illustrations ?

Les textes de Rafael Panansi et Philippe Heurtel m'ont de suite inspiré. Au fur et à mesure de la lecture, des images se formaient d'elles-mêmes dans ma tête.

Cependant, pour Aldo, il m'est arrivé de penser à la couverture de l'album « Issues » du groupe Korn. Elle représente une peluche éventrée, qui a perdu un bouton, celui-ci lui faisait office d'œil.

Bien que différente d'Aldo, cette peluche à quand même un petit côté terrifiant.

Nootilus

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Le Nootilus est un amalgame de plusieurs choses, vivantes ou non. C'est un concept et une composition picturale. Le Nootilus c'est un véhicule vivant explorant les méandres de la noosphère, y rapportant des récits et des images étranges et fascinantes.

Un site pour en savoir plus ?

Rien de plus simple : <http://www.nootilus.com/>

Que représentent les monstres pour toi ?

Des amis, des êtres réellement vivants. Loin de ces canons artificiels de la beauté qu'on nous force à ingurgiter à longueur de publicité comme étant l'idéal humain. Ce sont eux les vrais monstres.

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

Au monstrueux tas de fric qu'elle allait me rapporter. Allô ? Pardon ? C'était bénévole ? (Clac!... beep... beep... beep...)

Ton actualité artistique ?

Elle est maigre mais j'espère motivante. Cette illustration est particulière car elle constitue une charnière dans ma "carrière"; c'est la première illustration réalisée complètement artisanalement. En effet d'infographiste pur et dur, je glisse tranquillement vers l'artisanat à l'ancienne. Et j'adore ça ! :)

Lita.s

Peux-tu nous raconter l'histoire de ces statuettes, ce qui les a inspirées et la façon dont tu les as créées (technique, etc.) ?

La technique que j'utilise le plus souvent est dite « à la cire perdue ».

- tout d'abord, je façonne une armature en fil de cuivre (le cuivre fond à très haute température), généralement en laissant mes mains aller à leur guise, parfois à partir d'un dessin que j'ai préalablement réalisé.

- je fais fondre de la cire à modeler (spéciale pour sculpture). Puis j'applique la cire ramollie en la modelant avec mes doigts sur l'armature (Le Chaos), ou alors, j'applique la cire liquide directement au couteau sur l'armature (Vaudou), ou encore, je mélange les deux techniques (Païenne).

- lorsque la pièce en cire est terminée, je l'apporte chez mon fondeur (un amour) qui fait un coffrage réfractaire autour de la pièce, puis l'ensemble est chauffé à très haute température (la cire fond et est donc « perdue », la structure de cuivre aussi) et dans l'espace ainsi créé, le fondeur injecte du bronze liquide. Après refroidissement, la pièce est sortie, les arrivées de bronze sont sectionnées (l'ensemble est très moche), la pièce est nettoyée au karcher.

- je la cisèle avec des fraises (comme chez le dentiste mais en plus gros, plus varié), la peaufine... C'est long. La plupart des sculpteurs laissent ce soin au fondeur mais moi, j'aime ça.

- lorsque le résultat me convient, le fondeur la patine (c'est beau !), la cire pour qu'elle en jette un max... et voili !



Miel des lunes est née en mai 2007, d'un coup de crayon venu sous mes doigts. C'est la seule qui ait été modelée en terre avant de devenir bronze. Brisée puis recrée plusieurs fois, elle est la plus sensuelle de mes créations. Elle a changé plusieurs fois de nom : Fleur de mai, Fleur puis... Miel des lunes car elle a souvent accompagné les dédicaces de mon roman du même nom paru en janvier dernier aux Editions Glyphe. Elle a récemment été offerte par un mari aimant à sa douce et tendre pour ses 60 ans. Je sais qu'elle est aimée alors elle ne me manque pas trop.



Païenne est née sous mes doigts, comme elle a bien voulu. Elle a été brisée par l'un de mes fougueux compagnons de théâtre lors d'une représentation où elle faisait partie du décor... Et oui, le bronze, ça casse, mais c'est récupérable. Elle danse à nouveau dans mon salon.



Vaudou... Mes diablasses inséparables ont été réalisées entièrement au couteau. Tout comme Païenne, elles se sont glissées sous mes doigts un soir d'hiver au coin du feu (je crée mes cires dans mon salon, et oui !). Sans doute étaient-elles en attente d'une nouvelle telle que Moxas pour vous offrir leur magie.



Je fais partie d'un forum de sculpture absolument génial sur Internet : <http://sculpture.forumactif.com/index.htm> que je recommande à tout sculpteur confirmé, professionnel ou débutant. Nous travaillons parfois à partir d'un thème. Cette fois-là, le thème était... Le Chaos. Plus fréquemment appelée vers l'harmonie, j'ai dû sortir de mes sentiers ordinaires ; bien m'en a pris, j'ai adoré, et... voilà. C'est ma pièce la plus compliquée, la plus dérangeante aussi. Elle est ma préférée, la seule que je ne vendrai pas.

Un site où on peut voir d'autres de tes statuettes?

Comme j'écris plus que je ne sculpte ou ne peins, je n'ai pas vraiment de site, mais on peut voir d'autres créations de mon cru sur www.myspace.com/dreamlita et sur Facebook.

Hélène Samarco

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je n'aime pas les politesses...Je ne voudrais pas paraître impolie non plus...Posez moi des questions et je vous répondrai.

Un site pour en savoir plus ?

En cours de fabrication par les bons soins du Nootilus. Bientôt en ligne.

Que représentent les monstres pour toi ?

Il y a des fois quelque chose de l'ordre de la beauté, inquiétante et fascinante, qui se développe dans l'anormal. J'aime les imaginer. Il y en a jamais assez autour de moi.

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

À la couleur du sang des vampires. Vermillon, pourpre, mauve. Noir?....

Ton actualité artistique ?

Elle suit son cours, colonise les murs, la toile, et s'expatriera dans une prochaine expo...A voir?

Alain Valet

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Alain Valet vit en Lorraine belge, à Arlon, où il est né en 1967. A côté de l'écriture (poésie, philosophie), il s'adonne aussi à l'art sous différentes formes : collage, art digital, encre de chine, marbrure, bois peints et sculptés, mail art, travaux réalisés à 4 ou 6 mains ... Il aime varier les supports et les techniques, afin de ne jamais s'ennuyer, de toujours être surpris par de nouveaux paysages.

Que représentent les monstres pour toi ?

De formidables galeries de portraits à explorer et à créer.

Un site pour en savoir plus ?

Mon blog, mêlant textes et images : <http://alainvalet.blogspot.com/>

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

Quand je lis un texte à illustrer, je me laisse imprégner et je laisse les images venir, je note les éléments visuels qui me parlent, et puis je me lance. Pas beaucoup de place pour la pensée ou la réflexion donc, et c'est tant mieux.

Ton actualité artistique ?

Ça mijote... des illustrations de couvertures, un nouveau livre d'artiste à « 4 mains » avec le poète Félix Molitor intitulé « Alphabet de l'immersion », etc.

mariOn vandenbroucke

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

mariOn vandenbroucke, illustratrice indépendante installée à Lille depuis quelques années, j'occupe la majeure partie de mon temps à illustrer des textes pour des maisons d'édition, à griffonner de belles images pour des agences de publicité, et parfois à travailler pour des magazines de fille...devant l'ordinateur ou avec mes pinceaux.

Mais dès que j'en trouve le temps et l'inspiration, je dessine et bricole juste pour moi, ou pour les autres, et toujours en musique.

Un site pour en savoir plus ?

<http://marionvdb.ultra-book.com>

Que représentent les monstres pour toi ?

Peut-être que le fait d'engendrer ses propres monstres en les dessinant tels qu'on les 'rêve' les rend moins monstrueux ? En tout cas pour moi, les monstres ne sont pas ces créatures effrayantes qui se cachent sous les lits des enfants.

Il s'agirait plutôt de 'trucs', à la texture souvent molle, souvent laids, souvent niais, jamais foncièrement méchants, mais toujours malicieux et présentant un penchant pour la rébellion... en somme, des compagnons très fréquentables !
Quant aux 'vrais' monstres, pas ceux de l'imaginaire, je dirais que le monde en est malheureusement peuplé.

A quoi pensais-tu en dessinant cette illustration ?

À la perspective excitante de ne pas savoir à quoi ça ressemblerait au final.
Au rêve de voir ces mains se mettre à jouer sur le papier une fois l'illustration terminée... après tout, un fantôme pourrait au moins faire ça.
Ah, et aussi que je dois changer ma paire de lunettes.

Ton actualité artistique ?

Niveau actualité, à défaut de parler d'actualité réellement artistique, j'ai des commandes d'illustrations pour l'édition et la publicité.
Et toujours un tas d'envies personnelles, pour le coup plus artistiques... avis aux collaborateurs de tout poil, je cherche à multiplier les projets 'parallèles' (fanzine, webzine, travaux à plusieurs mains...) !

Hommages à Lucie Chenu

Un jour, au détour d'un mail, Lucie m'a confié: "Tu sais que quelque part, j'en suis pas encore revenue d'avoir publié mes stars... Les gens me voient de plus en plus comme une éditrice et je m'efforce d'être pro, mais en fait, je me ressens comme une groupie, toujours."

Si j'ai souhaité rendre publique cette parole de Lucie, ce n'est pas pour trahir une confiance que je ne suis pas toujours sûr de mériter, c'est parce qu'elle me semblait caractéristique. Caractéristique d'un être passionné, caractéristique d'une personne que l'art des mots enchante. Lucie aime les magiciens de la langue. Lucie admire les créateurs d'univers. Au point qu'elle ne songe qu'à les servir. Accompagner le travail des auteurs, faire naître leurs enfants sur papier: Voilà son graal personnel. Longtemps elle s'est battue pour faire vivre leurs rêves. Aujourd'hui il est temps pour ces auteurs de lui rendre la pareille.

Ces auteurs qu'elle a tant adulés, corrigés et houspillés, poussés ou encouragés ...ces auteurs qu'elle a tant aimés prennent la parole aujourd'hui pour lui rendre cet hommage qu'elle mérite tant.



Julien Fouret

Illustration de CAZA

JEAN-PIERRE ANDREVON

Pour Lucie Ch,
Un poème à la manière de Pré-
vert

Indispensable Lucie Chenu
Lucie menue
toujours à hue
et à dia
avec maestria
toute l'année
sans jour férié
bonne fée du logis
des anthologies
on te sait gré
de ton travail
vaille que vaille
nous les auteurs
au masculin
au féminin
nous les conteurs
jongleurs de mots et malandrins
tous on te dit
merci merci
émus ravis
on te salue
Lucie Chenu

NICO BALLY

On vient de m'apprendre que Lucie avait reçu le prix Bob Morane, l'élevant ainsi du rang de simple mortelle à celui de super-héroïne.

Je dois avouer que ça n'est pas une grande surprise. Dès notre rencontre je l'avais appelée "Fulgurante Lucie". C'est évidemment un nom de super-héros.

Je la voyais s'agiter en tout sens pour pouvoir nous faire entrer au salon du livre de Paris, nous, ses auteurs. Moi, les bras ballants, je bougeais à peine tandis qu'elle avait déjà harponné trois responsables en leur expliquant que notre place était à l'intérieur. Et finalement, nous sommes rentrés.

Je l'ai vue, depuis, accomplir bien d'autres missions bien plus périlleuses. Je l'ai vue, toujours aussi fulgurante, voler d'éditeur en éditeur pour pouvoir placer nos Flammagories. Je l'ai vue démarcher les libraires, organiser des dédicaces, et surtout réunir des auteurs, des textes, pour accomplir la mission d'anthologiste pour laquelle on récompense enfin son talent, son énergie, sa passion.

Fulgurante Lucie Chenu trône désormais aux côtés de L'Aventurier Bob Morane, Neil Gaiman le Bienveillant, et autres super-héros en costumes flashy. Il va falloir te choisir un costume, Lucie ! Une combinaison couleur flamme?

SOPHIE DABAT

Lucie... D'abord son sourire et sa disponibilité. Des foudres en critiquant nos textes mutuels et des coups de fil interminables, au grand dam de nos familles respectives. Un énorme travail de relecture et de correction dont je lui serai éternellement reconnaissante. Et du talent. du talent pour imaginer des mondes et des mots, du talent pour dénoncer des injustices, du talent pour aider les autres à s'améliorer.

JEAN-MICHEL CALVEZ

Lucie est une muse, une accoucheuse de textes. Peut-être faut-il pour cela être mère (avec, toujours, le souci du conseil juste et de la main tendue, celui d'un guide accompagnateur) mais aussi être écrivain soi-même, pour entrer, à vos côtés plutôt qu'au-dessus, au coeur du processus créatif : "si j'étais à ta place, je ferais comme ça...".

Avec Lucie, rien n'est jamais acquis, d'un texte que l'on croyait pourtant terminé, tant elle a le souci du détail, du meilleur, du parfait et du plus-que-parfait du superlatif, supérieur à celui de l'auteur lui-même sur son travail.

Lucie a le juste recul qui nous manque, à nous écrivains scotchés sur nos pages, elle nous permet de nous dépasser. Elle a le regard affûté de l'enquêteur attentif au détail caché sous le tapis des mots, et à la fois, celui du satellite haut placé à l'oeil d'aigle, pour la vue d'ensemble sur un texte, la direction à suivre... ou, pourquoi pas, celle à éviter. Jamais elle n'impose, elle propose. Et elle motive aussi, parce que rien n'est jamais acquis face au syndrome de la plage blanche, du scénario bancal sans que l'on sache dire où, ou de la motivation qui flanche, parfois.

Je l'aie vue à l'ouvrage sur mes textes, et c'est ainsi que ça s'est passé, toujours. Je ne peux que deviner la même passion, en lisant les auteurs qui m'accompagnent sur les projets et d'anthologies qu'elle a dirigées.

Si elle n'existait pas, notre Lucie à tous, il faudrait l'inventer, l'imaginer.

NATHALIE DAU

Lucie élève des chats, des chiens, des chevaux, des enfants... et elle élève aussi les âmes de ceux qui deviennent ses intimes. Petit à petit, depuis l'an 2000, Lucie est devenue ma grande soeur, ma seconde maman (même si elle dit qu'elle retrouve beaucoup de sa propre mère en moi). Lucie sait temporiser, dédramatiser, mettre du baume au coeur. Et pourtant elle est la première à s'enflammer pour les causes justes, à militer et se battre.

Lucie m'a apporté du courage, de la sérénité, de l'écoute. Elle s'est toujours montrée généreuse, avec moi, elle m'a ouvert des dizaines de portes, elle m'a associée à de nombreux projets dont le résultat m'a toujours empli de fierté. Lucie m'a donné son amour, toujours, et sa confiance. Une relation d'une grande qualité, renforcée par les petits coups de gueule et les crises de larmes. Une intimité rare.

Lucie m'a aidée à grandir, à devenir plus adulte, à la fois en tant que plume et en tant que femme.

Lucie est cette lampe posée près de la fenêtre, pour que je sache revenir à la maison lorsque je suis happée par mes ténèbres intérieures, et cette errance au sein des larmes. Pas la seule de mes lampes, mais l'une des plus fidèles et des plus lumineuses.

Je ne peux plus imaginer ma vie sans elle.

LIONEL DAVOUST

Lucie m'a toujours témoigné une confiance absolue et un soutien indéfectible tant en amitié qu'en littérature; elle m'a aussitôt considéré comme 'auteur' quand je n'osais pas le faire moi-même. Elle a cru à tous mes textes, y compris les plus difficiles, me laissant la liberté incomparable de les exprimer comme je le souhaitais pour qu'ils trouvent leur public, m'a apporté son regard juste et bienveillant pour m'aider à dégager de la gangue du premier jet le texte achevé, et, bien évidemment, m'a donné une chance de toucher les lecteurs en m'offrant une place au sein de ses anthologies régulières. Elle accomplit un travail incroyable, ne comptant ni son temps ni son énergie, sans jamais chercher de reconnaissance, parce que c'est une passionnée fidèle et tout simplement parce qu'elle a un cœur gros comme ça. Son prix Master-ton et ces hommages ne sont que justice quand on voit tout ce que nous lui devons - en ce qui me concerne, c'est, une paille, un début de carrière, le prix Imaginales 2009 et, surtout, un début de confiance en moi-même.

CLAUDE ECKEN

La lumière et le contre-jour

Dans la vie, tout est question de choix. Il y a des occasions qu'il ne faut pas manquer et des opportunités qu'il vaut mieux éviter malgré leurs attraits apparents.

Lucie Chenu a ce talent exceptionnel qui consiste à savoir exacerber celui des autres, sélectionner les textes et les ordonner autour de thèmes forts. C'est si rare que cela mérite d'être dit. Il ne s'agit pas que de flair, ce serait trop facile, mais d'une capacité à évaluer un texte et aussi de le faire retravailler dans une perspective qui lui donnera toute sa vigueur. Passé l'instant de la découverte, c'est un patient travail qui s'effectue dans l'ombre.

Sa modestie est à l'avenant. Lucie se cache derrière les auteurs qu'elle publie, comme si ses anthologies n'existaient que par eux ou que n'importe qui aurait pu publier les romans qu'elle a sélectionnés. Mais on ne saurait être doué en tout : Lucie ne connaît rien à l'art de l'esquive. Elle croit mettre ses auteurs en avant alors qu'ils ne sont que des silhouettes vues à contre-jour masqués par celle qui, dans leur dos, irradie de mille feux. Car ces aventures éditoriales, c'est elle, Lucie, la lumière.

NOÉ GAILLARD

Je commence à savoir qu'écrire n'est pas un plaisir solitaire. Mais je me demande encore ce qui assure la qualité d'un texte, lui garantit publication. Est-ce lorsque vous le trouvez fini, achevé et que vous l'appréciez ? Ou lorsque le relisant quelques temps plus tard vous vous interrogez et hésitez à le reconnaître comme votre. Toujours difficile d'accepter le jugement des autres quand on se croit ou se prétend

Auteur. Imaginez vos craintes si vous soumettez votre texte à une jeune femme. Si cette jeune femme est Lucie Chenu ne tergiversez pas. Elle y mettra peut-être le temps mais elle vous retournera un texte digne de vous et de publication...

On parle de petite musique je suis certain que là on peut parler de magie... (Merci Lucie)

OLIVIER GECHTER

Lucie Chenu n'existe pas vraiment. Elle est une entité surnaturelle, produite par la croyance des gens en elle. Elle a commencé par participer à des ateliers d'écriture, simple fantôme perdu dans internet, avant de prendre de plus en plus d'épaisseur avec le temps. Un peu plus concrète, elle put mettre en place des fanzines, en soutenir d'autres. Les gens se mirent à croire en elle de plus en plus et comme elle était d'une gentillesse infinie et que ce qu'elle faisait était beau, elle acquit de plus en plus de présence, jusqu'à se créer enfin une forme physique. Si on la voyait peu au début, c'est parce que ce type d'incarnation demande beaucoup d'énergie.

Aujourd'hui qu'elle est directrice de collection et qu'on lui a décerné un prix bien mérité, je suis sûr qu'on la verra de plus en plus souvent en chair et en os !

PIERRE GEVART

Juste l'espace d'un Pépin pour Lucie ! Comment ils disaient, Montaigne et La Boétie ? parce que c'était lui, parce que c'était moi... Lucie, c'est elle qui est solide quand je ne suis pas, et quelquefois, peut-être, c'est la réciproque. J'aime bien quand elle me pousse à écrire ! Et j'aime bien la faire écrire... Et puis tout ça, quoi, sans quoi ça serait beaucoup moins drôle ! C'est bien mérité, Lucie !

JESS KAAN

Lucie Chenu est une lectrice éperdue et une anthologiste cruelle qui traque les mauvaises tournures à la nuit venue. Exigeante et parfois trop humaine en tant que personne, elle donne beaucoup sans arrière-pensée. Il est certain que si le monde comptait plus de Lucie Chenu, il tournerait plus rond. En résumé, Lucie est noble, mais dans le sens noble du terme.

DELPHINE IMBERT

Lucie Chenu est une lumière. Personne n'a jamais mieux porté ce prénom.
Elle éclaire, elle réchauffe.

Elle est modeste, et met en lumière ce qu'elle aime, ceux qu'elle aime.

Elle éclate et jaillit en étincelles quand sa révolte déborde.

Elle est brûlante, de désirs, de projets, de colères parfois, de passions toujours.

Elle donne. Elle avance les yeux ouverts, les bras ouverts, le coeur ouvert.

Elle réchauffe, à mots simples, à mots doux, quand on en a besoin.

Elle apprivoise et reconforte, car les auteurs sont d'étranges et fragiles bêtes.

Parfois elle se glisse même dans leurs textes — dans deux des miens je l'ai retrouvée, changée en personnage sans pourtant être changée, éleveuse ou éditrice.

Il est si facile de faire son éloge que j'en ai presque honte.

J'espère que nos chemins continueront de se croiser, de se trouver.

Je rêve pour elle d'une énergie inépuisable, si quelque auteur de SF en trouve le secret.

J'espère, un jour, lui rendre un peu de sa lumière.

LÉO LAMARCHE

Lucie, c'est une amie, une amie de huit ans déjà. C'est d'autant plus paradoxal que nous ne nous sommes jamais vues physiquement.

N'empêche... d'Internet en téléphone, les liens se tissent, solides. Ce que j'aime chez elle ? Son enthousiasme à chaque nouveau projet, son dynamisme dans leur mise en oeuvre, ses relectures consciencieuses, ses avis éclairés et ce délicieux petit côté maternel et maternant, qu'il est si rare de rencontrer dans l'activité littéraire. Peut-être aussi – et surtout - sa chaleur humaine. Je crois que c'est cela, Lucie, un être humain. Une belle personne, pas seulement compétente, une femme de tête et de coeur !

ANTOINE LENCOU

J'ai rencontré Lucie, un soir de pleine lune, alors que des hurlements indicibles envahissaient le web. Une meute de virus courait après son disque dur. Je me suis précipité. Nous ne nous sommes pas quittés.

J'écrivais déjà à l'époque, mais c'est à elle que je dois ma nouvelle programmation, la VMNA version 2. Sans ses conseils, ses encouragements, ses innombrables corrections (justifiées, snif), je n'aurais jamais imaginé tous les textes que j'ai écrits depuis quatre ans maintenant. Peut-être même aurais-je arrêté. C'est pesant la solitude de l'écrivain. Quand on sait que quelque part, une âme d'une gentillesse extrême pense à soi, cela permet de se fortifier.

Lucie m'a également appris ce que c'est que l'amitié, la vraie, celle qui te refuse un texte parce qu'il n'est pas bon, qui te force à retravailler, à te sublimer. Pour toi. Pour ton bien.

Merci Lucie. Surtout, ne change pas.

LI-CAM

Lucie m'a donné ma chance en publiant l'un de mes premiers textes : "Le sillage rouge sang" qui figurait au sommaire de l'Univers et Chimères n° 2 sur le thème de la Passion. Depuis, nous avons souvent collaboré ensemble pour Horifique et plus récemment pour Glyphes. Lucie est toujours à l'écoute de ses auteurs, elle réussit le tour de force d'aborder un texte avec à la fois humilité et intransigeance pour obtenir le meilleur de nous. C'est une heureuse coïncidence que notre première rencontre littéraire se soit fait sur le thème de la passion car Lucie est une passionnée, amoureuse des mots et des littératures de l'Imaginaire, qui questionne, qui oriente, qui cherche à comprendre, curieuse et sensible ... C'est une très belle âme et une grande Dame. Imaginez une directrice littéraire qui soit à la fois Muse et "mère poule" et vous comprendrez le bonheur de travailler avec Lucie CHENU !

MICHÈLE SÉBAL (LITA.S)

Lucie, une femme à coups de coeur, à coups de gueule, à l'indubitable tendresse, et aussi un auteur à la plume inventive et sensible que j'ai rencontrée au hasard de l'Internet. Lucie m'a lue et a aimé les mots des nouvelles et poèmes que je publiais sur ma page Myspace. Elle m'a proposé de participer à l'anthologie « Identités ». J'ai écrit très vite Constance Lolita puis je lui ai envoyé Miel des lunes, le roman qui a récemment vu le jour chez Glyphes.

De tout cela, je la remercie.

Enfin, nous nous sommes rencontrées dans la vraie vie... Outre ce que j'en pensais déjà, Lucie, c'est vraiment de l'énergie et une générosité rares.

Lucie ? Un « être de lumière » comme j'en connais peu, et qui mérite amplement que soient à nouveau reconnues ses qualités d'anthologiste... et sa belle âme.

PIERRE-ALEXANDRE SICART

Lucie fait partie d'une espèce en voie de disparition : celle des vrais éditeurs. Elle annote avec précision chacun de mes textes, dont nous nous renvoyons les successives versions comme des balles de tennis ; grâce à elle, courriel après courriel, mes récits, libérés de leurs scories, s'éveillent à leur vrai potentiel. Lucie ne fait pas que révéler de nouveaux talents : elle les (pro)crée !

ESTELLE VALLS DE GOMIS

Comme il est difficile de décrire un bon livre, il est difficile de décrire une bonne amie.

Lucie Chenu c'est un talent littéraire de plus en plus affirmé, une anthologiste imaginative et organisée, une chroniqueuse impliquée, et une personne attentive et généreuse, qui sait juger objectivement.

Que dire de plus à cette talentueuse et inestimable amie que "merci, Lucie, d'être celle que tu es et de le partager avec moi - avec nous".

JOËLLE WINTREBERT

Lucie, comme son nom l'indique, c'est la lumière, la flamme qui brûle dans la nuit pour nous indiquer le chemin des étoiles, une flamme que rien ne saurait éteindre tant l'énergie qui l'alimente est intense, une flamme qui nous réchauffe quand nous sentons le froid du doute nous glacer. Voilà Lucie, qui est par surcroît une charmeuse de mots, et qui sait aussi nous enchanter.